



--- ATTENTION : CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHIER ---  
License ABU

-----  
Version 1.1, Aout 1999

Copyright (C) 1999 Association de Bibliophiles Universels  
<http://abu.cnam.fr/>  
[abu@cnam.fr](mailto:abu@cnam.fr)

La base de textes de l'Association des Bibliophiles Universels (ABU)  
est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et  
modifiée dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement  
ou de recherche scientifique est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit
  - a) soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la  
diffusion ou de l'oeuvre dérivée.
  - b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette  
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version  
numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence. Cette  
possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire,  
ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents  
extraits.
  - c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette  
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version  
numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au  
paragraphe 6, si elles sont présentes dans la diffusion ou la nouvelle  
oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de  
façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux  
documents extraits.

Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer  
à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

3. L'en-tête qui accompagne chaque fichier doit être intégralement  
conservée au sein de la copie.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi  
que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs,  
ajouts de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre,  
doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être  
aussi précise que possible, et datée.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration  
par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe,  
phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à  
l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc  
comporter la présente notice.

----- FIN DE LA LICENCE ABU -----

--- ATTENTION : CONSERVEZ CET EN-TETE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHIER ---

<IDENT bretagne>  
<IDENT\_AUTEURS stendhal>  
<IDENT\_COPISTES durosayd>  
<ARCHIVE <http://abu.cnam.fr/> >  
<VERSION 1>  
<DROITS 0>  
<TITRE Mémoires d'un touriste (Voyage en Bretagne et en Normandie) (1838)>  
<GENRE prose>

<AUTEUR Stendhal>  
<NOTESPROD>

Circonstances de rédaction :

-----

Ce titre de « Voyage en Bretagne et en Normandie » n'est pas de Stendhal. Nous le proposons par commodité pour désigner un long fragment (sans coupure de notre part) des *Mémoires d'un touriste*, que Stendhal écrivit en 1837, à l'âge de 54 ans, pour satisfaire à une commande d'éditeur. Il est alors l'auteur de *Le Rouge et le Noir* (1830), et à la veille de se lancer dans *La Chartreuse de Parme* (novembre-décembre 1838). Consul à Civita-Vecchia depuis 1830, il a obtenu de son administration un congé de longue durée en 1836. Vers la fin de mai 1837, il se met en route en compagnie de Mérimée, qui lui-même a déjà parcouru plusieurs régions, contribué à lancer la mode des voyages, et entreprend, en tant qu'inspecteur général des Monuments historiques, une inspection en Auvergne. Rapidement, leurs chemins divergent. Parti avec un carnet de notes, Stendhal se rend à Nantes et y séjourne du 2 au 8 juin, gagne Vannes le 9, est de retour à Paris vers le début de juillet. Les dates du récit sont donc décalées par rapport au vécu. Du reste, Stendhal présente son livre sous le couvert d'une fiction, comme le voyage d'un marchand de fer, qui a effectué une partie de sa carrière aux colonies et veut finalement connaître la France. La rédaction du livre s'est poursuivie durant l'hiver 1837-38. Le 8 mars 1838, lorsque l'écrivain part pour un nouveau voyage dans le Midi de la France, il a déjà dans ses valises un volume imprimé et corrigé. Pour certaines pages relatives à l'archéologie et à l'architecture gothique, l'auteur s'inspire des *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France* de Mérimée (Paris : Fournier, 1836).

Publication :

-----

L'ouvrage entier est mis en vente fin juin 1838, chez Ambroise Dupont. En 1854, après la mort de l'auteur, une 2e édition est donnée par son ami Romain Colomb, augmentée de parties inédites. Editions savantes par : Y. Gandon, Crès, 1927 ; H. Martineau, Le Divan, 1929 ; Louis Royer, dans *Œuvres complètes*, Champion, 1967-74. Reprise dans une nouvelle éd. sous la direction de V. Del Litto et E. Abravanel, Genève-Paris : Slatkine Reprints, 1986, tomes 15, 16, 17. C'est ce texte qui fait référence pour la présente numérisation. Dans cette édition, la partie relative à la Bretagne prend place au t. 15, pp. 417-506, et se poursuit (de Vannes à Saint-Malo) dans le t. 16, pp. 1-79 ; celle relative à la Normandie, de Granville à Paris, dans le t. 16, pp. 80-116). Des feuilles présentées en appendice dans cette édition, nous n'avons retenu que les pages concernant explicitement la Normandie (qui y figurent aux pp. 517-528 du t. 16). Par ailleurs, les *Mémoires d'un touriste* s'insèrent également dans un volume de *Voyages en France*, édité par Vittorio Del Litto, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1664 p. A signaler encore une édition partielle, sous le titre *Mémoires d'un touriste en Bretagne*, Paris : Éditions Entente, 1984, 21-185 p. [De Nantes à Saint-Malo]. En dépit de quelques négligences dans l'établissement du texte, elle mérite attention par une préface de Jean Markale, alerte, caustique et réfléchie.

Principes de présentation :

-----

Nous avons respecté la graphie de Stendhal qui écrit « dixième » siècle et non Xe ; madame, mademoiselle, avec une minuscule, ainsi que des mots comme : république et chambre, là où l'usage moderne ferait prévaloir la majuscule, et l'abréviation. Il lui arrive aussi d'hésiter entre Renaissance et renaissance. Quant aux notes de Stendhal, l'appel est présenté entre crochets, et en numérotation continue : (1). Il est immédiatement suivi du texte de la note, entre crochets droits, précédé du numéro d'appel : [1.]. Les rares notes d'éditeur sont distinguées par une astérisque, sans numérotation : (\*) [\*].

D. Durosay

</NOTESPROD>

----- FIN DE L'EN-TETE -----

----- DEBUT DU FICHIER bretagne1 -----

Nantes, le 25 juin 1837.

---

Rien de plus désagréable en France que le moment où le bateau à vapeur arrive: chacun veut saisir sa malle ou ses paquets, et renverse sans miséricorde la montagne d'effets de tous genres élevée sur le pont. Tout le monde a de l'humeur, et tout le monde est grossier.

Ma pauvreté m'a sauvé de cet embarras: j'ai pris mon sac de nuit sous le bras, et j'ai été un des premiers à passer la planche qui m'a mis sur le pavé de Nantes. Je n'avais pas fait vingt pas à la suite de l'homme qui portait ma valise, que j'ai reconnu une grande ville. Nous côtoyions une belle grille qui sert de clôture au jardin situé sur le quai, devant la Bourse. Nous avons monté la rue qui conduit à la salle de spectacle. Les boutiques, quoique fermées pour la plupart, à neuf heures qu'il était alors, ont la plus belle apparence; quelques boutiques de bijouterie éclairées rappellent les beaux magasins de la rue Vivienne. Quelle différence, grand Dieu! avec les sales chandelles qui éclairent les sales boutiques de Tours, de Bourges, et de la plupart des villes de l'intérieur! Ce retour dans le monde civilisé me rend toute ma philosophie, un peu altérée, je l'avoue, par le froid au mois de juin, et par le bain forcé de deux heures auquel j'ai été soumis ce matin. D'ailleurs le plaisir des yeux ne m'a point distrait des maux du corps. Je m'attendais à quelque chose de comparable, sinon aux bords du Rhin à Coblenz, du moins à ces collines boisées des environs de Villequier ou de la Meilleraye sur la Seine. Je n'ai trouvé que des îles verdoyantes et de vastes prairies entourées de saules. La réputation qu'on a faite à la Loire montre bien le manque de goût pour les beautés de la nature, qui caractérise le Français de l'ancien régime, l'homme d'esprit comme Voltaire ou La Bruyère. Ce n'est guère que dans l'émigration, à Hartwell ou à Dresde, qu'on a ouvert les yeux aux beautés de ce genre. J'ai ouï M. Le duc de M... parler fort bien de la manière d'arranger Compiègne.

Je suis logé dans un hôtel magnifique, et j'ai une belle chambre qui donne sur la place Graslin, où se trouve aussi la salle de spectacle. Cinq ou six rues arrivent à cette jolie petite place, qui serait remarquable même à Paris.

Je cours au spectacle, j'arrive au moment où Bouffé finissait le *Pauvre Jacques*. En voyant Bouffé, j'ai cru être de retour à Paris; Bouffé, de bien loin, à mes yeux, le premier acteur de notre théâtre. Il est l'homme de ses rôles, et ses rôles ne sont pas lui. Vernet a sans doute du naturel et de la vérité, mais c'est toujours le même nigaud naïf qui nous intéresse à lui par son caractère ouvert et par sa franchise. A mesure que ces qualités deviennent plus impossibles dans le monde, on aime davantage à les retrouver au théâtre.

Le *Pauvre Jacques* est une bien pauvre pièce; mais ce soir, dans le dialogue du père avec la fille, je trouvais le motif d'un duo que Pergolèse aurait pu écrire; il écraserait tous les compositeurs actuels, même Rossini. Il faudrait quelque chose de plus profond que le quartetto de *Bianca e Faliero* (c'est le chef-d'oeuvre d'un homme d'esprit faisant de la sensibilité). Les acteurs des Français, quand ils marchent sur les planches, me font l'effet de gens de fort bonne compagnie et de manières très distinguées, mais que le hasard a entièrement privés d'esprit. Chez eux, l'on se sent envahi peu à peu par un secret ennui que l'on ne sait d'abord à quoi attribuer. En y réfléchissant, on s'aperçoit que mademoiselle Mars, leur modèle à tous, ne saurait exprimer aucun mouvement un peu vif de l'âme, il ne lui est possible que de vous donner la vision d'une femme de très bonne compagnie. Par moments, elle veut bien faire les gestes d'une folle, mais en ayant soin de vous avertir, par un petit regard fin, qu'elle ne veut point perdre à vos yeux toute sa supériorité personnelle sur le rôle qu'elle joue.

Quelle dose de vérité faut-il admettre dans les beaux-arts? Grande question. La cour de Louis XV nous avait portés à échanger la vérité contre l'élégance, ou plutôt contre la distinction: nous sommes arrivés à l'abbé Delille, le tiers des mots de la langue ne pouvaient plus être prononcés au théâtre; de là nous avons sauté à Walter Scott et à Béranger.

Si Amalia Bettini et Domeniconi, ces grands acteurs de l'Italie, pouvaient jouer en français, Paris serait bien étonné. Je pense que, pour se venger, il les sifflerait. Puis quelqu'un découvrirait que l'on reconnaît à chaque pas dans les salons les caractères qu'ils ont représentés au théâtre.

J'étais tellement captivé par la façon dont Bouffé faisait valoir cette méchante pièce du *Pauvre Jacques*, que j'ai oublié de regarder l'apparence de la société bretonne. La salle était comble.

Ce n'est qu'en sortant que je me suis rappelé la physionomie de mademoiselle de Saint-Yves de l'*Ingénu*: une jeune Bretonne aux yeux noirs et à l'air, non pas résolu, mais courageux, qui sortait d'une loge de rez-de-chaussée et a donné le bras à son père, a représenté à mes yeux les héroïnes de la Vendée. Je déteste l'action de se réunir à l'étranger pour faire triompher son parti; mais cette erreur est pardonnable chez des paysans, et quand elle dure peu. J'admire de toute mon âme plusieurs traits de dévouement et de courage qui illustrèrent la Vendée. J'admire ces pauvres paysans versant leur sang pour qu'il y eût à Paris des abbés commendataires, jouissant du revenu de trois ou quatre grosses abbayes situées dans leur province, tandis qu'eux mangeaient des galettes de *sarrasin*.

On pense bien que je n'ai pas écrit hier soir toutes ces pages de mon journal, j'étais mort de fatigue en revenant du spectacle et du café à minuit et demi.

Ce matin, dès six heures, j'ai été réveillé par tous les habits de la maison que les domestiques battaient devant ma porte à grands coups de baguette, et en sifflant à tue-tête. Je m'étais cependant logé au second, dans l'espoir d'éviter le tapage.

Mais les provinciaux sont toujours les mêmes; c'est en vain qu'on espère leur échapper. Ma chambre a des meubles magnifiques, je la paye trois francs par jour; mais, dès six heures du matin, on m'éveille de la façon la plus barbare. Comme en sortant je disais au premier valet de chambre, d'un air fort doux, que peut-être l'on pourrait avoir une pièce au rez-de-chaussée pour battre les habits, il m'a fait des yeux atroces et n'a pas répondu, et, en vrai Français, il m'en voudra toute sa vie de ce qu'il n'a rien trouvé à me dire.

Heureusement notre correspondant de cette ville est un ancien Vendéen; c'est encore un soldat, et ce n'est point un marchand. Il a vu le brave Cathelineau, pour lequel j'avoue que j'ai un faible; il m'a dit que le portrait lithographié que je venais d'acheter ne lui ressemble en aucune façon. C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai accepté son invitation à dîner pour ce soir.

Plein de ces idées de guerre civile, à peine mes affaires expédiées, je suis allé voir la cachette de madame la duchesse de Berry: c'est dans une maison près de la citadelle. Il est étonnant qu'on n'ait pas trouvé plus tôt l'héroïque princesse; il suffisait de mesurer la maison par-dehors et par-dedans, comme les soldats français le faisaient à Moscou pour trouver les cachettes. Sur plusieurs parties de la forteresse, j'ai remarqué des croix de Lorraine.

Je suis monté à la promenade qui est tout près, et qui domine la citadelle et le cours de la Loire. Le coup d'oeil est assez bien. Assis sur un banc voisin du grand escalier qui descend vers la Loire, je me rappelais les incidents de la longue prison que subit en ce lieu le fameux cardinal de Retz, l'homme de France qui, à tout prendre, a eu le plus d'esprit. On ne sent pas comme chez Voltaire des idées courtes, et il ose dire les choses difficiles à exprimer.

Je me rappelais son projet d'enlever sa cousine, la belle Marguerite de Retz: il voulait passer avec elle en Hollande, qui était alors le lieu de refuge contre le pouvoir absolu du roi de France. □□« Mademoiselle de Retz avait les plus beaux yeux du monde, dit le cardinal (1) [1. Page 17, édition Michaud, 1837.]; mais ils n'étaient jamais si beaux que quand ils mouraient, et je n'en ai jamais vu à qui la langueur donnât tant de grâces. Un jour que nous dînions ensemble chez une dame du pays, en se regardant dans un miroir qui était dans la ruelle, elle montra tout ce que la morbidezza des Italiennes a de plus tendre, de plus animé et de plus touchant. Mais par malheur elle ne prit pas garde que Palluau, qui a été depuis le maréchal de Clérambault, était au point de vue du miroir », etc.

Ce regard si tendre observé par un homme d'esprit donna des soupçons si décisifs, *car ce regard ne pouvait pas être un original*, que le père du futur cardinal se hâta de l'enlever et le ramena à Paris.

J'ai passé deux heures sur cette colline. Il y a là plusieurs rangs d'arbres et des statues au-dessous de la critique. Dans le bas, vers la Loire, j'ai remarqué deux ou trois maisons qu'une ville aussi riche et aussi belle que Nantes n'aurait pas dû laisser bâtir. Mais les échevins qui administrent nos villes ne sont pas forts pour le

*beau*, voyez ce qu'ils laissent faire sur le boulevard à Paris! En Allemagne, les plus petites villes présentent des aspects charmants; elles sont ornées de façon à faire envie au meilleur architecte, et cela sans murs, sans constructions, sans dépenses extraordinaires, uniquement avec du soleil et des arbres: c'est que les Allemands ont de l'âme. Leur peinture par M. Cornélius n'est pas bonne, mais ils la sentent avec enthousiasme; pour nous, nous tâchons de comprendre la nôtre à grand renfort d'esprit.

Les arbres de la promenade de Nantes sont chétifs; on voit que la terre ne vaut rien. Je vais écrire une idée qui ferait une belle horreur aux échevins de Nantes, si jamais elle passait sous leurs yeux. Ouvrir de grandes tranchées de dix pieds de profondeur dans les contre-allées de leur promenade, et les remplir avec d'excellent terreau noir que l'on irait chercher sur les bords de la Loire.

Le long de cette promenade, au levant, règne une file de maisons qui pourraient bien être tout à fait à la mode pour l'aristocratie du pays: elles réunissent les deux grandes conditions, elles sont nobles et tristes. Elles ont d'ailleurs le meilleur air dans le sens physique du mot. J'ai suivi l'allée d'arbres jusqu'à l'extrémité opposée à la Loire, je suis arrivé à une petite rivière large comme la main, sur laquelle il y avait un bateau à vapeur en fonctions. On m'a dit que cette rivière s'appelait l'*Erdre*: j'en suis ravi; voilà une rime pour le mot *perdre*, que l'on nous disait au collège n'en point avoir.

En suivant jusqu'à la Loire les bords de cette rivière au nom dur, j'ai vu sur la gauche un grand bâtiment gallo-grec, d'une architecture nigaude comme l'école de médecine à Paris: c'est la préfecture. Sur l'*Erdre*, j'ai trouvé des écluses et des ponts. On remplace à force les mauvaises maisons en bois du seizième siècle par de fort beaux édifices en pierre et à trois étages. Il y a ici un autre ruisseau: la *Sèvre-Nantaise*.

Arrivé sur le quai de la Loire, d'ailleurs fort large et fort animé, j'ai trouvé pour tout ornement une seule file de vieux ormes de soixante pieds de haut plantés au bord de la rivière, vis-à-vis des maisons. Cela est du plus grand effet. La forme singulière de chaque arbre intéresse l'imagination, et plusieurs des maisons ont quelque style et surtout une bonne couleur.

J'ai vu arriver un joli bateau à vapeur; il vient de Saint-Nazaire, c'est-à-dire de la mer, à huit lieues d'ici. Je compte bien en profiter un de ces jours.

Ce beau quai, si bien orné et à si peu de frais, est parcouru en tous sens par des gens affairés; c'est toute l'activité d'une grande ville de commerce. Il y a deux omnibus: l'un blanc et l'autre jaune; les conducteurs sont de jeunes paysannes de dix-huit ans; le prix est de trois sous.

Je suis monté dans l'omnibus, et ne me suis arrêté que là où il s'arrêtait lui-même. Le caractère de la jeune fille conducteur est mis à l'épreuve à chaque instant par des plaisanteries ou des affaires. C'est plaisant. On arrête tout près d'une suite de chantiers. J'ai suivi des gamins qui couraient: on était sur le point de lancer dans le

fleuve un navire de soixante tonneaux; l'opération a réussi. J'ai eu du regret de ne pas avoir demandé à monter dans le bâtiment, j'aurais accroché une sensation; peut-être un peu de peur au moment où le navire plonge le bec dans l'eau. Je l'ai vu glisser majestueusement sur ses pièces de bois, et ensuite entrer dans les flots pour le reste de ses jours. J'étais environné de jeunes mères de famille, dont chacune avait quatre ou cinq marmots qui tous semblaient du même âge; j'ai cherché à lier conversation avec un vieux douanier, mon camarade, spectateur comme moi, mais il n'avait pas d'idées.

Le bonheur de Nantes, c'est qu'elle est située en partie sur un coteau qui, prenant naissance au bord de la Loire, sur la rive droite et au nord, s'en éloigne de plus en plus en formant avec le fleuve un angle de trente degrés peut-être. Les chantiers où je suis occupent la première petite plaine qui se trouve entre la Loire et le coteau. Mais cette Loire n'est point large comme le Rhône à Lyon; Nantes est placée sur un bras fort étroit; ce fleuve, là comme ailleurs, est toujours gâté par des îles. Vis-à-vis des chantiers, ce bras de la Loire est rejoint par un autre beaucoup plus large. J'ai pris une barque pour le remonter, mais j'avais du malheur aujourd'hui. Pour toute conversation, mon vieux matelot m'a demandé dix sous pour boire une bouteille de vin, ce qui ne lui était pas arrivé, dit-il, depuis quinze jours. C'est sans doute un mensonge, le litre de vin coûtant cinq centimes à Marseille, doit revenir à quinze centimes tout au plus sur les côtes de Bretagne; mais peut-être l'impôt est-il excessif. Nos lois de douane sont si absurdes!

J'ai trouvé le second bras de la Loire obstrué par des piquets qui sortent de l'eau, et forment comme de grands V majuscules, la pointe tournée vers la mer, ce sont des filets pour prendre des aloses.

En remontant ce second bras de la Loire, je suis arrivé à un pont; je me suis hâté de quitter mon bateau, et de monter sur ce pont qui est fort laid et peut être élevé de quarante pieds au-dessus de l'eau. Un omnibus trottait, s'éloignant de Nantes; j'y suis entré, et bientôt nous avons passé sur une troisième branche du fleuve. De ma vie je n'ai été si cruellement cahoté: la rue qui unit les trois ponts sur la Loire est horriblement pavée. J'en conclus que Nantes n'a pas un maire comme celui de Bourges.

Je me suis hâté de venir m'habiller; il fallait aller dîner chez M. R... Comme Bouffé ne jouait pas, je suis resté dans le salon jusqu'à neuf heures et demie, et je crois que, quand même mon ami Bouffé eût joué, j'aurais tenu bon chez mon hôte jusqu'à ce qu'on m'eût chassé. J'étais affamé de parler; voici bien huit jours que je vis en dehors de la société, comme un misanthrope, ne lui demandant que les avantages matériels qu'elle procure: les spectacles, les bateaux à vapeur et la vue de son activité. C'est ainsi que j'ai quelque idée de vivre à Paris, s'il m'arrive de vieillir en Europe. La comédie de tous les moments que représentent les Français actuels me donne mal à la tête.

Au reste, quand même je n'eusse pas eu cette rage de parler, j'aurais été charmé des cinq ou six braves Bretons avec lesquels mon correspondant m'a fait faire connaissance.

Sa femme et sa jeune fille de quatorze ans, encore enfant, ont fait ma conquête tout d'abord: ce sont des êtres *naturels*; la fille, peu jolie, mais charmante, est un peu volontaire, comme un enfant gâté. A dîner, elle voulait avoir toutes les écrevisses du pâté chaud obligé, sous prétexte qu'on les lui donne quand la famille est seule. Madame R... serait encore fort bien de mise si elle le voulait; mais elle commence à voir les choses du côté philosophique, c'est-à-dire triste, comme il convient à une femme de trente-six ans, fort honnête sans doute, mais qui n'est plus amoureuse de son mari. Quant à moi, dans mes idées perverses, je lui conseillerais fort de prendre un petit amant, cela ne ferait de mal à personne, et retarderait de dix ans peut-être l'arrivée de la méchanceté et le départ des idées gaies de la jeunesse. C'est une maison où j'irais tous les jours si je devais rester à Nantes.

Je serais un grand fou, si je donnais ici au lecteur toutes les anecdotes curieuses et caractéristiques qui ont amusé la soirée: je publierai cela dans dix ans. Elles montrent la société sous un drôle de jour; et c'est bien pour le coup, si je succombais à la tentation de les hasarder devant le public, que je serais tout à la fois un légitimiste, un républicain farouche et un jésuite.

Un de ces récits montre sous le plus beau jour le caractère juste du brave général Aubert Dubayet de Grenoble, qui vint en Vendée avec la garnison de Mayence; il fut ami intime de mon père.

J'ai d'ailleurs de grandes objections contre les anecdotes qui n'arrivent pas bien vite à un mot plaisant, et qui s'avisent de peindre le coeur humain comme les anecdotes des Italiens ou de Plutarque: racontées, elles ne semblent pas trop longues; imprimées, elles occupent cinq ou six pages, et j'en ai honte.

Du temps de Machiavel, ministre secrétaire d'État de la pauvre république de Florence, minée par l'argent du pape, on voulut envoyer un ambassadeur à Rome, sur quoi Machiavel leur dit.

-- *S'io vo chi sta? S'io sto chi va* (2)? [2. Si j'y vais, qui reste ici? Si je reste, qui y va.]

Notre féodalité contemporaine a-t-elle un mot comparable ? La liberté a donné de l'esprit aux Italiens dès le dixième siècle (3) [3. N'en croyez sur l'Italie que les Annales de Muratori et ses lumineuses dissertations.].

Nantes, le 26 juin.

----



Il m'a fallu voir les cinq hôpitaux de Nantes; mais comme, grâce au ciel, le présent voyage n'a aucune prétention à la statistique et à la science, j'en ferai grâce au lecteur, ainsi que dans les autres villes. Je saute aussi des idées que j'ai eues sur le *paupérisme*. La marine et l'armée devraient absorber tous les pauvres enfants de dix ans qui meurent faute d'un bifteck (4). [4. La France a autant d'habitants qu'elle peut produire ou acheter de fois quatre quintaux de blé. Il naît toujours dans un pays plus d'enfants qu'il n'en peut nourrir. La société perd la nourriture de tous les enfants qui meurent avant de pouvoir travailler. Le lecteur admet-il ces idées, qui à Rodez sembleraient de l'hébreu?] J'explique l'*association* de Fourier aux personnes qui me faisaient voir un de ces hôpitaux -- leur étonnement naïf. Le mérite non prôné par les prix Monthyon ou par les journaux reste inconnu à la province. De là, nécessité pour l'homme de mérite de venir à Paris, autrement il s'expose à réinventer ce qui est déjà trouvé.

Saint-Pierre, la cathédrale de Nantes, fut construite, pour la première fois, en 555, et par saint Félix; rien ne prouve ces deux assertions. Des fouilles récentes ont montré qu'une partie de l'église s'appuie sur un mur romain; mais, dans l'église même, je n'ai rien vu d'antérieur au onzième siècle. Le choeur a été arrangé au dix-huitième, c'est tout dire pour le ridicule. Le féroce Carrier, scandalisé du sujet religieux qui était peint à la coupole, la fit couvrir d'une couche de peinture à l'huile que dernièrement l'on a essayé d'enlever.

Le bedeau m'a fait voir une petite chapelle dont les parois ressemblent tout à fait à un ouvrage romain, ce sont des pierres cubiques bien taillées.

La nef actuelle de Saint-Pierre fut bâtie vers 1434, et remplaça la nef *romane* qui menaçait ruine; mais les travaux s'arrêtèrent vers la fin du quinzième siècle, ce qui a produit l'accident le plus bizarre. La partie gothique de l'église étant infiniment plus élevée que le choeur qui est resté roman et timide, le clocher de l'ancienne église est dans la nouvelle. Mais n'importe; rien de plus noble, de plus imposant que cette grande nef. Il faut la voir surtout à la chute du jour et seul; immobile sur mon banc, j'avais presque la tentation de me laisser enfermer dans l'église. La révolution a ôté au caractère des bas-côtés en détruisant les croisillons des fenêtres

Ce qui m'a le plus intéressé, et de bien loin, à Nantes, c'est le tombeau du dernier duc de Bretagne, François II, et de sa femme Marguerite de Foix, que l'on voit dans le transept méridional de la cathédrale. Il fut exécuté en 1507 par Michel Colomb, et c'est un des plus beaux monuments de la Renaissance. Il n'est peut-être pas assez élevé. On ne connaît que cet ouvrage de ce grand sculpteur, né à Saint-Pol-de-Léon.

Les statues du prince et de sa femme sont en marbre blanc, et couchées sur une table de marbre noir; effet dur, mais qui par-là est bien d'accord avec l'idée de la mort telle que l'a faite la religion chrétienne. La mort n'est souvent qu'un passage à l'enfer. Quatre grandes figures allégoriques entourent le mausolée: la Force

étrangle un dragon qu'elle tire d'une tour; la Justice tient une épée; un mors et une lanterne annoncent la Prudence; la Sagesse a un miroir et un compas, et le derrière de sa tête représente le visage d'un vieillard.

Une grâce naïve, une simplicité touchante, caractérisent ces charmantes statues; surtout elles ne sont point des copies d'un modèle idéal toujours le même et toujours froid. C'est là le grand défaut des têtes de Canova. Le Guide, le premier, s'avisa, vers 1570, de copier les têtes de la Niobé et de ses filles. La beauté produisit son effet et enchantait tous les coeurs; on y voyait l'annonce des habitudes de l'âme que les Grecs aimaient à rencontrer. Dans le premier moment de transport, on ne s'aperçut pas que toutes les têtes du Guide se ressemblaient, et qu'elles ne présentaient pas les habitudes de l'âme qu'on eût aimées en 1570. Depuis ce peintre aimable, nous n'avons que des copies de copies, et rien de plus froid que ces grandes têtes prétendues grecques qui ont envahi la sculpture. Les draperies des statues de Nantes sont rendues avec une rare perfection. En France, je ne sais pourquoi, on s'est toujours bien tiré des draperies. Le lecteur se rappelle peut-être les draperies des statues placées à Bourges au portail méridional de la cathédrale.

Quelle différence pour les plaisirs que nous devons à la littérature et aux beaux-arts, si l'on n'eût découvert l'Apollon, le Laocoon et les manuscrits de Virgile et de Cicéron qu'au dix-septième siècle, quand le feu primitif donné à la civilisation par *l'infusion des barbares* commençait à manquer!

Les quatre figures de Michel Colomb sont belles, et toutefois on observe chez elles, comme dans les madones de Raphaël, fort antérieures à l'invention du Guide, une individualité frappante.

Un de mes amis d'hier, qui avait la bonté de me servir de cicérone, me donne sa parole d'honneur, avec tout le feu d'un vrai Breton, que la statue de la Justice reproduit les traits de la reine Anne, adorée en Bretagne; les autres statues seraient également des portraits, je le croirais sans peine.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'expression de ces têtes a une teinte de moquerie assez piquante, et surtout bien française. Voici le mécanisme à l'aide duquel Michel Colomb a obtenu cet effet. Les yeux sont relevés vers l'angle externe, et la paupière inférieure est légèrement convexe à la chinoise.

Ce n'est pas tout; ce mausolée est peuplé d'une quantité de petites statues en marbre blanc qui représentent les douze apôtres, Charlemagne, saint Louis, etc. La plupart de ces figurines sont admirables par la naïveté des poses et la vérité; un seul mot peindra leur mérite: elles sont absolument le contraire de la plupart des statues du temps présent. Le *guindé* fait jusqu'ici le caractère du dix-neuvième siècle.

J'ai remarqué de petites pleureuses dont la tête est en partie couverte d'un capuchon. Les mains et les têtes sont en marbre blanc, les draperies en marbre grisâtre.

Tous les soirs, pendant le reste de mon séjour à Nantes, lorsque mes affaires me l'ont permis, je n'ai pas manqué de venir passer une demi-heure devant cet admirable monument. Outre sa beauté directe, je pensais qu'il est pour la sculpture à peu près ce que Clément Marot et Montaigne sont pour la pensée écrite. (Il faut que je garde une avenue contre la critique, elle ne manquerait pas de s'écrier que Montaigne cite sans cesse les auteurs anciens; je parle, moi, de ce qu'il y a de vraiment français et d'individuel dans les idées et le style de Montaigne.)

Hier soir, en rêvant devant les statues de Michel Colomb, je m'amusaï à deviner par la pensée ce que nous eussions été si nous n'avions jamais eu ni peintre comme Charles Lebrun, ni guide littéraire comme La Harpe.

Toutes ces médiocrités, qui sont les dieux des gens médiocres, nous eussent manqué si Virgile, Tacite, Cicéron et l'Apollon du Belvédère ne nous eussent été connus qu'en l'année 1700. Nous n'aurions point le Louis XIV de la Porte-Saint-Martin nu, orné de sa perruque, et tenant la massue d'Hercule; nous n'aurions pas même le Louis XIV de la place des Victoires, montant à cheval les jambes nues et en perruque; nous n'aurions point toutes les tragédies pointues de Voltaire et de ses imitateurs, fabriquées, ce qui est incroyable, à la prétendue imitation du théâtre grec, souvent un peu terne à force de simplicité. Notre théâtre ressemblerait à celui de Lope de Vega et d'Alarcon, qui eurent l'audace de peindre des coeurs espagnols. On appelle *romantiques* leurs pièces bonnes ou mauvaises, parce qu'ils cherchent *directement* à plaire à leurs contemporains, sans songer le moins du monde à imiter ce qui jadis fut trouvé bon par un peuple si différent de celui qui les entoure (5). [5. Voir *Racine et Shakespeare*, brochure de 1824. Depuis, on a abandonné le mot *romantisme*; mais la question n'a pas fait un pas, et ce n'est pas la faute du *romantisme* si jusqu'ici il n'a rien paru qui vaille le *Cid* ou *Andromaque*. Chaque civilisation n'a qu'un moment *dans sa vie* pour produire ses chefs-d'oeuvre, et nous commençons à peine une civilisation nouvelle. Je vois une exception à ce que dessus: *Caligula*, tragédie, fait connaître ce fou couronné, et les fous qui le souffraient.]

Un prêtre de Nantes, homme de caractère, a eu l'idée hardie d'achever la cathédrale; on va démolir le chœur actuel qui est *roman*, et on en fera un nouveau, en copiant avec une exactitude servile l'architecture de la nef.

J'aime la hardiesse de cette entreprise; mais cependant, toujours copier ce qui plaisait jadis à une civilisation morte et enterrée! Nous sommes si pauvres de volonté, si timides, que nous n'osons pas nous faire cette simple question: Mais qu'est-ce qui me plairait à moi ?

On meurt de faim à la table d'hôte de mon hôtel, si fier de son grand escalier de pierre et de sa belle architecture de Louis XV. Il y a des Anglais qui se servent avec une grossièreté déplaisante. Mais j'ai découvert un restaurateur fort passable vis-à-vis le théâtre: la maîtresse de la maison, jeune femme avenante, et d'un air simple et bon, vous donne des conseils sur le menu du dîner. Elle me raconte que mon grand hôtel fut fondé avec un capital réuni par des actions qui furent mises en

tontine, il y a de cela une vingtaine d'années, et les survivants ne touchent encore que le cinq pour cent.

Le grand café, à côté des huit grandes colonnes disgracieuses qui font la façade du théâtre, me plaît beaucoup; c'est le centre de la civilisation gaie et de la société des jeunes gens du pays, comme les cafés d'Italie. Je commence à y entrevoir l'excellente crème de Bretagne. J'y déjeune longuement, lisant le journal, et mon esprit est rallégré par les propos et les rires des petites tables voisines, déjà bien moins dignes qu'à Paris.

Mais je serais injuste envers les jeunes gens de la haute société de Nantes si je ne me hâtais d'ajouter que ces messieurs portent la tête avec toute la raideur convenable, et cette tête est ornée d'une raie de chair trop marquée; mais ils ne viennent pas au café, ce qui est correct. « Avant 1789, me disait le comte de T..., un jeune homme bien né pour rien au monde n'aurait voulu paraître dans un café. » Quoi de plus triste de nos jours que le déjeuner à la maison, avec les grands-parents, et la table entourée de domestiques auxquels on donne des ordres et que l'on gronde tout en mangeant ? Pour moi, je ne m'ennuie jamais au café; mais aussi il a de l'imprévu, il n'est point à mes ordres.

Ce matin à six heures, comme j'allais prendre le bateau à vapeur pour Paimboeuf et Saint-Nazaire, ce café sur lequel j'avais compté m'a présenté ses portes hermétiquement fermées.

L'embarquement a été fort gai: le bateau à vapeur était arrêté au pied de cette ligne de vieux ormeaux qui donne tant de physionomie au quai de Nantes. Nous avions sept ou huit prêtres en grand costume, soutane et petit collet; mais ces messieurs, plus sûrs des respects, sont déjà bien loin de la dignité revêche qu'ils montrent à Paris. A Nantes, personne ne fait de plaisanteries à la Voltaire; lit-on Voltaire? Les abbés de ce matin parlaient avec une grande liberté des avantages et des inconvénients de leur état pour la commodité de la vie.

Les environs de la Loire, au sortir de Nantes, sont agréables: on suit des yeux pendant longtemps encore la colline sur laquelle une partie de la ville a l'honneur d'être bâtie; elle s'étend en ligne droite toujours couverte d'arbres et s'éloignant du fleuve. Ces environs fourmillent de maisons de campagne; l'une d'elles, construite depuis peu sur un coteau au midi de la Loire, par un homme riche arrivant de Paris, fait contraste avec tout ce qui l'entoure. Ce doit être une copie d'une des maisons des rives de la Brenta: il y a du Palladio dans la disposition des fenêtres.

L'arsenal d'*Indret*, où la marine fait de grandes constructions, donne l'idée de l'*utile*, mais n'a rien de beau. On aperçoit en passant de grands magasins oblongs, assez bas et couverts d'ardoises, et force bateaux à vapeur dans leurs chantiers; on voit s'élever en tourbillonnant d'énormes masses de fumée noire. Il y a là un homme d'un vrai mérite, M. Gingembre; mais, comme M. Amoros à Paris, il doit dévorer bien des contrariétés.

Au total, ce trajet sur la Loire ne peut soutenir l'ombre de la comparaison avec l'admirable voyage de Rouen au Havre. En partant de Nantes, nous avions un joli petit vent point désagréable: à quelques lieues de Paimboeuf il a fraîchi considérablement; le ciel s'est voilé, le froid est survenu, et avec lui tous les désagréments de la navigation. La mer était très houleuse et très sale vis-à-vis de Paimboeuf. Pour essayer de voir la pleine mer, j'ai continué jusqu'à Saint-Nazaire.

C'est un lieu où mon courage n'a guère brillé; il faisait froid, il pleuvait un peu, le vent était violent. A peine avons-nous jeté l'ancre, que nous avons vu arriver à nous, de derrière une jetée neuve tenant à un mauvais village garni d'un clocher pointu, une foule de petites barques faisant des sauts périlleux sur le sommet des vagues. A tous moments la pointe écumeuse des lames, qui se brisaient contre les bords, entraînait dans ces bateaux. Je me suis représenté que puisqu'il pleuvait, je n'aurais à Saint-Nazaire, pour ressource unique, que quelque petit café borgne, sentant l'humide et la pipe de la veille. Impossible de se promener, même avec un parapluie. Ce raisonnement était bon, mais il avait le défaut de ressembler à la peur; ce dont je ne me suis pas aperçu. J'ai répondu au capitaine, qui m'offrait le meilleur bateau, que je ne descendrais pas; ma considération a baissé rapidement, d'autant plus rapidement, que j'avais fait des questions savantes à ce capitaine, qui m'avait pris pour un homme de quelque valeur.

Plusieurs femmes, mourant de peur, se décidaient successivement à s'embarquer, et, enfin je suis resté seul avec un vieux curé et sa gouvernante. Le curé était tellement effrayé, qu'il s'est fâché tout rouge contre le capitaine, qui cherchait à lui prouver qu'il n'y avait pas de danger à descendre dans un bateau pour débarquer. J'avoue que le rôle que je jouais pendant cette discussion n'était pas brillant. J'ai passé là une heure sur le pont, à regarder la pleine mer avec ma lorgnette, ayant froid, et tenant avec grand peine mon parapluie ouvert, appuyé contre des cordages. Le bâtiment dansait ferme, et donnait de temps à autre de grands coups sur le câble qui le retenait. La mer, les rivages plats et les nuages, tout était gris et triste. Je lisais, quand j'étais las de regarder, un petit volume in-32, le *Prince*, de Machiavel.

Enfin les passagers sont venus se rembarquer; le jeune vicaire du curé effrayé avait sauté des premiers dans une barque pour descendre à Saint-Nazaire, ne doutant pas d'être suivi par son patron. Il fallait voir sa figure au retour: la barque qui le ramenait était encore à quarante pas du bateau à vapeur, que déjà il faisait des gestes d'excuse mêlés de gestes de *surprise* les plus plaisants du monde. Il voulait dire qu'il avait été surpris de ne pas voir arriver son curé, et qu'il ne s'était embarqué que dans la conviction d'être suivi par lui. Au moment où le petit vicaire s'épuisait en gestes, une lame s'est brisée contre sa barque, et a rempli d'eau son chapeau tricorne qu'il tenait à la main. Je me suis rapproché pour être témoin de l'entrevue. Le vieux curé était fort rouge, et s'est écrié au moment où le vicaire allait parler: *Certainement je n'ai pas eu peur*, etc. Ce mot a décidé de la couleur du dialogue: c'était le curé qui s'excusait; la figure du vicaire s'est éclaircie aussitôt.

Nous sommes revenus vis-à-vis de Paimboeuf. Comme le bateau s'arrêtait quelques minutes, je suis descendu, et j'ai couru la ville; j'avais toutes les peines du monde à maintenir mon parapluie contre le vent. Cette ville est composée de petites maisons en miniature, fort basses, fort propres, et qui ont à peine un premier étage: on se croirait dans un des bourgs situés sur la Tamise, de Ramsgate à Londres.

Je suis rentré bien mouillé dans le bateau; je me suis consolé avec du café. Une heure après le temps s'est éclairci, les nuages ont pris une belle teinte de rouge, et nous avons eu une soirée superbe pour notre retour à Nantes. J'ai trouvé les maisons de campagne beaucoup plus belles que le matin. J'ai remarqué un costume national parmi les paysannes qui étaient aux secondes places. Les paysans sont vêtus de bleu, et portent de larges culottes et de grands cheveux coupés en rond à la hauteur de l'oreille, ce qui leur donne un air dévot.

Un monsieur fort âgé, qui s'est embarqué à Paimboeuf, et qui parle fort bien de la Vendée, me raconte que le 29 juin 1793 cinquante mille Vendéens, sous les ordres de Cathelineau, qu'ils venaient d'élire général en chef pour apaiser les jalousies des véritables généraux, attaquèrent Nantes, où commandaient Canclaux et Beysser. L'attaque eut lieu par la rive droite de la Loire; le combat commença sur neuf points à la fois, il y eut de part et d'autre des prodiges de valeur. Enfin l'artillerie républicaine, que les canonniers vendéens, simples paysans, ne surent pas démonter, fit un ravage horrible dans les rangs de ces braves gens: repoussés de toutes parts, Ils opérèrent leur retraite emportant avec eux leur général en chef, Cathelineau, blessé à mort. Dans cet assaut, la garde nationale de Nantes se montra très ferme. La guerre civile dura encore assez longtemps dans ces environs, et ne finit que le 29 mars 1795, jour où Charrette fut fusillé à Nantes; il y eut d'étranges trahisons que je ne veux pas raconter, et que d'ailleurs je connais depuis trois jours.

J'écoutais ce récit avec d'autant plus d'intérêt, que, quoi que ce monsieur voulût dire, il était évident pour moi, par plusieurs particularités, que j'avais affaire à un témoin oculaire. Je ne lui ai point caché qu'un des meneurs de la Convention, qui venait souvent chez mon père, nous avait dit plusieurs fois qu'à deux époques différentes, et dont il donnait la date précise, la Vendée avait pu marcher sur Paris et anéantir la République. Il ne manqua à ce parti qu'un prince français, qui se mit franchement à sa tête, en imitant d'avance madame la duchesse de Berry.

Nantes, le 28 juin.

---

Hier, vers les quatre heures, par une soirée superbe, comme le bateau, remontant rapidement la Loire, passait en revue les maisons de campagne et les longues

files de saules et d'acacias monotones qui peuplent les environs du fleuve, on arrête la machine pour donner audience à un petit bateau qui amène des voyageurs. Le premier qui paraît sur le pont est un prêtre en petit collet; ensuite viennent deux femmes plus ou moins âgées, la quatrième personne était une jeune fille de vingt ans avec un chapeau vert.

Je suis resté immobile et ébahi à regarder; ce n'était rien moins qu'une des plus belles têtes que j'aie rencontrées de ma vie; si elle ressemble à quelque *parangon* de beauté déjà connu, c'est à la plus touchante des *vertus* dont Michel Colomb a orné le tombeau du duc François à la cathédrale de Nantes.

J'ai jeté mon cigare dans la Loire, apparemment avec un mouvement ridicule de respect, car les femmes âgées m'ont regardé. Leur étonnement me rappelle à la prudence, et je m'arrange de façon à pouvoir contempler la vertu de Michel Colomb sans être contrarié par le regard méchant des êtres communs. Mon admiration s'est constamment accrue tout le temps qu'elle a passé dans le bateau. Le naturel, la noble aisance, provenant évidemment de la force du caractère et non de l'habitude d'un rang élevé, l'assurance décente, ne peuvent assez se louer.

Cette figure est à mille lieues de la petite affection des nobles demoiselles du faubourg Saint-Germain, dont la tête change d'axe vertical à tous moments. Elle est encore plus loin de la beauté des formes grecques. Les traits de cette belle Bretonne au chapeau vert sont au contraire profondément français. Quel charme divin! n'être la copie de rien au monde! donner aux yeux une sensation absolument neuve! Aussi mon admiration ne lui a pas manqué; j'étais absolument fou. Les deux heures que cette jeune fille a passées dans le bateau m'ont semblé dix minutes.

A peine ai-je pu former ce raisonnement: mon admiration est fondée sur la nouveauté. Je n'ai pu avoir d'autre sensation que l'admiration la plus vive mêlée d'un profond étonnement, jusqu'au moment où cette demoiselle, accompagnée des deux femmes âgées et du prêtre, est débarquée à Nantes avec tout le monde.

En vain ma raison me disait qu'il fallait parler de la première chose venue à l'ecclésiastique, et que bientôt je me trouverais en conversation réglée avec les dames; je n'en ai pas eu le courage. Il eût fallu me distraire de la douce admiration qui échaudait mon coeur, pour songer aux balivernes polies qu'il convenait d'adresser au prêtre.

J'avoue qu'au moment du débarquement j'ai eu à me faire violence pour ne pas suivre ces dames de loin, ne fût-ce que pour voir quelques instants de plus les rubans verts du chapeau. Le fait est que pendant deux heures je n'ai pu trouver un défaut à cette figure céleste, ni dans ce qu'elle disait, et que j'entendais fort bien, une raison pour la moins aimer.

Elle consolait la plupart du temps la plus âgée des deux dames, dont le fils ou le neveu venait de manquer une élection (peut-être pour une municipalité).

« Les choses qu'il aurait dû faire par le devoir de sa place auraient peut-être blessé la façon de penser de quelques-uns de ses amis », disait l'adorable carliste, car en Bretagne la couleur du chapeau ne pouvait guère laisser de doute. Cependant je n'ai eu cette idée que longtemps après. Un rare bon sens, et cependant jamais un mot, ni une seule pensée qui eût pu *convenir à un homme*. Voilà la femme parfaite, telle qu'on la trouve si rarement en France. Celle-ci est assez grande, admirablement bien faite, mais peut-être avec le temps prendra-t-elle un peu trop d'embonpoint.

Il me semblait, et je crois vrai, que les qualités de son âme étaient bien différentes de celles que l'on trouve ordinairement chez les femmes remarquables par la beauté. Ses sentiments, quoique énergiques, ne paraissaient qu'autant que la plus parfaite retenue féminine pouvait le permettre, et l'on ne sentait jamais l'effort de la retenue. Le naturel le plus parfait recouvrait toutes ses paroles. Il fallait y songer pour deviner la force de ses sentiments; un homme, même doué d'assez de tact, eût fort bien pu ne pas les voir.

Le motif souverain qui, à tort ou à raison, m'a détourné de l'idée de suivre un peu ces dames, c'est que je voyais très bien que la demoiselle au chapeau vert s'était aperçu de l'extrême attention que je cherchais pourtant à cacher autant qu'il était en moi: tôt ou tard il eût fallu s'en séparer, et sans son estime.

Les traits de la Vénus de Milo expriment une certaine confiance noble et sérieuse qui annonce bien une âme élevée, mais peut s'allier avec l'absence de finesse dans l'esprit. Il n'en était pas ainsi chez ma compagne de voyage: on voyait que l'ironie était possible dans ce caractère, et c'est, je crois, ce qui me donna tout de suite l'idée d'une des statues de Michel Colomb. Cette possibilité de voir le ridicule, qui manque à toutes les héroïnes de roman, n'ajoutait-elle pas un prix infini aux mouvements d'une grande âme, tels que la conversation ordinaire peut les exprimer? Cette physionomie renvoyait bien loin le reproche de niaiserie, ou du moins d'inaptitude à comprendre, que fort souvent la *beauté grecque* ne s'occupe pas assez de chasser de l'esprit du spectateur.

C'est là, selon moi, le grand reproche auquel la suite des siècles l'a exposée. A quoi elle pourrait répondre qu'elle a voulu plaire aux Grecs de Périclès, et non pas à ces Français qui ont lu les romans de Crébillon. Mais moi, qui naviguais sur la Loire, j'ai lu ces romans, et avec le plus vif plaisir.

Après cette rencontre d'un instant, et les illusions dont malgré moi mon imagination l'a embellie, il n'était plus au pouvoir de rien, à Nantes, de me sembler vulgaire ou insipide.

Voici le résultat d'une longue soirée: tout ce qui est *lieu commun* à Paris fait les beaux jours de la conversation de province, et encore elle exagère. Un artiste célèbre de Paris a cinq enfants, le provincial lui en donne huit, et se montre fier d'être aussi bien instruit. Un ministre a-t-il économisé cinq cent mille francs sur ses appointements, le provincial dit deux millions. C'est ce que j'ai bien vu ce soir dans



les conversations amenées par le spectacle. On donnait la première représentation à Nantes de la *Camaraderie*. J'étais dans une loge avec des personnes de ma connaissance; profond étonnement de ces provinciaux. Quoi! l'on ose parler ainsi d'une *chambre des députés*! de cette chambre qui, avant 1830, distribuait tous les petits emplois de mille francs, et les enlevait barbarement aux vingt années de service qui n'ont pas un vote à donner! Après la stupéfaction, qui d'abord prenait bien une grande minute, on applaudissait avec folie aux épigrammes si naïves de M. Scribe. Sans se l'avouer, ces pauvres provinciaux sont bien las de ce qu'ils louent avec le plus d'emphase, les pièces taillées sur l'ancien patron, et qui ne se lassent pas d'imiter Destouches et le *Tyran domestique*. Ils admirent, mais ils ne louent pas encore le seul homme de ce siècle qui ait eu l'audace de peindre, en esquisses il est vrai, les mœurs qu'il rencontre dans le monde, et de ne pas toujours imiter uniquement Destouches et Marivaux. On reprochait ce soir à la *Camaraderie* de faire faire une élection en vingt-quatre heures; c'est blâmer l'auteur, en d'autres termes, de ne s'être pas exposé à dix affaires désagréables, dont la première eût été décisive; la police eût arrêté la pièce tout court.

Certes elle n'eût pas laissé représenter *exactement* le mécanisme des élections avant 1830. (Songez à celles de votre département, que vous connaissez peut-être.)

Du temps de Molière, les bourgeois osaient affronter le ridicule. Louis XIV voulut que personne ne pensât sans sa permission, et Molière lui fut utile. Il a inoculé la timidité aux bourgeois; mais depuis qu'ils s'exagèrent le pouvoir du ridicule, la comédie n'a plus de liberté. Les calicots, sous Louis XVIII je crois, voulurent battre Brunet, et il y eut une charge de cavalerie dans le passage des Panoramas. Nous sommes fort en arrière de ce que Louis XIV permettait. Un détail va prouver ma thèse: n'est-il pas vrai qu'il y aurait bien moins de gens offensés par la peinture exacte, et même satirique si l'on veut, des tours de passe-passe qui avant 1830 escamotaient une élection, que par les faits et gestes du *Tartufe*, qui, sous Louis XIV, dévoilaient et gênaient les petites affaires de toute une classe de la société? Classe nombreuse qui comptait des duchesses et des portières. *Tartufe* fut si dangereux, et frappa si juste le moyen de fortune des gens de ce parti, que le célèbre Bourdaloue se mit en colère, et La Bruyère, pour plaire à son protecteur Bossuet, fut obligé de blâmer Molière, du moins sous le rapport littéraire.

Aujourd'hui il n'y a qu'une voix dans la société pour se moquer des friponneries électorales antérieures à 1830; mais M. Scribe ne jouit pas, pour les montrer en action sur le théâtre, de la moitié de la liberté que Molière avait pour se moquer des faux dévots.

Ainsi, chose singulière! et qui eût bien étonné d'Alembert et Diderot, il faut un despote pour avoir la liberté dans la comédie, comme il faut une cour pour avoir des ridicules bien comiques et bien clairs. En d'autres termes, dès qu'il n'y a plus pour chaque état un *modèle* mis en avant par le roi (6) [6. C'est en ce sens que Molière fut un écrivain gouvernemental; aussi mourut-il avec soixante mille livres de rente.], et que tout le monde veut suivre, on ne peut plus montrer au public des

gens qui se trompent plaisamment, en croyant suivre le ton parfait. Tout se réunit donc contre le pauvre *rire*, même les cris des demi-paysans qui se scandalisent de l'*invraisemblance*. Une élection improvisée en douze heures! et par un journal! Hé! messieurs, il ne faut que six mois à un journal de huit mille abonnés pour faire un grand homme!

Voici textuellement ce que m'a dit ce soir un vieil officier républicain blessé à la bataille du Mans, et aujourd'hui marchand quincailler:

« Par soi, le vulgaire ne peut comprendre que les choses basses. Il ne commence à se douter qu'un homme est grand qu'en voyant qu'au bout d'un siècle ou deux il n'a point de successeur. Ainsi fait-il pour Molière. Ce que les années 1836 et 1837 ont vu faire d'efforts inutiles en Espagne, commence à faire penser au petit-bourgeois qu'après tout Carnot et Danton valaient peut-être quelque chose, quoique non titrés. »

Je lui réponds: L'énergie semée par les exploits qui vous ont coûté un bras ne dépasse guère pour le moment la fortune de quinze cents livres de rente. Au-dessus, on a encore horreur de tout ce qui est fort; mais le Code civil arrive rapidement à tous les millionnaires, il divise les fortunes, et force tout le monde à valoir quelque chose et à vénérer l'énergie.

Avant-hier on m'a fait dîner avec un homme aux formes herculéennes, riche cultivateur des environs de la Nouvelle-Orléans; ce monsieur est comme l'*ingénu*, il va à la chasse aux grives, et leur emporte la tête avec une balle, *pour ne pas gâter le gibier*, dit-il. Je n'ai pas cru un mot de ce conte, moi qui me pique de bien tirer. L'Américain s'en est aperçu, et ce matin nous sommes sortis ensemble; il a tué sept moineaux ou pinsons, toujours à balle franche. Il a enlevé la tête à deux merles; mais, comme les balles vont loin, et qu'il fallait prendre de grandes précautions, nous avons regretté de n'être pas dans une forêt du nouveau monde, et mon nouvel ami a quitté sa carabine. Le canon est fort long et les balles de très petit calibre; on charge assez rapidement. Avec un fusil et du petit plomb, l'Américain a tué toutes les bécassines qui se sont présentées; je ne lui ai pas vu manquer un seul coup.

M. Jam\*\*\* avait dix-sept ans en 1814, lors de la fameuse bataille de la Nouvelle-Orléans, où cinq mille hommes de garde nationale mirent en déroute une armée de dix mille Anglais, les meilleurs soldats du monde, et qui venaient de se battre pendant plusieurs années contre les Français de Napoléon.

Nous nous mettions en tirailleurs, dit M. Jam\*\*\*, et en moins d'une heure tous les officiers anglais étaient tués. Les Anglais, toujours pédants, disaient que ce genre de guerre était *immoral*. Le fait est qu'ils n'ont jamais eu la peine de relever une sentinelle, on les frappait toutes pendant leur faction. Mais nos gens, pour arriver à portée des sentinelles, étaient obligés de marcher à quatre pattes dans la boue; et les Anglais, non contents du reproche d'immoralité, nous appelaient encore *chemises sales*.

J'avais remarqué le musée; c'est un bâtiment neuf qui s'élève près de la rive droite de l'Erdre. Mais je redoutais d'entrer dans ce lieu-là; c'est une journée sacrifiée, et souvent en pure perte. Le rez-de-chaussée sert pour je ne sais quel marché.

Notre beau temps, si brillant hier à la chasse, s'est gâté cette nuit: le ciel est gris de fer; tout paraît lourd et terne, et je suis un peu *évêque d'Avranches*; mauvaise disposition pour voir des tableaux.

Nous traversons ce boulevard que j'aime tant; place charmante, paisible, retirée; au milieu de la ville, à deux pas du théâtre, et cependant habitée par des centaines d'oiseaux. Jolies maisons à façades régulières: belle plantation de jeunes ormes; ils viennent à merveille: il y a ici ce qui favorise toute végétation, de la chaleur et de l'humidité.

Le musée est un joli bâtiment moderne, sur la petite place des halles; si je connaissais moins la province, je supposerais que ces grandes salles (il y en a sept), d'une hauteur convenable, ont été construites tout exprès pour leur destination actuelle. Mais comment supposer que MM. les échevins auraient gaspillé les fonds de l'octroi pour une babiole aussi complètement improductive qu'une collection de tableaux? Il est infiniment plus probable que le bâtiment était destiné un *grenier d'abondance*.

Les provinciaux sont jaloux de Paris, ils le calomnient. « On nous traite comme des Parias! », s'écrient-ils, mais ils imitent toujours cette ville jalousée. Or, depuis quelques années, on a renoncé à Paris à la vieille sagesse administrative qui consistait à entasser dans des magasins d'énormes quantités de blé, pour parer, disait-on, aux chances de la *disette*. L'administration s'est aperçue, quarante ans après que les livres le lui criaient, que cette belle invention produisait un effet contraire à celui qu'on en attendait. Elle a fait cette découverte quand des hommes, qui avaient écrit sur l'économie politique, ont été appelés aux places par la Révolution de Juillet.

On a dû renoncer à Paris à l'*accaparement* des blés fait pour un *bon motif*, les *greniers* construits sous l'Empire, et spirituellement placés entre les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, sont restés inachevés.

Des *greniers d'abondance* nous avons fait un *hôpital*, à l'époque du *choléra*, et les Nantais auront changé les leurs en musée. Si l'on avait voulu bâtir un musée, au lieu de dalles de pierre, n'aurait-on pas mis un plancher en bois? Il se peut fort bien que je me trompe; mais je n'ai pas voulu faire de questions, m'attendant à un mensonge patriotique. Le genre de construction, la forme de l'édifice, m'auront induit en erreur, peu importe!

Je parcours les salles, elles sont vastes et claires; il est facile de *trouver son jour*: on y verrait fort bien de bons tableaux, s'il y en avait. Mais le premier coup d'oeil est peu favorable: je n'aperçois que des *croûtes* ou des *copies*. Il ne faut pas se décourager, examinons avec soin. Je remarque:

1° Une belle tête du Christ, couronnée d'épines, attribuée à Sébastiano del Piombo. Il se pourrait bien que ce fût un *original*. Il y a vérité, expression, couleur, dessin. Manière *grandiose* (l'opposé de Mignard, ou de Jouvenet, ou de Girodet). Mais je crois me rappeler que j'ai vu cette même tête dans la galerie Corsini, à

Florence. Il est peu probable que l'on ait ici un *original* dont le Prince Corsini aurait la copie. Il faudrait employer une heure à examiner ce tableau au grand jour.

Sébastien, auquel un pape ami des arts avait donné l'office de sceller en *plomb* certaines bulles, est d'une grande ressource pour les marchands de tableaux de Rome, de Florence, de Venise, etc. Ce peintre est grand coloriste. Michel-Ange lui fournissait des dessins pour faire pièce à Raphaël et à son école. Il a de l'expression, un faire grandiose; il a l'estime des connaisseurs, et frappe même les gens qui se sont plus occupés d'argent ou d'ambition que de beaux-arts. Les marchands de tableaux, dont la vanité voyageante fait la fortune, accablent les princes russes et les riches Anglais de Sébastiano del Piombo. Ces messieurs achètent pour cinquante, pour cent louis une *copie* fort passable qui devient un *original* à *Moscou*. Il faut frapper fort ces coeurs du Nord. Les gens du Nord ne préfèrent-ils pas le tapage allemand aux douces cantilènes du *Matrimonio segreto* qui leur semblent nues ?

2° Portrait d'un Vénitien à barbe rouge, attribué au Giorgion; c'est le plus beau tableau *terminé* de ce musée, toutefois il n'est pas du Giorgion.

3° Le *Portement de croix*, attribué à Léonard de Vinci. Les figures à mi-corps sont d'une vérité d'expression remarquable. La tête du Christ a de la grandeur. La teinte générale est fort sombre; tableau non terminé. On dirait que le peintre n'a fait usage que de *glacis*. Il faudrait voir de près ce tableau qui est peut-être original; mais c'est un grand peut-être. S'il est original, il est sans prix.

4° Le livret dit que cette tête fade et blême, peinte durement, et cependant *sans énergie*, est du Tintoret, et de plus le portrait de Fra Paolo Sarpi, c'est-à-dire du plus grand philosophe pratique qu'aient produit les temps modernes (7). [7. Voir l'admirable histoire de sa vie par le moine son compagnon, qui lui succéda dans la place de théologien de la république de Venise.]

5° Deux Canaletto: la place Navone à Rome; je n'avais jamais vu que des vues de Venise par le Canaletto: l'autre est l'église de la Salute; admirable lumière, grande exactitude; mais *toujours le même tableau*.

6° Portrait de femme habillée en noir. Tête pleine de pensée, d'expression, de vérité, attribuée à Philippe de Champagne. Ce costume n'est-il pas beaucoup plus moderne?

7° Fort jolie tête de *sainte*, que l'on dit d'Annibal Carrache. Tableau gracieux de l'école de Bologne, peut-être d'Elisabeth Sirani, l'élève du Guide. J'ai vu quelque chose de semblable dans la galerie Rossi, à Bologne.

8° Un *saint* meurt ayant les bras en croix. C'est hideux, vrai, un peu dur, au total, ressemblant au Guerchin, par conséquent école espagnole.

Comme je donnais mon avis insolemment à haute voix, parlant à mon nouvel ami le Vendéen et à sa femme, nous sommes abordés familièrement par un monsieur

tout gris, sec et pincé. Ce personnage m'amuse, il ne manque ni d'esprit, ni de connaissances en peinture, ni même d'opiniâtreté. Il me prend pour un connaisseur, et nous voilà en conversation réglée pendant deux grandes heures.

J'apprends que *son* musée est l'un des plus *recommandables* de France: tel tableau a été infiniment loué par le directeur de la galerie de Dresde; tel autre par le directeur de Berlin, et par M. E..., savant bien connu, jeune homme grave qui *ne parle pas tous les jours*, réfléchit beaucoup et ne fait connaître son opinion qu'après mûre réflexion. (Ceci était sans doute une épigramme à mon adresse. Comme le Vendéen me plaît, nous bavardions beaucoup, nous nous appelions d'un bout des salles à l'autre.) Nous avons ici, a continué l'homme pincé, près de quarante tableaux provenant de l'ancien musée Napoléon; puis la ville a acheté à la vente de M. *Cacault*, Nantais et ancien ambassadeur à Rome, une grande quantité de tableaux de sa *magnifique* collection.

9° « Voyez cette tête d'un chevalier *croisé* par le célèbre Canova! Qu'en pensez-vous? -- Je la trouve au-dessous du médiocre; c'est mou, fade, sans expression, de la vraie peinture de demoiselle. Les traits du visage sont beaux, la *couleur* rappelle que Canova est né à *Venise* et non à Florence; mais, à tout prendre, il n'y a de bon sur cette toile que le nom du grand sculpteur qui est écrit au bas. » Ce tableau provient de la galerie *Cacault*, et on y lit: *Offerto all Illustrissimo ed Ornatissimo sig. Cacault, Ambasciatore di Francia in Roma dal suo umilissimo servo ed amico Canova* (autographe). Canova sur ses vieux jours, lassé de l'admiration que toute l'Europe (à l'exception de la France) accordait à ses statues, eut le travers de vouloir être peintre; et, comme à Rome le ridicule ne peut atteindre un homme du talent de Canova, ce grand artiste ne cacha pas cette faiblesse.

10° « *Voici un original de Raphaël!* s'écrie l'homme sec. Et je vois une Madone connue, gravée vingt fois; ceci est une copie détestable, croûte au premier chef. -- Comment, lui dis-je, vous croyez cela original? -- Oui, sans doute, reprend le monsieur en redoublant de gravité; c'est l'avis de tous les connaisseurs. »

11° « Cette copie de la *Vierge aux rochers* de Léonard de Vinci, dit le monsieur, est parfaite; elle est plus agréable à voir que l'*original* enfumé qui est au Louvre. -- Sachez, monsieur, qu'au Louvre il n'y a rien d'enfumé; nous grattons les tableaux jusqu'au vif et savons les vernir à fond. »

J'avoue que je voudrais bien avoir une galerie composée d'aussi charmantes copies; elles me rappelleraient certains originaux que j'aime tendrement, mais auxquels je ne puis atteindre: c'est là leur unique défaut, et non d'être enfumés. A travers les injures du temps, l'oeil ami des arts voit les tableaux tels qu'ils étaient en sortant de l'atelier du maître.

12° Autre copie de Léonard: l'*Incrédulité de saint Thomas*. L'original est à Milan, à l'*Ambrosiana*. Copie moins agréable que la précédente, mais bien encore.

13° *Sainte Famille*, par Otto Venius (vivant en 1540). Ceci est original, et provient du musée Napoléon; un peu sec mais naïf, vrai. Cet Allemand a vu Raphaël ou ses élèves: je ne puis croire qu'il ait deviné ce style.

14° Éruption du Vésuve, par je ne sais quel Italien du dix-huitième siècle. Cela est peint comme une décoration de théâtre; aussi y a-t-il de l'effet, cette ressource des ignorants: effet de mélodrame.

15° Élisabeth, reine d'Angleterre; excellent portrait flamand. Expression de physionomie fine, aigre, méchante; lèvres pincées, nez pointu. Femme non mariée, et parlant de sa vertu. Sa façon de jouer avec sa chaîne d'or est admirable. Je voudrais pour beaucoup que ce portrait fût reconnu ressemblant. Il représente admirablement cette reine, qui battait ses ministres lorsqu'elle était contrariée dans ses desseins. Mais qu'importent ses faiblesses? Elle sut régner.

16° Portrait de femme assez laide, « extrêmement loué par M E..., dit mon interlocuteur. C'est un tableau espagnol, peut-être de Murillo ». M. E... aura voulu faire la cour à ce brave homme; et, comme on est accoutumé en France à la laideur des lignes, à la fausseté de la couleur, et à l'absurdité ou à l'absence du clair-obscur, ce portrait de femme passera bientôt pour un chef-d'oeuvre à Nantes.

17° *Vieillard jouant de la vielle*. Ignoble et effroyable vérité; tableau espagnol attribué à Murillo. Il n'est pas sans mérite. Coloris sage, expression vraie. Il provient du musée *Napoléon*. Peut-être est-il de Vélasquez, qui, à son début, s'essaya dans des sujets vulgaires.

18° Belle copie en marbre du vase de *Warwick*.

19° *L'Éducation de la Vierge*, par Krayér.

20° Jeune fille qui va se faire religieuse. La beauté du sujet soutient le peintre. Elle est vêtue de bleu; elle a quatorze ans; elle est malade, languissante, exaltée. Figure à la sainte Thérèse. « Attribué à un peintre italien ou à un Espagnol », dit l'homme sec, qui, après ce tableau, nous a délivrés de son esprit.

Arrivé à cette question qu'il faut toujours se faire: Que prendre si on me laissait le choix dans ce musée?

D'abord, et avant tout, le *Portement de croix*, qui peut être de Léonard. Un si grand *peut-être* est au-dessus de tout. Ensuite, et à tout hasard, le Sebastiano del Piombo; 3° la demi-figure attribuée au Giorgion; 4° le portrait d'Élisabeth; 5° la copie de la *Vierge aux rochers* de Léonard de Vinci.

Près de la porte d'entrée, je trouve des fragments de sculpture du moyen âge, fort curieux. Y a-t-il là quelque chose de gaulois, ou seulement du huitième siècle, comme ce que j'ai vu à la Charité, chez M. Grasset? On a placé au-dessus de la porte le grand tableau d'Athalie, faisant massacrer sous ses yeux les cinquante fils

de je ne sais quel roi d'Israël, par feu Sigalon. Le musée de Nantes pourrait en accommoder celui de Nîmes.

Je sors perdu de fatigue. J'ai des nerfs, comme dit M. de S... Promenade en bateau sur l'Erdre. J'ai beau faire, le reste de la journée est perdu. Au total, j'ai été trop sévère envers ce musée. (Et tout cet article est à refaire, si jamais je repasse à Nantes. Apporter une loupe, examiner la façon dont les ongles et les cheveux sont traités dans le prétendu *Portement de croix* de Léonard.)

Un sous-préfet destitué, et par conséquent philosophe, me disait hier: La méfiance et le raisonnement sévère, qui font la base du gouvernement des deux chambres, achèvent de tuer en France la chevalerie. L'homme qui ne vit que pour donner aux femmes une suprême estime pour son élégance va devenir fort rare parmi nous.

En Angleterre, au contraire, MM. Brummel et d'O\*\*\* ont essayé de faire revivre la loi par un amendement: la *fashion*.

Durant la vie de l'esprit chevaleresque, la France n'a pas eu d'artiste capable de créer le *beau idéal* de la société qui l'entourait, d'*exprimer cette société* par du marbre ou de la peinture. Rien n'est plus Bentham que le beau idéal de Raphaël. Canova, dans le *Persée*, bannit la force, et, en ce sens, se rapproche du sentiment qui préfère de beaucoup l'élégance à la force et l'esprit à la justice. La chevalerie a éclipsé le bon sens de la Rome antique, et le bon sens des deux chambres bannit la chevalerie. Tout cela va donner plusieurs genres de beau aux gens de goût.

Ce soir, j'ai rencontré M. Charles, le *père noble* de la troupe qui joue ici. Grande reconnaissance: je l'ai beaucoup connu sous-officier d'artillerie à la Martinique. C'est un homme de coeur et d'un rare bon sens. Quel aide de camp pour un ministre!

M. C... a cela de particulier, qu'il n'est dupe d'aucune apparence; la position plutôt inférieure qu'il occupe dans la vie n'a aucune influence sur sa façon de voir les choses.

L'art de jouer la comédie ne se relèvera en France, me dit-il, que lorsque l'on cessera d'imiter le grand *seigneur de cour*, dont la réalité n'existe plus. Rien de plus profondément bourgeois que les manières et les figures des huit ou dix personnages estimables les plus haut placés dans l'almanach royal. Une ou deux exceptions tout au plus. Les derniers grands seigneurs ont été M. de Narbonne, mort à Wittemberg, et M. de T...

« Eh bien! reprend M. C..., dès que le bourgeois de Nantes, devant qui l'on joue la comédie, voit le mot Clitandre dans la liste des personnages, il veut qu'on lui donne une copie des manières qu'*il se figure* qu'avait autrefois le maréchal de Richelieu. Figurez-vous, si vous pouvez, ce qu'il se figure. »

On ne verra des acteurs passables, poursuit le sous-officier, que quand les enfants de douze ans qui ont joué la comédie à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, et au



passage de l'Opéra, en auront vingt-cinq. En arrivant à l'âge des passions, il ne sera plus question pour eux ni de timidité, ni de mémoire, ni de gestes, etc. Ils pourront ne plus donner leur attention au mécanisme de l'art, et la concentrer tout entière sur la chose à imiter et à idéaliser. Si la nature leur a donné des yeux pour reconnaître quelle est l'apparence extérieure d'un jeune homme né avec quarante mille livres de rente, ils pourront en donner l'imitation dans le rôle de Clitandre. Alors, autre malheur: on remarquera que les paroles de ce rôle jurent avec les manières vraies du dix-neuvième siècle.

La sagesse des plus jolies actrices du Théâtre-Français est exemplaire; elles refusent à Londres des offres singulières. Ces dames pourront donc représenter la femme française de notre siècle qui est *sage et impérieuse* avant tout.

-- Rien de pitoyable comme les comédiens actuels, poursuit M. C...; ces pauvres gens n'ont rien à eux, pas même leur nom. Plusieurs ne manquent pas de véritables dispositions: mais le provincial ne veut pas laisser faire dans l'art de jouer la comédie la révolution qui s'est opérée dans l'art de l'écrire. Il en est toujours aux copies de Fleury.

« Belle révolution! disent-ils Une emphase abominable; rien de naturel; la peur continue d'être simple; des personnages qui récitent des odes. Beaux effets du *romantisme*! »

-- Le romantisme ou la déroute des *trois unités* était une chose de *bon sens*; profiter de la chute de ce tyran absurde pour faire de belles pièces est une chose de *génie*, et le génie français se porte maintenant vers l'Académie des sciences ou vers la tribune. Si M. Thiers ne parlait pas, il écrirait.

En 1837, l'Allemagne, et surtout l'Italie, ont de bien meilleurs acteurs que la France. Où est notre Domeniconi; notre Amalia Bettini, qui a la bonté de se croire inférieure à mademoiselle Mars? Ce sont les villes où elle joue qui sont inférieures à Paris. Les troupes en Italie changent de résidence tous les quatre mois, et le plus grand talent doit faire de *nouveaux efforts* pour réussir. Bologne aurait grand plaisir à siffler ce que Florence vient d'applaudir. Quel père noble de Paris l'emporte sur Lablache ?

Nantes,                      le                      ler                      juillet                      1837.  
---

Cette journée a été consacrée à la revue des monuments publics. C'est une des pires corvées imposées au pauvre voyageur arrivant pour la première fois dans un pays.

Les plus beaux quartiers de Nantes sont contemporains des beaux quartiers de Marseille; c'est à la fin du siècle passé que M. Graslin, riche financier, fit construire la place qui porte son nom, les rues environnantes, la place Royale, etc.

Le château du Bouffay est de la fin du dixième siècle. La tour polygone fort élevée où l'on a placé l'horloge principale de la ville ne remonte qu'à 1662.

Le château, bâti par Allain Barbe Torte en 938, est flanqué de tours rondes, probablement du quatorzième siècle. C'est le duc de Mercoeur qui le fit rétablir du temps des guerres civiles: de là, les croix de Lorraine que j'ai remarquées au bastion près de la Loire.

Les fenêtres du bâtiment, à droite de l'entrée principale, ont des chambranles décorés avec grâce.

Une grande salle gothique, située vers la Loire, contient quelques barils de poudre; c'est pour cette raison que nous n'avons pu que l'entrevoir, encore a-t-il fallu tout le crédit de mon aimable cicérone. La voûte est ornée de nervures élégantes.

C'est en sortant de cette salle que nous avons passé par hasard dans la rue de *Biesse*, près du pont de la Madeleine. « Là fut pendu le maréchal de Retz, m'a dit mon nouvel ami: il n'avait que quarante-quatre ans: c'est l'original du *Barbe-Bleue* des enfants. Cet homme extraordinaire était maréchal de France et jouissait de douze cent mille francs de rente. » Ce Don Juan finit par la corde le 25 octobre 1440.

Il mettait sa gloire à braver tout ce qu'on respecte, et ce n'était qu'après avoir satisfait à ce premier sentiment de son coeur qu'il trouvait le bonheur auprès des femmes. C'est le caractère du fameux François Cenci de Rome, qui avait un million de rentes, et fut tué par deux brigands que sa jeune fille Béatrix, dont il abusait, fit entrer dans sa chambre. Pour ce crime elle fut décapitée à seize ans, le 13 septembre 1599.

L'*utilité* régnait seule dans les temps héroïques, et nous revenons à l'utilité. Puis vint la chevalerie, qui eut l'idée singulière de prendre les femmes pour juges de son mérite.

Le Don Juan pousse ce système jusqu'à l'excès; il adore les femmes, et veut leur plaire en leur faisant voir jusqu'à quel point il se moque des hommes. Cette idée sur ce curieux effet de la chevalerie, fille de la religion, m'a occupé toute la soirée; j'ai lu des livres dont voici l'extrait.

Remarquez qu'il n'y a jamais de Don Juan sans un penchant invincible pour les femmes. Ce penchant *est l'imagination elle-même*; il n'y a donc rien de singulier à ce qu'un Don Juan finisse par croire à la magie, à la pierre philosophale, à toutes les folies. Heureux quand il meurt avant la vieillesse, qui, pour ce caractère, est horrible!

Gilles de Retz était fort brave. Né en 1396, il fut maréchal de France en 1429, au sacre de Charles VII, à Reims. En 1427, il avait emporté d'assaut le château de Lude, dont il tua le commandant. En 1429, il fut un des généraux qui aidèrent Jeanne d'Arc, cet être incompris, à faire entrer des vivres dans Orléans. Devenu maréchal à trente-trois ans, il eut de beaux commandements dans l'armée du roi de France. Un poème de Voltaire a fait connaître cette guerre entremêlée de voluptés.

A vingt-quatre ans, Gilles de Retz avait épousé Catherine de Thouars, riche héritière; en 1432, il hérita de son aïeul maternel Jean de Craon. Il eut alors trois cent mille livres de rente (douze cent mille francs de 1837).

Se voir à trente-six ans à la tête d'une aussi belle fortune avec le premier grade de l'armée et une belle réputation militaire, c'était un fardeau trop fort pour une imagination ardente.

Le jeune maréchal ne s'occupa plus de guerre; que pouvait-elle lui offrir de neuf? Il chercha à conquérir des femmes, et à se présenter à elles couvert du respect et de l'admiration des hommes, ses contemporains.

Par son faste, il prétendit éclipser celui des souverains; mais à ce métier il mangea bien vite cette fortune de douze cent mille francs de rente. Les historiens racontent qu'il avait une garde de deux cents hommes, des pages, des chapelains, des enfants de chœur, des musiciens. La plupart de ces gens-là étaient agents ou complices de son affreux libertinage. Bientôt, lassé des voluptés ordinaires, il prétendit les rendre plus piquantes par un mélange de crimes.

J'ai trouvé d'autres détails sur sa magnificence. En sa qualité d'homme à imagination, la religion jouait un grand rôle dans sa vie. Sa chapelle était tapissée de drap d'or et de soie (*de soie*, alors plus précieuse que l'or: on se rappelle l'histoire de la paire de bas de soie de François Ier, un siècle plus tard).

Les vases sacrés, les ornements de cette chapelle, étaient d'or et enrichis de pierreries. Il était fou de musique, et avait un jeu d'orgue qui lui plaisait tellement, qu'il le faisait porter avec lui dans tous ses voyages.

J'étudie le caractère du maréchal de Retz, parce que cet homme singulier fut le premier de cette espèce. François Cenci, de Rome, ne parut qu'en 1560. Il faut, pour que le caractère de Don Juan éclate, la réunion d'une grande fortune, d'une bravoure extraordinaire, de beaucoup d'imagination et d'un amour effréné pour les femmes. Il faut de plus naître dans un siècle qui ait eu l'idée de prendre les femmes pour juges du mérite. Du temps d'Homère, les femmes n'étaient que des servantes; Achille, si brillant, ne songe pas du tout au suffrage de Briséis; il lui préfère celui de Patrocle.

Les chapelains du maréchal de Retz, vêtus d'écarlate doublée de menu vair et de petits gris, portaient les titres de doyen, de chantre, d'archidiacre et même

d'évêque. Pour dernière folie de ce genre, il députa au pape afin d'obtenir la permission de se faire précéder par un porte-croix.

Un des grands moyens que le jeune maréchal employait pour conquérir l'enthousiasme des habitants des villes, où l'amour effréné du plaisir le conduisait, c'était de donner, à grands frais, des représentations de *mystères*. C'était le seul spectacle connu à cette époque; et, par sa nouveauté, au sortir de la barbarie, il exerçait un pouvoir incroyable sur les coeurs. Les femmes surtout fondaient en larmes et étaient comme ravies en extase.

Dès 1434, après deux années de cette joyeuse vie, le maréchal avait tellement abrégé sa fortune, qu'il fut obligé de vendre à Jean V, duc de Bretagne, un grand nombre de places et de terres. La famille du prodigue voulut empêcher l'effet de ces marchés; mais le maréchal parvint à écarter les obstacles, et en 1437 il toucha les prix de vente.

Bientôt toutes les ressources humaines furent épuisées. Ici paraît l'homme d'imagination: Gilles de Retz, fort savant pour son temps, chercha le grand oeuvre (8). [8. Il est possible que la chimie fasse bientôt du diamant.] La transmutation des métaux ne s'opérant pas, il eut recours à la magie, et prit à son service l'Italien François Prelati. Ses ennemis prétendent qu'il promit tout au diable, excepté son âme et sa vie. Mais, par une bizarrerie bien digne d'une âme passionnée, tandis qu'il cherchait à établir des rapports avec cet être tout-puissant, ennemi du vrai Dieu, il continuait ses exercices pieux avec ses chapelains.

Voici un des premiers crimes de Gilles de Retz, autant que l'on peut deviner l'histoire à travers les phrases emphatiques si chères aux juges de toutes les époques.

Le maréchal voyageait vers les confins de la Bretagne, sous le nom d'un de ses chantres; il était amoureux de la femme d'un fabricant de bateaux. Cette femme l'aimait trop; elle avait une belle-soeur qui se montrait irritée de sa conduite légère et de ses imprudences. Gilles de Retz devint éperdument amoureux de celle-ci; on lui opposa la plus vive résistance. Quand enfin la belle-soeur craignit de céder, elle disparut tout à coup; elle s'était réfugiée chez son mari, riche meunier, établi sur les bords de la Vilaine, vers Fougerai. Le maréchal parut bientôt dans le pays; mais il était connu du meunier, et il lui devint fort difficile de voir sa femme. Après une longue poursuite qui le porta à faire plusieurs voyages de Nantes à Fougerai, il fut heureux. Mais, à la suite d'un des rendez-vous, le mari ayant eu des soupçons poignarda sa femme: le maréchal furieux alla chez lui et le tua, ainsi que ses deux domestiques.

J'ai le regret d'arriver à la partie atroce de cette vie singulière. La recherche de plaisirs affreux, où les exigences de la magie conduisirent le maréchal à immoler des enfants. Pour découvrir quel fut son motif, il faudrait obtenir la communication d'un des nombreux manuscrits de son procès. Je n'ai point assez de crédit pour cela.

Il paraît que, indépendamment de plaisirs horribles, certains charmes, destinés à plaire au diable et à l'attirer devant l'homme qui veut le voir, exigent le sang, le coeur, ou quelque autre partie du corps d'un enfant. Le diable exige un grand sacrifice moral de qui veut le voir. Le motif des meurtres est resté douteux; ce qui est malheureusement trop prouvé, c'est que les gens du maréchal attiraient dans ses châteaux, par l'appât de quelques friandises, de jeunes filles, mais surtout de jeunes garçons; et on ne les revoyait plus. Dans ses tournées en Bretagne, ses agents s'attachaient aux artisans pauvres qui avaient de beaux enfants, et leur persuadaient de les confier au maréchal qui les admettrait parmi ses pages et se chargerait de leur fortune. Des amis du maréchal, un Prinçay, un Gilles de Sillé, un Roger de Braqueville, compagnons de ses plaisirs, semblent avoir partagé ce rôle infâme. Ils procuraient des victimes à leur puissant ami, ou étaient employés à menacer les parents et à étouffer leurs plaintes.

Les récits de ces crimes atroces agitèrent longtemps la Bretagne; enfin le scandale l'emporta sur le pouvoir et le crédit de Gilles de Retz. Au mois de septembre 1440, il fut appréhendé, enfermé dans le château de Nantes, et le duc de Bretagne ordonna que son procès fût commencé. On a bien vu à la sécheresse du récit qui précède que nous ne connaissons la vie de ce premier des Don Juan que par les phrases emphatiques de petits juges hébétés. Quels furent les motifs, quelles furent les nuances non seulement de ses actions atroces, mais de toutes les actions de sa vie qui ne furent pas incriminées? nous l'ignorons. Nous sommes donc bien loin d'avoir un portrait véritable de cet être extraordinaire

Avec Gilles de Retz on avait arrêté deux de ses agents, Henri et Étienne Corillaut, dit *Poitou*, le magicien Prelati ne vivait plus. Confronté avec ses deux complices, le maréchal les désavoua pour ses serviteurs: Jamais, disait-il, il n'avait eu que d'honnêtes gens à son service. Mais, plus tard, la torture fit peur à cet être esclave de son imagination, il avoua tous ses crimes et confirma les déclarations de Henri et d'Étienne Corillaut.

Ici je me dispenserai de répéter les détails atroces ou obscènes de ce procès. C'est toujours un libertinage ardent, mais qui ne peut s'assouvir qu'après avoir bravé tout ce que les hommes respectent. Le Don Juan se procure tous les plaisirs de l'orgueil, et ces jouissances le disposent à d'autres. Toujours on le voit obéir à une imagination bizarre et singulièrement puissante dans ses écarts.

Il existe huit manuscrits de ce procès à la Bibliothèque royale de Paris, et un neuvième au château de Nantes. Gilles de Retz avait immolé un grand nombre d'enfants et de jeunes gens de tout âge, depuis huit ans jusqu'à dix-huit. Ces sacrifices humains avaient eu lieu dans les châteaux de Machecoul, de Chantocé, de Tiffauges, appartenant au maréchal; dans son hôtel de La Suze, à Nantes, et dans la plupart des villes où il promenait sa cour. Il avoua que ses sanglantes voluptés avaient duré huit ans; un de ses complices dit quatorze. Dans ses châteaux, on brûlait les restes des victimes afin d'anéantir toutes les traces du crime.

Le défaut de cette histoire, tirée ainsi d'un procès criminel, c'est de ressembler à un roman à la fois atroce et froid. Pour trouver le courage de lire jusqu'à la fin, on sent le besoin de se rappeler qu'il s'agit ici de faits prouvés en justice et contre un grand seigneur, homme d'esprit, riche et puissant: la calomnie n'est donc pas probable. Malgré les précautions prudentes indiquées ci-dessus, on trouva quarante-six cadavres ou squelettes à Chantocé, et quatre-vingts à Machecoul.

Le maréchal avait vendu au duc de Bretagne, son souverain, la place de Saint-Étienne de Malemort, et il s'en remit en possession en menaçant le gouverneur d'égorger son frère qui était en son pouvoir, s'il ne la lui livrait pas. Le besoin d'argent, qui se fit sentir vers la fin de sa courte carrière, forçait le maréchal à ces sortes d'actions, bien plus dangereuses pour lui que les crimes privés. Il fut condamné à mort, ainsi que ses deux complices, par un tribunal dont Pierre de l'Hôpital, sénéchal de Bretagne, était président.

Pour satisfaire, avant de mourir, un de ses goûts favoris, celui des processions, le maréchal obtint d'être conduit jusqu'au lieu du supplice par l'évêque de Nantes et son clergé. Il rendit la cérémonie complète en se montrant plein de repentir et en prêchant; il exhorta ses complices à la mort, leur dit adieu, et promit de les rejoindre bientôt en paradis. Il eut le malheur d'être pendu, au milieu des vastes prairies de Biesse, le 25 octobre 1440; il n'avait que quarante-quatre ans (9). [9. On peut trouver d'autres détails, tome VIII, des *Mélanges* tirés d'une grande bibliothèque, et dans Monstrelet.]

Il y aurait du danger à publier le procès de cet homme singulier. Dans ce siècle ennuyé et avide de distinctions, il trouverait peut-être des imitateurs.

Mais, du reste, ce procès arrangé en récit rappellerait les *Mémoires* de Benvenuto Cellini, et ferait mieux connaître les mœurs du temps que tant de déclamations savantes qui conduisent au sommeil. Remarquez que les considérations générales sont toujours comprises par le lecteur suivant *les habitudes de son propre siècle*. Ce procès offre des faits énoncés clairement, et qu'il n'est point possible de comprendre de travers (10). [10. J'y joindrai les lois et usages passés en règlement de Boileau, le prévôt de Paris sous Louis IX. Cela est difficile à lire, j'en conviens; mais en apprend plus que vingt volumes composés de nos jours. Les notes des histoires de M. Capefigue indiquent de curieux originaux.]

A la bibliothèque de Nantes on a bien voulu me montrer, à moi ignorant, un manuscrit de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, traduite par Raoul de Praesles en 1375. Une miniature fort bien exécutée représente deux dames et un chevalier *jouant aux cartes*. Sur quoi, j'ai dit au bibliothécaire d'un petit air pédant: « Les cartes inventées, je crois, en Chine, ne portaient pas d'abord les figures que nous leur connaissons, et dont l'Europe leur fit cadeau vers la fin du quatorzième siècle. Les noms rassemblés de toutes les époques: Hector, David, Lancelot, Charlemagne, montrent la confusion de souvenirs et d'idées qui régnait à la fin du moyen âge. »

Un grand nombre de documents relatifs aux guerres de la Vendée sont déposés aux archives de la préfecture. Si la Restauration avait eu le moindre talent gouvernemental, elle eût envoyé à Nantes quelques officiers d'état-major nés dans le pays. Ces messieurs auraient trouvé dans les papiers de la préfecture deux volumes vrais et intéressants; et tant de héros royalistes ne seraient pas restés inconnus, carent quia vate sacro.

Au dix-huitième siècle, le génie individuel et la passion n'ont éclaté nulle part avec plus de pittoresque que parmi ces simples paysans qui croyaient venger Dieu.

L'alliance de tant de courage et de tant d'astuce militaire, avec l'impossibilité complète de comprendre les choses écrites, ne s'est jamais présentée à un tel degré dans l'histoire. Mon cicérone donna des soins pendant quelques heures, dans sa maison de campagne, à un Vendéen blessé à mort, qui lui dit que, à son avis, tous les prêtres se ressemblaient, et qu'il ne s'était nullement battu pour plaire à son curé; mais qu'il ne pouvait souffrir que, par sa loi sur le divorce, la Convention nationale prétendait l'obliger à quitter sa femme qu'il adorait, et que parbleu *il ne voulait céder à personne*.

Nantes est pour moi le pays des rencontres: j'ai trouvé à la Bourse un capitaine de navire, jadis mon compagnon de croisière douanière à la Martinique. Il vient de passer trois ans dans la Baltique et à Saint-Pétersbourg.

-- Serons-nous cosaques? lui dis-je.

-- L'empereur N..., me répondit-il, est homme d'esprit, et serait fort distingué comme simple particulier. Ce souverain, le plus bel homme de son empire, en est aussi l'un des plus braves; mais il est comme le lièvre de la Fontaine, la crainte le ronge. Dans tout homme d'esprit, et il y en a beaucoup à Pétersbourg, il voit un ennemi; tant il est difficile d'avoir assez de force de caractère pour résister à la possession du pouvoir absolu.

1° Le czar est furieux contre la France; la liberté de la presse lui donne des convulsions, et il n'a pas vingt millions de francs au service de sa colère. Le ministre des finances Kankrin est homme de talent, et c'est à peine s'il parvient à joindre les deux bouts, et en faisant jeter les hauts cris à tout le monde.

2° L'empereur ne veut pas qu'il y ait en Russie des *maris trompés*. Un jeune officier voit-il trop souvent une femme aimable, la police le fait appeler, et l'avertit de discontinuer ses visites. S'il ne tient compte de l'avis, on l'exile; et enfin un amour extrêmement passionné pourrait conduire jusqu'en Sibérie: rien ne dépote autant la jeune noblesse. D'ordinaire les souverains absolus savent qu'ils ne se soutiennent qu'en partageant avec leur noblesse le plaisir de jouir des abus. Saint-Simon vous dira que Louis XIV donnait de grosses pensions à toute sa cour; et, quoique ridiculement dévot, il ne prétendit jamais mettre obstacle à l'existence des maris trompés. Le duc de Villeroy, son plus intime courtisan, avait une liaison publique avec la gouvernante des enfants de France.

D'ailleurs le czar, fort beau de sa personne, est un peu comme nos préfets de France, qui prêchent la religion dans leurs salons et ne vont pas à la messe.

3° La Russie ne veut pas que la Serbie jouisse de la charte que veut lui donner le prince Milosch, celui de tous les souverains d'outre-Rhin qui sait le mieux son métier.

4° Il y a beaucoup de gens d'esprit en Russie, et leur amour-propre souffre étrangement de ne pas avoir une charte, quand la Bavière, quand le Wurtemberg même, grand comme la main, en ont une. Ils veulent une chambre des pairs, composée des nobles, ayant actuellement cent mille roubles de rente, déduction faite des dettes, et une chambre des députés, composée pour le premier tiers d'officiers, pour le second de nobles; pour le troisième de négociants et manufacturiers; et que tous les ans, ces deux chambres votent le budget. L'on n'aime pas la liberté, comme nous l'entendons, en Russie: le noble comprend que tôt ou tard elle le priverait de ses paysans (qui d'ailleurs sont fort heureux); mais l'amour-propre du noble souffre de ne pas pouvoir venir à Paris, et de se voir traiter de barbare dans le moindre petit journal français.

Je ne doute pas, continue le capitaine C.... que, avant vingt-cinq ans, ce pays-là n'ait un simulacre de charte, et la couronne achètera les orateurs avec des croix.

On dit à Pétersbourg que le général Yermolof est un homme du premier mérite, peut-être un homme de génie; on voudrait le voir ministre de l'Intérieur. Le général Jomini forme des officiers fort instruits, comme on le verra à la première guerre. Mais ces officiers ne veulent pas passer pour plus bêtes que des Bavaois.

La Russie absorbe les trois quarts des livres français que produit la contrefaçon belge, et je connais vingt jeunes Russes qui sont plus au fait que vous de tout ce qu'on a imprimé à Paris depuis dix ans. Les comédies de madame Ancelot sont jouées à Pétersbourg en français et en russe.

De la Bretagne, le 3 juillet.

---

La soirée s'est passée à entendre porter aux nues la féodalité, et par un être respectable qu'il eût été bien plus ennuyeux de réfuter.

Tout ce qu'on peut dire de mieux de la *féodalité*, comme du christianisme de Grégoire de Tours, c'est qu'elle vaut mieux que l'affreux désordre du dixième siècle. Mais le règne d'un Néron ou d'un Ferdinand valait mieux que la féodalité.

Les nigauds, ou plutôt les gens avisés, aidés par les simples, qui vantent aujourd'hui ces choses anciennes et veulent en rétablir les conséquences, disent à



un homme de vingt ans : Mon cher enfant, vous vous êtes nourri de lait à l'âge de six mois, et avec le plus grand succès, convenez-en; eh bien! revenez au lait.

Ce qui faisait en 1400 l'extrême supériorité du génie italien sur le génie français, c'est que les Italiens se battaient depuis le neuvième siècle pour obtenir une certaine chose *qu'ils désiraient*, tandis que les Français suivaient leur seigneur féodal à la guerre pour ne pas être mis au cachot. Par malheur, la civilisation des *républiques du moyen âge* ayant fertilisé les campagnes d'Italie, les féodaux de l'Europe s'y donnèrent rendez- vous pour vider leurs différends.

La soirée a fini heureusement par une amère critique de la conduite de madame de Nintrey, charmante femme un peu de ma connaissance. Ce n'est rien moins qu'une aventure intéressante que je vais transcrire; c'est une conversation au sujet d'un fait fort simple, mais qui semble fort mystérieux, et surtout fort scandaleux aux *beaux* de la grande ville où on me l'a conté. Ces messieurs ont passé une grande partie de l'été au château de Rabestins. Comme le village voisin n'a que de misérables huttes que vous croiriez impossibles en France si j'entreprenais de les décrire, madame de Nintrey a fait arranger une maison de jardinier, où l'on peut offrir des cellules à bon nombre de visiteurs, et l'on se dispute les places; car madame de Nintrey n'a pas quarante ans. Suivant moi, elle est fort avenante, elle est jolie, ses manières sont fort nobles sans être dédaigneuses; je trouve ses façons de parler remplies de naturel; et, si un regard le permettait, elle ne manquerait pas d'adorateurs, mais personne n'ose prendre ce langage. Les *beaux* sont rudement tentés, sa fortune est la plus ample de la province; mais elle veut qu'on n'ait d'yeux que pour sa fille. Léonor de Nintrey est une beauté imposante; elle a des traits grecs, à peine vingt ans, et de plus elle apporte à son futur époux vingt-cinq mille livres de rente *dans son tablier* et des espérances immenses. Si le lecteur est doué d'une imagination de feu, il peut se faire une faible idée de l'effet produit par la reunion de tant de belles choses. Le fait est que mademoiselle de Nintrey peut changer du tout au tout la vie future de tous les jeunes gens qui l'approchent. Elle a pour tuteur et pour second père un notaire, nommé *Juge*, homme intègre et singulier, parent de feu M. de Nintrey, et auquel tout le monde fait la cour dans le département. Lui, malin vieillard, se compare à Ulysse, et tourne en ridicule les prétendants.

Hier soir il m'a fallu veiller jusqu'à *minuit trois quarts*, heure indue à cent cinquante lieues de Paris. Le maître de la maison, un peu ganache, *narrait*, et à chaque instant on lui interrompait ses phrases. Des indiscrets essayaient d'usurper la parole sous prétexte d'ajouter des circonstances essentielles à ce qu'il nous disait.

Son récit n'est point extraordinaire, il n'a d'autre mérite qu'une plate exactitude; cela est vrai comme une affiche de village annonçant de la luzerne à vendre. Et cette vérité est une difficulté pour l'écrivain: comme les personnages vivent encore et sont même fort jeunes, je vais avoir recours à une foule de noms supposés, et je déclare hautement que je ne prétends nullement approuver les actions ou les manières de voir de ces noms supposés.

Le lecteur sait déjà que tout le Roussillon s'occupait de la beauté, de la fortune et même de l'esprit de mademoiselle de Nintrey, fille unique d'une femme singulière, qui n'a jamais été ce qu'on appelle une beauté, mais qui n'en a pas moins inspiré trois ou quatre grandes passions auxquelles elle s'est montrée fort insensible. Une grâce charmante, et dont ces gens-ci ne peuvent se rendre compte, a valu ces grands succès à madame de Nintrey. On l'accusait hautement de coquetterie; mais les femmes, qui la détestent toutes, conviennent que, par orgueil, elle n'a jamais pris d'amant. Elle parlait à nos hommes *comme une soeur*, disent-elles, et cela nous faisait tort. Madame de Nintrey, à laquelle j'ai eu l'honneur d'être présenté à l'un de mes précédents voyages, n'oppose qu'une simplicité parfaite et véritable à la profonde et immense politique qui compose le savoir-vivre de la province, surtout parmi les gens qui ont dix mille livres de rente et un château, et qui aspirent à doubler tout cela. Or, madame de Nintrey a trois châteaux, dans l'un desquels j'ai reçu l'hospitalité il y a peu de jours. Vu la pauvreté du village, le concierge m'a donné une cellule, et ce qui m'a surpris, j'ai trouvé encadrés dans la longue galerie qui y conduit les portraits gravés de plus de quatre cents personnages qui se sont fait un nom depuis 1789. C'est précisément ce château qu'elle habitait avant son aventure. Autant que je puis comprendre ce caractère singulier qui donne à parler en ce moment à huit départements, madame de Nintrey ose faire à chaque moment de la vie ce qui lui plaît le plus dans ce moment-là. Ainsi tous les sots l'exècrent, eux qui n'ont pour tout esprit que leur science sociale. Se trouvant fort riche (\*) [\* Correction Colomb, éd. 1854 : Comme elle était fort riche] et assez noble en 1815, deux de ces hommes habiles, qu'on appelle jésuites en ce pays, entreprirent de la marier dans l'intérêt d'un certain parti. Tout à coup on apprit qu'elle venait d'épouser un M. de Nintrey qui n'avait rien. C'était un pauvre officier licencié de l'armée de la Loire.

Au moment de ce licenciement nigaud, le bataillon que M. de Nintrey commandait comme le plus ancien capitaine, se révolte; il veut avoir sa solde arriérée avant de se laisser licencier; M. de Nintrey fait rendre justice à sa troupe. Mais quelques voix l'avaient accusé d'être d'accord avec les royalistes qui licenciaient l'armée. Cette opération terminée, M. de Nintrey prie les soldats de se former en carré.

-- Messieurs, leur dit-il, car je suis votre égal maintenant, nous sommes tous des citoyens français... Messieurs, pleine justice vous a-t-elle été rendue?

-- Oui, oui! Vive le capitaine!

Les cris ayant cessé:

-- Messieurs, reprend M. de Nintrey, quelques voix se sont élevées pour m'accuser d'une sorte de friponnerie, et je prétends parbleu, en avoir raison. Le Martroy passe pour le premier maître d'armes du régiment: en avant, Le Martroy! et habit bas.

Tout le monde réclame. Les cris de : Vive le capitaine! éclatent de toutes parts; mais, quoi qu'on pût dire, Le Martroy est obligé de détacher les fleurets qu'il portait

sur son sac. On fait sauter les boutons, on se bat assez longtemps. D'abord M. de Nintrey est touché à la main, mais bientôt après il donne un bon coup d'épée à Le Martroy.

-- Messieurs, dit-il, j'ai quarante et un louis pour toute fortune au monde, en voici vingt et un que je donne au brave Le Martroy pour se faire panser. Le bataillon fondit en larmes. Nintrey a dit depuis qu'il eut quelque idée de former une guérilla, de venir s'établir dans la forêt de Compiègne, et de suppléer au manque de résolution de ces maréchaux qui avaient fait la guerre en Espagne, et ne savaient pas imiter ce peuple héroïque. madame de Nintrey, sur le récit de ce trait et presque sans le connaître, épousa le brave officier. Sur quoi grande colère et prédictions fatales. Toute la haute société de la province destinait pour mari à la richissime mademoiselle de R... un jeune adepte qui écrivait déjà d'assez jolis articles dans les journaux de la congrégation. Les salons provinciaux reçurent froidement M. de Nintrey; il vint habiter Paris, où l'on n'a le temps de persécuter personne: il y mourut lorsque sa fille unique avait quinze ans.

La belle Léonor de Nintrey annonça en grandissant un caractère ferme; elle est fière de sa naissance et de sa fortune, elle a jugé le mérite de tous les grands noms à marier, et jusqu'à l'âge de vingt ans qu'elle a aujourd'hui, n'a trouvé personne digne de sa main.

On prétend que madame de Nintrey disait à sa fille: « Je te laisserai assurément toute liberté; mais, si j'étais à ta place, je ferais semblant d'être pauvre, pour tâcher de trouver un mari qui ressemble un peu à ton pauvre père. Un beau de Paris t'épousera pour ta fortune, et à la messe de mariage regardera dans les tribunes. Il dissipera la moitié de cette fortune dans quelque ridicule spéculation sur les mines ou les chemins de fer, et finira par te négliger pour quelque actrice des Variétés qui l'amusera en disant tout ce qui lui passe par la tête. »

C'est apparemment pour éviter le dénouement qu'elle redoutait que madame de Nintrey passait dix mois de l'année dans ses terres. On accuse la belle Léonor d'avoir le caractère décidé d'une femme de vingt-cinq ans.

On revient longuement sur tous ces détails que j'abrège, depuis l'événement que je vais enfin raconter, si je puis. Des provinciaux envieux font un autre reproche grave à madame de Nintrey. Elle ne se cachait pas pour dire à la barbe de leur avarice qu'elle trouvait de la petitesse d'esprit à ne pas dépenser son revenu. Mais comme elle a les goûts les plus simples c'était dans le fait la belle Léonor qui à Paris ou dans les châteaux de sa mère, dépensait cinquante ou soixante mille livres de rente. On accuse madame de Nintrey d'avoir un caractère trop décidé; je croirais, moi, que le ciel l'a douée d'un rare bon sens, car, malgré le nombre infini d'actions qu'il faut faire pour dépenser tous les ans un revenu considérable, la haine ne peut lui reprocher aucune fausse démarche, ni même aucune action ridicule. Les mères qui ont des filles à marier n'ont pu trouver aucun prétexte pour étendre à la belle Léonor la réputation de mauvaise tête, que madame de Nintrey a si richement méritée par son scandaleux mariage.

Rien n'étant plus facile que d'être reçu chez madame de Nintrey, et le grand château gothique et ruiné où le caprice de Léonor l'avait conduite cette année, n'ayant pour voisin qu'un mauvais village sans auberge elle avait fait arranger la maison du jardinier, où, comme je l'ai dit, on voit les portraits de tous nos révolutionnaires. Il y a trois mois que l'on remarqua parmi les nouveaux arrivants un M. Charles Villeraie qui, quoique fort jeune, a déjà dissipé sa fortune à Paris. Depuis, il a fait plusieurs voyages dans les Indes, soit pour cacher sa pauvreté, soit pour essayer d'y remédier; c'est ce qu'on ne sait pas au juste, car Villeraie n'adresse jamais la parole à des hommes, il est avec eux d'un silencieux ridicule. Il emploie le peu d'argent qui lui reste à avoir un beau cheval. Mais il est si pauvre, qu'il ne peut donner un cheval à son domestique; et, tandis qu'il voyage à cheval, son domestique lui court après par la diligence. De façon que, lorsqu'il arriva au château de Rabestins, on le vit les premiers jours panser lui-même son cheval, ce qui parut d'un goût horrible aux beaux de la ville de \*\*\*. Mais, en revanche, les femmes ne parlaient que de Charles Villeraie. C'est un être vif alerte, léger, il porte dans tous ses mouvements un laisser-aller simple et non étudié qui étonne d'abord; on croirait avoir affaire à un étranger. Suivant moi, c'est un homme de coeur qui désespère de plaire à la société actuelle, et, par ce chemin étrange mais peu réjouissant, arrive à des succès. Il faut que les *beaux* aient entrevu ma conjecture, car ils veillent jusqu'à une heure du matin pour en dire du mal. Ce qui est piquant pour ceux de ces messieurs qui ont adopté le genre terrible, c'est que Charles passe pour être fort adroit à toutes les armes. Les propos ont soin de se taire en sa présence; d'ailleurs il serait difficile d'entamer une conversation avec l'*Indien*; c'est le sobriquet inventé par les *beaux*. Il répond à ce qu'on lui dit avec une politesse froide, mais, quoi qu'on ait pu faire, on ne l'a point vu adresser la parole à un homme ou lancer un sujet de conversation.

Charles était un peu parent de feu M. de Nintrey, et sa veuve, le sachant de retour depuis quelque temps dans la province voisine où il est né, mais où il ne possède plus rien, l'a invité à venir tuer des perdreaux dans ses chasses, qui sont superbes. Mais les politiques ne doutent pas qu'elle n'ait eu l'idée baroque d'en faire un mari pour sa fille. Une fois ne lui est-il pas échappé de dire devant deux notaires et presque comme se parlant à elle-même: « Quel avantage y a-t-il pour une fille au-dessus de toutes les exigences par la fortune à épouser un homme riche? Ce qu'elle a de mieux à espérer, n'est-ce pas que son mari ne gâte pas sa position sous ce rapport? »

Lors de l'arrivée de Charles, la fierté de Léonor a paru fort choquée de ce que, venu au château un soir fort tard, dès le lendemain avant le jour il s'est joint à une partie de chasse au sanglier. Les chasseurs ne rentrèrent qu'à la nuit noire. Charles Villeraie était horriblement fatigué, et, dès qu'il eut assisté à un souper où il mangea comme un sauvage sans dire mot, il alla visiter son cheval à l'écurie et ne reparut pas au salon.

Ce qui est encore d'une plus rare impolitesse, c'est qu'il devina, dès le premier jour, que la belle Léonor le regardait un peu comme un futur mari. Madame de Nintrey est bien assez imprudente pour avoir fait une telle confidence à sa fille,

disaient ce soir les respectables mères de famille, qui essayaient de ravir la parole à mon hôte qui narrait posément et *avec circonstances*, ainsi que le lecteur s'en aperçoit. Comme il reprenait la parole après une longue interruption à laquelle je dois la plupart des détails précédents:

-- Elle est bien capable, reprit l'une de ces dames, d'avoir dit à sa fille: « Je préférerais un jeune homme qui a eu six chevaux dans son écurie, et qui s'est déjà ruiné une fois. Peut-être aura-t-il compris l'ennui qu'il y a à panser soi-même son cheval. »

Quoi qu'il en soit, Charles, dans les premiers jours, paraissait avoir pris à la lettre l'invitation de madame de Nintrey, qui lui avait écrit de regarder son château comme une auberge dans le voisinage d'une belle chasse. Mais bientôt sa conduite changea du tout au tout; on le voyait des journées entières au château.

Que s'est-il passé alors entre lui et la fière Léonor, entre lui et madame de Nintrey?

Il paraît que Charles a vu tout d'abord que mademoiselle de Nintrey regardait ce mariage comme chose faite (\*) [\* au lieu de « sûr »; correction de Stendhal sur l'exemplaire Primoli], si elle daignait y consentir, par la grande raison que lui, Charles, n'avait pas trois cent louis de rente, et qu'elle en aurait vingt fois plus (\*) [\* au lieu de « dix »; correction de Stendhal sur l'exemplaire Primoli]. Ce qu'il y a de certain, c'est que le dixième jour de sa présence au château il a produit un grand silence au milieu du déjeuner, en disant, comme on parlait mariage, que, quant à lui, pauvre diable ruiné, il prétendait bien ne jamais s'engager dans un lien si redoutable.

On dit que dès ce jour-là il était amoureux fou de madame de Nintrey, et que si, contre son caractère, il lui arriva de parler de lui et de ses projets, c'est qu'il voulait dans l'esprit de madame de Nintrey, aller au-devant de cet horrible soupçon que, s'il l'aimait, c'était un peu parce qu'il trouvait commode de jouir avec elle d'une belle fortune.

« Madame de Nintrey est la femme la plus simple, la plus unie; elle ne fait nul honneur à sa fortune, disait ce soir l'une de ces dames, grande et maigre. On peut ajouter que son petit esprit est indigne d'une aussi belle position, et, quant à moi, je l'aurais toujours prise pour une sotte, sans toute l'affectation qu'elle met de temps en temps à soutenir des *paradoxes*. »

A ce beau mot de *paradoxe*, tout le monde a voulu prendre la parole, et j'ai compris que madame de Nintrey avait pu être séduite par le suprême bonheur de ne plus revoir des gens parlant avec tant d'éloquence. Il paraît qu'elle n'avait jamais été amoureuse: « *comme une folle*, comme il convient à *une femme de ce caractère-là* », disait ce soir un vieux philosophe bossu. Son premier mariage, si déraisonnable (\*) [\* au lieu de « étonnant »; correction de Stendhal sur l'exemplaire Primoli], n'aurait été pour elle qu'un mariage de raison. Elle avait dix-huit ans, et voyait bien, avec sa fortune, qu'il fallait finir par se marier.

Il paraît que, par les femmes de chambre, on a obtenu quelques détails précieux sur la conclusion de l'aventure. Elles prétendent qu'un soir M. Villeraye, se promenant au jardin avec madame de Nintrey devant les persiennes du rez-de-chaussée, *lui tint à peu près ce langage*: Il faut, madame, que je vous fasse un aveu que ma pauvreté connue rend bien humiliant pour moi. Je ne puis plus espérer de bonheur qu'autant que je parviendrai à vous inspirer un peu de l'attachement passionné que j'ai pour vous. Et comment oser vous parler d'amour sans ajouter le mot mariage? et quel mot affreux et humiliant pour un homme ruiné! Je ne pourrais plus répondre de moi si j'étais votre époux; l'horreur du mépris me ferait faire quelque folie. Si l'argent, au contraire, n'entre pour rien dans notre union, je me regarderais comme ayant enfin trouvé ce bonheur parfait que je commençais à regarder comme une prétention ridicule de ma part.

Par de bons actes fort en règle et des donations acceptées par M. Juge, madame de Nintrey a donné à sa fille tous ses biens, à l'exception de deux terres. Elle a vendu l'une au receveur général trois cent mille francs à peu près comptant, elle a signé pour l'autre un bail de dix ans. Elle est partie pour l'Angleterre après avoir remis sa fille à M. Juge; sans doute aujourd'hui on l'appelle madame Villeraye. Son caractère si égal avait absolument changé dans ces derniers temps, disent les femmes de chambre. M. Juge était dans le salon ce soir, il se moque plus que jamais de tout le monde. Quant à moi, je suppose que madame de Nintrey avait lieu de croire que sa fille avait pris de l'amour pour M. Villeraye.

L'hôtel de la Préfecture, bâti en 1777, a deux façades d'ordre ionique, qui dans le pays passent pour belles; l'une d'elles donne sur la vallée de l'Erdre et m'avait déjà déplu le lendemain de mon arrivée. La colonnade de la Bourse, construite, ce me semble, sous le ministère de M. Crétet (un de ces grands travailleurs employés par Napoléon), se compose de dix colonnes ioniques, qui supportent un entablement couronné par dix mauvaises statues. La façade opposée offre un prétendu portique d'ordre dorique et aussi quatre statues pitoyables.

La salle de spectacle a un péristyle de huit colonnes d'ordre corinthien, qui, comme celles de la Bourse et de la Préfecture, manquent tout à fait de style. Ces huit colonnes sont couronnées par huit pauvres statues représentant les muses; laquelle a eu le bonheur d'être oubliée? Le véritable caractère de l'architecture de Louis XV, c'est de faire des colonnes qui ne soient que des poteaux.

Il m'a fallu voir le Muséum d'histoire naturelle, l'Hôtel des Monnaies, la Halle au blé, la Halle aux toiles, la maison du chapitre; du moins le balcon de celle-ci est-il décoré de quatre cariatides en bas-relief, que l'on prétend copiées des cartons du Puget; mais les échevins de Nantes les ont fait gratter et peindre. Peu de sculptures auraient pu résister à un traitement aussi barbare; toutefois on trouve encore dans celles-ci quelques traits de force et d'énergie.

Je croyais être quitté des beautés de cette ville; mais il m'a fallu subir encore les hôtels de Rosmadec, d'Aux, Deurbroucq et Briord. Je n'ai été un peu consolé durant cette longue corvée que par une jolie façade dans le goût de la Renaissance, près de la cathédrale. Ce bâtiment sert maintenant à un déplorable usage: on y dépose les cercueils en bois.

Je suis revenu en courant chez moi, me consoler de tant d'*admira*tions par la lecture des mémoires de Retz en un volume que j'ai découvert ce matin, en passant devant un libraire. Puis, un peu remis je suis sorti tout seul. Nantes a réellement l'air grande ville; j'aime beaucoup la place Royale, vaste et régulière. Elle est formée de neuf massifs de bâtiments, construits sur un plan symétrique. Le bonheur de Nantes c'est que la mode a bien voulu y adopter de belles maisons en pierre à trois étages, à peu près égaux; rien n'est plus joli. Les vilains quartiers, formés de maisons de bois dont le premier étage avance sur la rue, comme à Troyes, disparaissent rapidement. On trouve en plusieurs endroits de jolis boulevards formés de quatre rangs d'arbres et entourés de belles maisons. A la vérité, ces boulevards sont solitaires, et les maisons ont l'air triste. Souvent je suis allé lire dans celui qui est situé presque en face du théâtre; mais on ne l'aperçoit point de la place Graslin. Il est peuplé d'un nombre infini d'oiseaux chanteurs (11).

[11. On m'a dit que c'est le cours de Henri IV. Toujours Henri IV! En exagérant le mérite et surtout la prétendue bonté de cet adroit Gascon, fort envieux de sa nature, et qui défendait à ses courtisans de lire Tacite de peur qu'ils n'y prissent des idées d'indépendance peu favorables à son autorité, on finira par forcer les gens qui savent, à dire toute la vérité sur ce grand général.]

— — —

Le croira-t-on ? je n'ai pu me défendre d'une seconde course pour admirer Nantes. Les charges de l'amitié, même la plus nouvelle, l'emportent souvent sur ses agréments. Cette obligation de regarder avec attention et une sorte de respect apparent tant de plates colonnes *sans style*, m'avait assommé. Longtemps j'ai lutté; nous avons des dames, et mon aimable cicérone avait pris le landau d'un de ses amis: il est impossible d'être plus obligeant. Mais il fallait parler, c'est-à-dire mentir; sous ce rapport je ne suis pas de mon siècle. A la fin mon courage a cédé:

j'aurais résisté à une besogne désagréable, lever un plan, par exemple, ou faire des recherches dans de vieux manuscrits. Mais, par le mensonge, me dégoûter de l'architecture et des paysages, les consolations de ma solitude! J'ai parlé d'une attaque de migraine, et mon ami a eu la bonté de me conduire chez un loueur de voitures qui m'a donné un excellent cheval attelé au plus ridicule des cabriolets; c'est dans cet équipage grotesque que je suis allé parcourir seul les environs de la ville. Un écrivain du dix-huitième siècle s'écrierait ici: Jamais la *nature* n'est ridicule. Le fait est que la vue des arbres et des prairies m'a délassé; j'ai trouvé d'immenses prairies bordées de coteaux couverts de vignes; j'ai passé encore par cette éternelle rue qui couronne tous les ponts de la Loire, elle peut bien avoir trois quarts de lieue de long. Le pavé est une horreur.

Remarquez que, outre la vision de l'architecture du siècle de Louis XV appliquée à de petits bâtiments qui n'ont pas même pour eux la masse, j'ai dû subir le détail sans doute exagéré de tous les genres d'industrie et de *commerces maritimes* (\*) [\* Le pluriel est une correction de Stendhal sur l'exemplaire Primoli.] qui enrichissaient Nantes avant la fatale Révolution. Les journaux royalistes font travailler en ce sens les imaginations de l'Ouest. Le pays idéal où tout était parfait a été détruit par la Révolution

Depuis quelques années Le Havre est devenu le port de Paris, et s'est emparé des opérations qui jadis faisaient la splendeur de Nantes et de Bordeaux. Les descendants des hommes qui, en ces villes, faisaient tous les ans des gains fort considérables, ne font plus que des gains modérés, et prétendent néanmoins avoir un luxe que *leurs pères ne connurent jamais*. Ces messieurs sont en état de colère permanente.

Sommes-nous des parias, me disaient-ils ce soir? Paris doit-il tout avoir? Devons-nous nous épuiser pour *servir le cinq pour cent* aux soixante mille rentiers de Paris?

Les habitants de Nantes et de Bordeaux s'en prennent à la Chambre des députés, qui, disent-ils, en 1837, n'a pas voulu voter les chemins de fer, parce qu'ils donneraient à la province une partie des avantages de Paris.

-- Oui, leur dis-je, vous viendrez jouer à la Bourse.

Ces messieurs prétendent que la Chambre a fait preuve d'une grande ignorance; mais cette ignorance, à l'égard des chemins de fer, est générale en France, tandis qu'à Liège et à Bruxelles, tout le monde comprend cette question. Est-ce la faute de la Chambre, si la France n'a pas d'hommes comme M. Méeus? En France, les négociants gagnent de l'argent par routine, mais se moquent fort de l'économie politique. Quel est le négociant millionnaire qui ait lu Say, Malthus, Ricardo, Macaulay? Il résulte de là que, dès qu'il faut s'occuper d'une chose nouvelle, on ne sait que dire ni que faire. Remarquez que, pour les choses d'association, il ne s'agit pas de la supériorité d'un *homme*: *l'envie* en ferait bien vite justice. Il faut que



quatre-vingts ou cent hommes soient à la hauteur de la science et au-delà de la routine.

Les chemins de fer facilitent le commerce, mais, à l'exception du nombre des voyageurs qu'ils augmentent (à la façon des omnibus), ils *ne créent aucune consommation*, aucun commerce nouveau.

Comme j'ai une véritable estime et beaucoup de reconnaissance pour les personnes avec lesquelles j'ai parcouru Nantes aujourd'hui, je leur fais remarquer qu'avant la Révolution, dans les temps prospères de Nantes et de Bordeaux, Paris avait quatre cent cinquante mille habitants, et non neuf cent quatre-vingt mille; il était peuplé de grands propriétaires, et qui, à l'exemple du duc de Richelieu et de l'évêque d'Avranches, cherchaient à plaire aux dames. Les débuts à l'Opéra étaient pour eux la grande affaire; penser aux leurs était une corvée insupportable: ils n'avaient jamais mille écus dans leurs bureaux. Aujourd'hui il n'est pas d'homme riche, à Paris, qui, au moins une fois en sa vie, n'ait été dupe d'un bavard adroit et sans argent, qui l'a précipité dans quelque grande spéculation excessivement avantageuse. Ces hommes riches, ne prenant plus intérêt aux débuts de l'Opéra, n'ont, pour s'occuper, que la Chambre, la Bourse, et les spéculations plus ou moins absurdes dans lesquelles les jettent les beaux parleurs qui sont pour eux *remèdes à l'ennui*. Guéris une fois des Robert-Macaire, il est naturel que ces gens riches confient leur argent aux habiles spéculateurs de toutes les nations, qui maintenant se donnent rendez-vous au Havre. Nantes et Bordeaux sont trop loin.

Cette journée pénible eût été affreuse pour moi, au point de me dégoûter des voyages, si elle ne se fût terminée par une représentation de Bouffé. Je comptais ne passer qu'une demi-heure au spectacle; mais le jeu si vrai et si peu fat de cet excellent acteur m'a retenu jusqu'à la fin. D'ailleurs j'attendais M. C..., le père noble, avec lequel j'étais bien aise de causer. Je pensais que sa raison profonde était le vrai remède à mon ennui: c'est ce qui est advenu. Nous étions horriblement mal à l'orchestre: tout le monde se plaignait. Dans les entractes, je me trouvais bien dupe de m'être fourré là. Voilà une des causes de la décadence de l'art dramatique: on est si mal au théâtre, que le théâtre s'en va.

M. C... ajoutait: « On aime mieux lire une tragédie de Shakespeare, que la voir représenter; et, pour qui sait lire, le théâtre perd de son intérêt. Voyez à Paris: les grands et légitimes succès sont à l'Ambigu-Comique, à la porte Saint-Martin, dans les salles occupées par des spectateurs qui ne *savent pas lire*. »

Pour les gens qui lisent, les romans et les journaux remplacent à demi le théâtre. Il était la vie de la société, il y a soixante ans, du temps de Collé, de Diderot, de Bachaumont (voir leurs Mémoires). Le grand changement qui s'opère a plusieurs causes:

1° La *sauvagerie générale*; on aime mieux avoir du plaisir au coin de son feu. Dès qu'on est hors de chez soi, il faut jouer une comédie fatigante, ou *perdre en considération*.

2° On a vu *Andromaque* par Talma: on ne veut pas gâter un souvenir brillant de génie.

3° On est horriblement mal dans les théâtres de Paris; or, depuis que la gaieté s'est envolée, nous tenons au bien-être. Il s'écoulera peut-être trente ans avant que la mode s'avise d'ordonner aux entrepreneurs de spectacle de faire arranger leurs théâtres comme celui de l'Opéra-Italien à Londres; l'on y a des fauteuils fort espacés.

4° Le spectacle et le dîner se font la guerre. Il faut dîner à la hâte, et, au sortir de table, courir s'enfermer dans une salle échauffée par les respirations. Pour bien des gens, cette seule cause suffit pour paralyser l'esprit et le rendre incapable de goûter des plaisirs quelconques.

5° Pour peu qu'on ait d'imagination, on aime mieux lire *Andromaque*, et choisir un moment où l'esprit se trouve régner en maître sur la *guenille* qui lui est jointe. Quand on a le malheur de savoir par coeur les quinze ou vingt bonnes tragédies, on lit des romans qui ont *le charme de l'imprévu*.

Il ne restera, je pense, à l'art dramatique que la comédie *qui fait rire*. C'est que le rire vient de l'imprévu et de la *soudaine comparaison* que je fais de moi à un autre.

C'est que ma joie est quadruplée par celle du voisin. Dans une salle remplie jusqu'aux combles et bien électrisée, les lazzi d'un acteur aimé du public renouvellent vingt fois le rire après le trait véritablement comique de la pièce. Il faut donc *voir jouer* les comédies de Regnard, et non pas les lire; il faut voir jouer *Prosper et Vincent*, le *Père de la débutante*, et toutes les farces, plus certains petits drames: *Michel Perrin*, le *Pauvre Diable*, *Monsieur Blandin*, etc.

A cette seule exception près, le théâtre s'en va.

6° Je ne parle que pour mémoire des *expositions trop claires* et autres choses grossières auxquelles force la présence des enrichis.

Vers 1850 on ira à un théâtre parce qu'il offrira des stalles de deux pieds de large séparées par de véritables bras de fauteuil, et, comme à l'Opéra de Londres, le spectateur ne sera point obligé de retirer les jambes quand son voisin rentre après les entractes. A chaque instant il seraloisible à l'heureux spectateur d'aller prendre l'air dans un immense foyer; il sera sûr de ne pas déranger ses voisins en regagnant sa place. La moitié des loges seront de petits salons fermés par des rideaux, comme on le voit à Saint-Charles, à la Scala, et dans tous les théâtres d'un pays où la civilisation n'est pas sortie de la féodalité et ne demande pas tous ses plaisirs à une seule passion: *la vanité*.

Lorsque, au moyen de précautions si simples, on aura assuré le bien-être *physique* du spectateur, on lui offrira un acte de musique qui durera une heure, une pantomime mêlée de danses, dans le genre de celles de Vignani (12), une heure, et enfin un dernier acte de musique de cinq quarts d'heure. [12. Milan, 1810

à 1816: Othello, la Vestale, Prométhée, le Chêne de Bénévent, etc., principaux chefs-d'oeuvre de ce grand artiste inconnu à Paris, et par conséquent à l'Europe. La liberté de la presse et l'imprévu, non le talent de nos orateurs, font qu'à Vienne, Berlin, Munich, on ne peut rien imprimer d'aussi amusant que nos journaux.]

Dans les grandes occasions, le spectacle finira par un ballet comique qui ne pourra durer plus de vingt minutes, et dont tous les airs seront pris dans des opéras célèbres. Ce sera pour le public une occasion d'entendre les délicieuses cantilènes de Cimarosa, Pergolèse, Paisiello, et autres grands maîtres que notre goût pour le tapage d'orchestre nous fait trouver froids. Du temps des grands peintres Coypel et Vanloo on accusait Raphaël d'être froid.

Quatre ou cinq fois par an, à l'occasion de certains événements mémorables, on jouera la tragédie avec toute la pompe que l'on prodigue maintenant aux ballets. Et la tragédie sera suivie d'un ballet comique.

Dans ce théâtre modèle, on admettra les électeurs, les membres de l'Institut, les officiers de la garde nationale, enfin tous les gens qui offrent quelques garanties, moyennant un abonnement annuel très peu cher. Il arrivera de là que pour toutes sortes d'affaires on se donnera rendez-vous au théâtre, comme on fait à Milan. Les femmes recevront des visites dans leurs loges. Le billet d'entrée sera de cinq francs.

Les sixièmes loges, auxquelles on arrivera par un escalier à part, s'ouvriront moyennant cinquante centimes (comme à Milan le *loggione*). Tous les gens bruyants iront au *loggione*.

Je n'ai pas eu le temps d'aller à Clisson, dont bien me fâche; on m'assure que le site est charmant. M. Cacault, ancien ministre de France à Rome, s'y était retiré; et, d'après ses conseils, la ville, plusieurs fois brûlée dans le cours des guerres civiles, a été rebâtie en briques et un peu dans le goût italien.

M. de B... nous disait, ce soir, qu'on ne trouverait pas maintenant cent paysans bretons pour faire la guerre civile, tandis qu'au commencement de la Vendée, ce furent les paysans qui allèrent chercher les gentilshommes dans leurs châteaux et les forcèrent de se mettre à leur tête.

Vannes, le 5 juillet.

---

Ce matin, à sept heures, j'ai quitté Nantes par la diligence, fort satisfait de cette noble et grande ville. La colline sur laquelle elle est bâtie procure à plusieurs de ses rues une pente admirable pour la salubrité comme pour la beauté. Il y a même des aspects pittoresques vers une église neuve qui domine l'Erdre. Quoique

Nantes n'ait pas les beaux monuments gothiques qui fourmillent à Rouen, elle a l'air infiniment plus noble.

Au sortir de Nantes, par la route de Vannes, on est bientôt abandonné par les maisons de campagne, et l'on se trouve comme perdu au milieu d'une vaste bruyère parfaitement stérile. C'est ainsi que nous avons fait les seize lieues les plus tristes du monde jusqu'à La Roche-Bernard. Je désespérais du paysage, et ne me donnais plus la peine de le regarder; j'étais sombre et découragé, et bien loin de m'attendre à ce que j'allais voir, lorsque le conducteur m'a demandé si je voulais descendre pour le passage de la Vilaine.

Il était déjà cinq heures du soir, le ciel était chargé de nuages noirs. En descendant de voiture, je n'ai rien vu que de laid. Une pauvre maison se présentait, j'y suis entré pour avoir du feu; on m'a offert un verre de cidre, que j'ai accepté pour payer le dérangement que j'avais causé.

Je n'avais pas fait deux cents pas, que j'ai été surpris par une des scènes naturelles les plus belles que j'aie jamais rencontrées. La route descend tout à coup dans une vallée sauvage et désolée; au fond de cette vallée étroite, et qui semble à cent lieues de la mer, la Vilaine était refoulée rapidement par la marée montante. Le spectacle de cette force irrésistible, la mer envahissant jusqu'aux bords cette étroite vallée, joint à l'apparence tragique des rochers nus qui la bornent et du peu que je voyais encore de la plaine, m'a jeté dans une rêverie animée bien différente de l'état de langueur où je me trouvais depuis Nantes. Il va sans dire que j'ai senti l'effet et que j'en ai joui bien avant d'en voir le pourquoi. Ce n'est même qu'en ce moment, en écrivant ceci, que je puis m'en rendre compte. J'ai pensé au combat des Trente et au fort petit nombre d'événements de l'histoire de Bretagne que je sais encore. Bientôt les plus belles descriptions de Walter Scott me sont revenues à la mémoire. J'en jouissais avec délices. La misère même du pays contribuait à l'émotion qu'il donnait, je dirais même sa laideur: si le paysage eut été plus beau, il eût été moins terrible, une partie de l'âme eût été occupée à sentir sa beauté. On ne voit nullement la mer, ce qui rend plus étrange l'apparition de la marée.

Par cette fin de journée sombre et triste, le danger sérieux et laid semblait écrit sur tous les petits rochers garnis de petits arbres rabougris qui environnent cette rivière fangeuse. Les bateliers avaient beaucoup de peine à faire entrer notre grosse diligence dans leur petit bateau. Comme La montée du côté de Vannes est très rapide, j'ai vu que je pouvais avoir le plaisir d'être seul encore assez longtemps. Deux fort jolies femmes de la classe ouvrière riche ont pris aussi le parti de faire la montée à pied; mais je préfère de beaucoup les sensations que me donne mon cigare, et je me tiens exprès à cinquante pas d'elles et du vieux parent qui leur sert de chaperon. La plus âgée, veuve de vingt-cinq ans, avait cependant un oeil fort vif et bonne envie de parler, et sans doute, si j'avais eu dix ans de moins, je ne lui aurais pas préféré les sensations tragiques que me donnaient les passages des romans de Walter Scott qui me revenaient à la pensée. Je n'ai rien vu d'aussi semblable que le paysage du bac de la Vilaine et l'Écosse désolée,

triste, puritaine, fanatique, telle que je me la figurais avant de l'avoir vue. Et j'aime mieux l'image que je m'en faisais alors que la réalité; cette plate réalité, toute dégoûtante d'amour exclusif pour l'argent et l'avancement, n'a pu chez moi détruire l'image poétique.

Il faut noter qu'à six cents pas au-dessus de ce bac, à droite et du côté de Nantes, on aperçoit, contre la pente du coteau couvert d'une sombre verdure, une route tracée et dont la terre blanche marque une ligne au milieu des broussailles. C'est à l'extrémité de cette ligne que l'on va commencer un pont en fil de fer, qui passera à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la Vilaine. On m'a beaucoup parlé de ce pont à Vannes, mais sous le rapport financier.

Après la longue montée que nous avons faite à pied et un peu par la pluie, nous sommes arrivés à une auberge d'une exiguïté vraiment anglaise. Le toit de la maison est à quinze pieds du sol; la salle à manger, au rez-de-chaussée, peut avoir huit pieds de hauteur et dix pieds de long; mais les fenêtres à petits carreaux de cette salle étaient garnis de fleurs charmantes.

Là, de jolies petites servantes bretonnes nous ont servi, avec toute la bonhomie possible, un dîner passable, et il a bien fallu faire connaissance avec les jeunes femmes. Dès lors, adieu à toutes les sensations tragiques. On parle beaucoup du maître de la maison, qui est membre de la Légion d'honneur. Il est allé à Vannes pour le jury. C'est un ancien soldat de la république, haut de six pieds. La servante nous a montré avec respect la belle croix de son oncle suspendue dans l'armoire au linge. Ce soldat de la république, né à l'autre bout de la France et implanté sur les bords de la Vilaine, a dû être là dans une sorte d'hostilité perpétuelle. Je me figure que, lorsqu'il se promène dans la campagne, il a toujours son fusil sous prétexte de chasse. Au bout de dix ans, quand on l'a vu sans peur, il y aura eu réconciliation avec les braves Bretons. Walter Scott a peint souvent ce genre d'existence, auquel une petite pointe de danger enlève la monotonie et toutes les petites bourgeoisies qui font la vie d'un aubergiste des environs de Bourges.

De la Vilaine à Vannes, le pays devient fort joli; il y a des arbres bien verts, et souvent, pendant ces dix lieues de chemin nous avons aperçu l'admirable baie du Morbihan. J'ai eu le courage de lire.

A Nantes, j'ai fait découdre le gros volume des Mémoires du cardinal de Retz, de façon à l'avoir en feuilles, et je mets deux ou trois de ces feuilles dans un portefeuille fort mince que l'on cache sous les coussins de la voiture.

Je vois pages 65 à 90, qu'en 1648, sous la minorité de Louis XIV, la France se trouva vis-à-vis du gouvernement actuel: les impôts délibérés par une assemblée de quatre cents membres suffisamment instruits, et la plupart non nobles. Cette assemblée refusait l'impôt au premier ministre. Elle exigeait que personne ne pût être retenu en prison plus de trois jours sans être interrogé, et la cour était obligée d'y souscrire. La liberté de la presse était suffisante, voir Marigny. La Fronde eût fort bien pu amener l'établissement de ce régime.

Mazarin ne connaissait d'autre pouvoir que le despotisme tel qu'il l'avait vu à la cour des petits princes d'Italie. Il l'emporta; le grand Condé et le cardinal de Retz furent jetés en prison, et quelques années plus tard Louis XIV réalisa ce pouvoir italien. Ainsi, même à compter le pouvoir absolu depuis 1653, il n'a duré que cent quarante ans en France, de 1653 à 1793, sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.

En 1649, le grand Condé put se faire roi, en établissant que l'impôt serait voté tous les ans par les quatre cents membres du parlement. Il le désira; mais la maturité de sens lui manqua pour voir bien nettement cette possibilité et pour tirer parti des circonstances. D'ailleurs, la grandeur de sa naissance lui donnait des moments de folie.

Quoique perdu de fatigue en arrivant à Vannes, j'ai demandé où était le canal qui conduit à la mer. La descente est pittoresque; le chemin côtoie dans la ville une ancienne fortification et un fossé qui est à vingt pieds en contrebas. Arrivé au canal, je me suis mis à marcher avec intrépidité; j'avais besoin de voir la mer, mais j'étais fatigué au point de me coucher par terre. Dans le petit port de mer, me disais-je, je louerai un cheval ou un âne pour remonter à la ville. A une distance énorme, j'ai trouvé une dame qui évidemment se promenait avec un homme qui lui était cher. La nuit tombait, il n'y avait âme qui vive sous les arbres le long de ce canal, j'ai donc été obligé de demander au monsieur, du ton le plus doux que j'ai pu trouver, si j'arriverais bientôt à la mer. Il m'a répondu qu'il y avait encore une lieue et demie.

J'avoue que j'ai été atterré de mon ignorance, je m'étais figuré que Vannes était presque sur la mer. Je me suis assis désespéré sur une grosse pierre. Quand on est de cette ignorance-là, me disais-je, il faut au moins avoir le courage de questionner les passants. Mais je dois avouer cette maladie: j'ai une telle horreur du vulgaire que je perds tout le fil de mes sensations, si en parcourant des paysages nouveaux (et c'est pour cela que je voyage) je suis obligé de demander mon chemin. Pour peu que l'homme qui me répond soit emphatique et ridicule, je ne pense plus qu'à me moquer de lui, et l'intérêt du paysage s'évanouit pour toujours. J'ai perdu bien des plaisirs à ... près de Saint-Flour, parce que j'étais en société forcée avec un savant de province qui appelait Clovis Clod-Wigh, et partait de là pour dogmatiser sur l'histoire des anciens Gaulois avant les invasions des barbares. Je m'amusais à lui faire dire des sottises, et à lui voir trouver au huitième siècle le principe des usages qui nous gouvernent aujourd'hui. Au fait c'était moi qui étais le sot, j'oubliais de regarder un beau pays où je ne retournerai plus.

Sur les bords solitaires du canal de Vannes, j'aurais donné beaucoup d'argent pour voir arriver une charrette, j'étais réellement hors d'état de faire cent pas. Si les bords de ce canal n'eussent pas été aussi humides, je me serais mis à dormir pour un quart d'heure. Enfin il a bien fallu remonter à la ville, mais en m'asseyant toutes les cinq minutes. J'ai trouvé un matelot qui arrangeait sa barque; il m'a pris, je crois, pour un voleur, quand je l'ai prié de me vendre un verre de vin; car je voyais une bouteille dans la barque. L'excès de la fatigue ne me laissait pas le temps d'être poli, et il a eu l'air fort surpris quand je l'ai payé.

Je suis arrivé à l'auberge pour le souper à table d'hôte; tous ces messieurs étaient fort occupés des dépenses du pont sur la Vilaine, estimées neuf cent mille francs, et qui s'élèveront, dit-on, à plus d'un million et demi. Ces voyageurs avaient l'air pénétré de respect en prononçant le nom de ces sommes considérables. Rien n'est plaisant, selon moi, comme la physionomie d'un provincial nommant des sommes d'argent; et ensuite, après un petit silence, avançant la lèvre inférieure avec un hochement de tête. Ces messieurs, d'ailleurs gens d'esprit, prétendent qu'on va rappeler dans le pays M. Lenoir, l'ingénieur en chef qui avait fait le devis, montant à neuf cent mille francs. Je fais grâce au lecteur de toutes les calomnies, du moins je dois le croire, dont cette somme si respectable de un million cinq cent mille francs a été le signal.

On a passé ensuite à la haute politique; il est imprudent d'envoyer dans ces contrées des régiments dont les officiers sont liés naturellement avec les gentilshommes du pays. Ici, la conversation a été tout à fait dans le genre de celles de Waverley, et fort intéressante pour moi.

Cette admirable journée de voyage, si remplie de sensations imprévues depuis la Vilaine, n'a fini qu'à une heure du matin par un vin chaud auquel nous avons fait grand honneur. J'écoutais un négociant du pays, homme fort instruit dans la religion du serpent ou ophique; il me donnait des renseignements sur les fameuses pierres de Carnac, que je dois aller voir demain matin.

Suivant ce monsieur, l'oppidum gaulois si longuement assiégé par l'armée de César, a été remplacé par Locmariaker. Ce chétif village occupe le site de Dorioricum. J'ai vu le matin, avant de partir, la cathédrale de Vannes, où se trouvent les tombeaux de saint Vincent Ferrier et de l'évêque Bertin.

Auray, le 6 juillet.

---

Ce matin, à cinq heures, en partant de Vannes, pour Auray, il faisait un véritable temps druidique. D'ailleurs la fatigue d'hier me disposait admirablement à la sensation du triste. Un grand vent emportait de gros nuages courant fort bas dans un ciel profondément obscurci; une pluie froide venait par rafales, et arrêta presque les chevaux. Sur quoi je me suis endormi profondément. A Auray, j'ai trouvé un petit cabriolet qui ne me défendait nullement contre ce climat ennemi de l'homme; et le conducteur du cabriolet était plus triste que le temps. Nous nous sommes mis en route. De temps à autre, j'apercevais un rivage désolé; une mer grise brisait au loin sur de grands bancs de sable, image de la misère et du danger. Il faut convenir qu'au milieu de tout cela, une colonne corinthienne eût été un contresens. En passant près de quelque petite église désolée, il eût fallu

entendre moduler peu distinctement, par l'orgue, quelque cantilène plaintive de Mozart.

Mon guide, silencieux et morose, dirigeait son mauvais cabriolet sur le clocher du village d'Erdéven, au nord-ouest de l'entrée de cette fatale presqu'île de Quiberon, où des Français mirent à mort légalement tant de Français qui se battaient contre la patrie.

Si l'on peut perdre de vue la catastrophe sinistre qui suivit l'affaire, on voit que, militairement parlant, elle présenta la lutte de l'ancienne guerre contre la nouvelle.

L'aspect général du pays est morne et triste; tout est pauvre, et fait songer à l'extrême misère; c'est une plaine dont quelques parties sont en culture : celles-là sont entourées de petits murs en pierres sèches.

A cinq cents pas du triste village d'Erdéven, près de la ferme de Kerzerho, on commence à apercevoir de loin des blocs de granit, dominant les haies et les murs en pierres sèches. A mesure qu'on approche, l'esprit est envahi par une curiosité intense. On se trouve en présence d'un des plus singuliers problèmes historiques que présente la France. Qui a rassemblé ces vingt mille blocs de granit dans un ordre systématique ?

Je me disais : Si quelque savant découvre jamais ce secret qui probablement est perdu pour toujours, mon âme aura la vue de mœurs barbares. Je trouverai un culte atroce et des guerriers braves autant que stupides dominés par des prêtres hypocrites. N'est-ce pas dans ce même pays que, de nos jours, un paysan se battait avec fureur, parce qu'on lui avait persuadé que le décret de la Convention sur le divorce l'obligeait à se séparer de sa femme qu'il adorait ?

Bientôt nous sommes arrivés à plusieurs lignes parallèles de blocs de granit. J'ai compté, en recevant sur la figure une pluie froide qui s'engouffrait dans mon manteau, dix avenues formées par onze lignes de blocs (un bloc de granit isolé s'appelle un *peulven*). Les blocs les plus grands ont quinze ou seize pieds; vers le milieu des avenues ils n'ont guère plus de cinq pieds, et le plus grand nombre ne s'élève pas au-dessus de trois pieds. Mais, souvent, au milieu de ces pygmées, on trouve tout à coup un bloc de neuf à dix pieds. Aucun n'a été travaillé; ils reposent sur le sol; quelques-uns sont enterrés de cinq à six pouces, d'autres paraissent n'avoir jamais été remués : *on les a laissés perçant la terre, là où la nature les avait jetés.*

Il faut observer que cette construction n'a pas coûté grand-peine; le territoire d'Erdéven, comme celui de Carnac, se compose d'un vaste banc de granit, à peine recouvert d'un peu de terre végétale.

Ces avenues ont près de cinq cents toises de longueur; elles semblent se diriger vers un monticule à peu près circulaire, haut de vingt-cinq pieds, aplati à son sommet. Les avenues touchent à sa base, et, le laissant à gauche, elles continuent en ligne droite pendant quelques centaines de pieds. Elles arrivent à un petit lac ou



mare; pour l'éviter, elles s'écartent légèrement vers-le nord-est, puis reprennent jusqu'à cent toises au-delà leur direction première. Vers l'est, la hauteur des blocs augmente sensiblement; les avenues finissent à un peu moins de neuf cents toises de Kerzerho. Il y a là un *tumulus* (13). [13. Pour peu que le lecteur trouve dignes d'attention les monuments celtiques ou druidiques, je l'engage à apprendre ces cinq mots par cœur: *Menhir*, *Peulven*, *Dolmen*, *Tumulus*, *Gaïgal*. *Menhir*, c'est le nom que l'on donne en Bretagne à ces grandes pierres debout, beaucoup plus longues que larges. *Peulven* indique les pierres debout de médiocre grandeur. Un *Dolmen*, littéralement *table de pierre*, n'est quelquefois qu'une pierre verticale qui en supporte une autre dans une position horizontale, comme un T majuscule. Souvent plusieurs pierres verticales soutiennent une seule pierre horizontale. Tout le monde sait que par le mot latin *Tumulus* on désigne des monticules de terre élevés de mains d'hommes, et qu'on suppose recouvrir une sépulture. *Gaïgal* est une éminence artificielle composée en majeure partie de pierres ou de cailloux amoncelés.]

Cette antique procession de pierres profite de l'émotion que donne le voisinage d'une mer sombre.

Nous sommes allés, toujours par la pluie, au misérable village d'Erdéven, pour faire allumer un fagot et donner quelques poignées de grain au malheureux cheval. De là, la pluie et le vent redoublant, nous avons gagné Carnac. J'y ai trouvé d'autres lignes de blocs de granit tellement semblables à ceux d'Erdéven, que, pour les décrire, il faudrait employer les mêmes paroles. Elles vont de l'ouest à l'est.

Le pays de Carnac et d'Erdéven était peut-être une terre sacrée; puisque, après tant de siècles, il est encore couvert d'un si grand nombre de blocs de granit dérangés de leur position naturelle par la main de l'homme.

Comme la pierre de Couhard d'Autun, comme les aqueducs romains près de Lyon, toutes ces lignes de blocs de granit ont servi de carrières aux paysans. On a détruit plus de deux mille pierres dans les environs de Carnac depuis peu d'années; la culture, ranimée par la révolution, même sur cette côte sauvage, les emploie à faire des murs en pierres sèches. La population d'Erdéven étant plus pauvre que celle de Carnac, elle a détruit moins de blocs de granit.

J'oubliais de noter qu'aucun de ces blocs ne semble avoir été ni taillé ni même dégrossi; beaucoup ont douze pieds de haut sur sept à huit de diamètre. L'unique beauté, aux yeux des constructeurs barbares, ou plutôt le rite prescrit par la religion, était peut-être de les faire tenir sur le plus petit bout, c'est-à-dire de la façon la moins naturelle.

Les habitants de ce pays paraissent tristes et renfrognés. J'ai demandé ce que l'on pensait d'un monument si étrange. L'on m'a répondu, comme s'il se fut agi d'un événement d'hier, que saint Cornely, poursuivi par une armée de païens, se sauva

devant eux jusqu'au bord de la mer. Là, ne trouvant pas de bateau, et sur le point d'être pris, il métamorphosa en pierres les soldats qui le suivaient.

-- Il paraît, ai-je répondu, que ces soldats étaient bien gros, ou bien ils enflèrent beaucoup et perdirent leur forme avant d'être changés en pierres. Sur quoi, regard de travers.

Aucune des explications que les savants ont données n'est moins absurde que celle des paysans:

1) Ces avenues marquent un camp de César; les pierres étaient destinées à maintenir ses tentes contre les vents furieux qui règnent sur cette plage.

2) Ce sont de vastes cimetières: les plus gros blocs marquent le tombeau des chefs; les simples soldats n'ont eu qu'une pierre de trois pieds de haut. Apparemment que les tumulus coniques répandus çà et là autour des avenues indiquent les rois. Ne voit-on pas dans Ossian que l'on n'enterre jamais un guerrier sans élever sur sa tombe une *pierre grise*?

Comme il y avait bien vingt mille pierres dans ces lignes orientées, il a fallu vingt mille morts. Nos aïeux plantaient une pierre pour indiquer tous les lieux remarquables, et non pas seulement les tombeaux; cet usage était fort raisonnable.

3) La mode, qui octroie une réputation de savant à l'inventeur de l'absurdité régnante, veut aujourd'hui, en Angleterre, que ces avenues soient les restes d'un temple immense, monument d'une religion qui a régné sur toute la terre, et dont le culte s'adressait au *serpent*. Le malheur de cette supposition, c'est que personne jusqu'ici n'a osé parler de ce culte universel.

Toutes les religions, excepté la véritable, celle du lecteur, étant fondées sur la peur du grand nombre et l'adresse de quelques-uns, il est tout simple que des prêtres rusés aient choisi le serpent comme emblème de terreur. Le serpent se trouve en effet dans les premiers mots de l'histoire de toutes les religions.

Il a l'avantage d'étonner l'imagination bien plus que l'aigle de Jupiter, l'agneau du christianisme ou le lion de saint Marc. Il a pour lui l'étrangeté de sa forme, sa beauté, le poison qu'il porte, son pouvoir de fascination, son apparition toujours imprévue et quelquefois terrible; par ces raisons le serpent est entré dans toutes les religions, mais il n'a eu l'honneur d'être le Dieu principal d'aucune.

Supposons pour un instant que la religion *ophique* ait existé, comment prouver que les longues rangées de blocs granitiques d'Erdéven et de Carnac nous offrent un *dracontium*, ou temple de cette religion ? La réponse est victorieuse et toute simple; les sinuosités des lignes de peulvens représentent les ondulations d'un serpent qui rampe. Ainsi le temple est en même temps la représentation du dieu.

Il est certain que la religion ou un despote commandant à des milliers de sujets ont seuls pu élever un monument aussi gigantesque; mais le premier peuple que trouve l'histoire réelle sur le sol de la Bretagne, ce sont les Gaulois de César, et vous savez que les chevaliers d'aristocratie des Gaulois) étaient remplis de *fierté* et de susceptibilité. Cela prouve, selon moi, que depuis des siècles il n'y avait pas eu en ce pays de despote puissant. Comment les coeurs ne seraient-ils pas restés avilis pour une longue suite de siècles, après un despote, et par l'effet des maximes qu'il aurait laissées dans l'esprit des peuples ?

A défaut de monuments, la bassesse des âmes ne marque-t-elle pas l'existence du despotisme ? Voyez l'Asie. C'est donc à une religion qu'il faut attribuer toutes ces pierres *levées* que l'on rencontre en France et en Angleterre.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que César, qui a fait la guerre dans les environs de Locmariaker, ne parle en aucune façon des lignes de granit de Carnac et d'Erdéven. C'est dans des lettres d'évêques, qui les proscrirent comme monuments d'une religion rivale, que l'histoire en trouve la première mention. Plus tard, on voit une ordonnance de Charlemagne qui prescrit de les détruire.

Ces longues lignes de granit ont-elles été arrangées dans l'intervalle de huit cent cinquante années, qui s'est écoulé entre l'expédition de César dans les Gaules et Charlemagne ?

Mais un grand nombre d'inscriptions semble indiquer que les Gaulois adoptaient assez rapidement les dieux romains (14). [14. Recueil de panégyriques prononcés vers le quatrième siècle.] Ne pourrait-on pas en conclure que la religion des druides commençait à vieillir?

Les monuments d'Erdéven et de Carnac sont-ils antérieurs à César ? sont-ils antérieurs même aux druides ?

En les examinant, ma pensée était remplie du peu de pages que César consacre à ces prêtres habiles; car je n'admets aucun témoignage moderne, tant est violent mon mépris pour la *logique* des savants venus après le quinzième siècle. Je vais transcrire quelques pages de César; les lecteurs que la physionomie morale de nos aïeux n'intéresse point les passeront; les autres aimeront mieux trouver ici ces paragraphes de César que d'aller les chercher dans le sixième livre de la *Guerre des Gaules*.

« § 13. Il n'y a que deux classes d'hommes dans la Gaule qui soient comptées pour quelque chose, car la multitude n'a guère que le rang des esclaves, elle n'ose rien par elle-même, et n'est admise à aucun conseil. La plupart des Gaulois de la basse classe, accablés de dettes, d'impôts énormes et de vexations de tout genre de la part des grands, se livrent eux-mêmes comme en servitude à des nobles qui exercent sur eux tous les droits des maîtres sur les esclaves. Il y a donc deux classes privilégiées: les druides et les chevaliers.

« Les druides, ministres des choses divines, peuvent seuls faire les sacrifices publics et particuliers, ils sont les interprètes des doctrines religieuses. Le désir de s'instruire attire auprès d'eux un grand nombre de jeunes gens qui les tiennent en grande vénération. Bien plus, les druides connaissent de presque toutes les contestations publiques et privées.

□« Si quelque crime a été commis, si un meurtre a eu lieu, s'il s'élève un débat sur un héritage ou sur des limites, ce sont les druides qui statuent; ils distribuent les récompenses et les punitions (15) [15. Ainsi les druides sont maîtres des tribunaux, et distribuent les croix. Ce pouvoir préparait celui des évêques.] Si un particulier ou un homme public ose ne point déférer à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices; c'est chez les Gaulois la punition la plus grave. Ceux qui encourent cette interdiction sont regardés comme impies et criminels; tout le monde fuit leur abord et leur entretien, on semble craindre la contagion du mal dont ils sont frappés; tout accès en justice leur est refusé, et ils n'ont part à aucun honneur. « Les druides n'ont qu'un seul chef dont l'autorité est sans bornes. « A sa mort, le plus éminent en dignité lui succède; ou, si plusieurs ont des titres égaux, il y a élection, et le suffrage des druides décide entre eux. Quelquefois la place est disputée par les armes. A une certaine époque de l'année, les druides s'assemblent dans un lieu consacré sur la frontière des pays des *Carnutes*. Ce pays passe pour le point central de toute la Gaule. Là se rendent de toutes parts ceux qui ont des différends, et ils obéissent aux jugements et aux décisions des druides.

« On croit que cette religion a pris naissance dans la Bretagne (l'Angleterre), et qu'elle fut de là transportée dans la Gaule. De nos jours ceux qui veulent en avoir une connaissance plus approfondie passent ordinairement dans cette île pour s'en instruire.

« § 14. Les druides ne vont point à la guerre et ne payent aucun des tributs imposés aux autres Gaulois; ils sont exempts du service militaire et de toute espèce de charges (16) [16. Les prêtres du dixième siècle et des plus beaux temps du christianisme n'avaient qu'une position fort inférieure à celle des druides. Ce corps paraît avoir résolu parfaitement le problème de l'égoïsme]. Séduits par de si grands privilèges, beaucoup de Gaulois viennent auprès d'eux de leur propre mouvement, ou y sont envoyés par leurs proches. On enseigne aux néophytes un grand nombre de vers, et il en est qui passent vingt années dans cet apprentissage. Il n'est pas permis de confier ces vers à l'écriture. Dans la plupart des autres affaires publiques et privées, les Gaulois se servent des lettres grecques. Je vois deux raisons de cet usage des druides: l'une, d'empêcher que leur science ne se répande dans le vulgaire; et l'autre, que leurs disciples, se reposant sur l'écriture, ne négligent leur mémoire; car il arrive presque toujours que le secours des livres fait que l'on s'applique moins à apprendre par coeur. Une croyance que les druides cherchent surtout à établir, c'est que les âmes ne périssent point, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre. Cette idée leur paraît singulièrement propre à inspirer le courage, en éloignant la crainte de la mort. Le mouvement des astres, l'immensité de l'univers, la grandeur de la

terre, la nature des choses, la force et le pouvoir des dieux immortels, tels sont, en outre, les sujets de leurs discussions et des leçons qu'ils font à la jeunesse. »

César, passé maître en toute tromperie, a écrit sur les Gaulois ce qu'il lui convenait de faire croire aux Romains; mais je ne vois pas quel intérêt il pouvait avoir à tromper la bonne compagnie de Rome sur les druides. Pourrait-on soupçonner ici quelque *sarcasme indirect*, comme dans les *Mœurs des Germains* de Tacite?

César est plus connu des paysans de France que tous les souverains obscurs qui, dix ou quinze siècles plus tard, ont régné sur eux. Malheur à qui doute d'un camp de César! Dans ce moment, les savants bretons sont animés d'une haine violente contre cet étranger qui eut l'indignité de faire pendre une quantité de sénateurs de *Darioricum* (Vannes ou Locmariaker).

Les Gaulois comptaient le temps par les nuits. Cet usage subsiste encore dans beaucoup de patois de France, et les Anglais disent *fortnight* pour quinze jours. Cet usage est un reste du culte de la lune.

Hier soir, en arrivant à Auray, j'ai remarqué plusieurs cabriolets de campagne sur lesquels était entassée toute une famille, quelquefois jusqu'à six personnes; un malheureux cheval à longue crinière sale traînait tout cela. Derrière le cabriolet était lié un matelas, et une marmite se balançait sous l'essieu, tandis que trois ou quatre paniers étaient attachés aux côtés du cabriolet.

-- C'est l'époque des déménagements? ai-je dit à mon guide.

-- Eh non! monsieur, c'est pour quelque grâce reçue.

-- Que voulez-vous dire ?

-- Eh! monsieur, c'est un pèlerinage à notre patronne sainte Anne.

Et alors le guide m'a fait l'histoire d'une petite chapelle, située à deux lieues d'Auray, dédiée à sainte Anne, et à laquelle on se rend de toutes les parties de la Bretagne.

Le soir, en assistant à mon souper, l'hôtesse m'a expliqué que la Bretagne devait le peu de bonne récoltes qu'elle voit encore dans ces temps malheureux et impies à la protection de sa bonne patronne sainte Anne, qui veille sur elle du haut du ciel.

-- C'est à cause d'elle, a-t-elle ajouté, qu'en 1815 les Russes ne sont pas venus nous piller. Qui les empêchait d'arriver?

-- Oui, oui, m'a dit, dès que l'hôtesse a été partie, un demi-monsieur qui soupa à trois pas de moi à une grande table de vingt-cinq couverts chargée de piles d'assiettes, et qui n'avait réuni que nous deux; oui, oui, elle ne dit pas, la bonne

madame Blannec, que cette petite chapelle de Sainte-Anne-d'Auray a rapporté l'an passé jusqu'à trente livres à M. l'évêque.

En un mot, mon interlocuteur n'était rien moins qu'un *ultra-libéral*, qui voit dans la religion et les fraudes jésuitiques la source de tous nos maux politiques. Ainsi est la Bretagne, du moins celle que j'ai vue: fanatiques, croyant tout, ou gens ayant mille francs de rente, et fort en colère contre les auteurs de la guerre civile de 93.

La partie de la Bretagne où l'on parle breton, d'Hennebont à Josselin et à la mer, vit de galettes de farine de sarrasin, boit du cidre et se tient absolument aux ordres du curé. J'ai vu la mère d'un propriétaire de ma connaissance, qui a cinquante mille livres de rente, vivre de galettes de sarrasin, et n'admettre pour vrai que ce que son curé lui donne comme tel.

A peine les soldats qui ont servi cinq ans sont-ils de retour au pays, qu'ils oublient bien vite tout ce qu'ils ont appris au régiment et les cent ou deux cents mots de français qu'on leur avait mis dans la tête.

Ce peuple curieux et d'une si grande bravoure mériterait que le gouvernement établît, au centre de la partie la plus opiniâtre, deux colonies de sages Alsaciens. Le brave demi-paysan dont je traduis ici la conversation m'a avoué en gémissant que la langue bretonne tend à s'éteindre.

-- Dans combien de paroisses, lui ai-je dit, le curé prêche-t-il en breton?

Je faisais là une de ces questions qui sont le triomphe des préfets; mon brave homme, qui ne savait que ce qu'il *avait observé par lui-même*, n'a pu me répondre.

J'ai écrit sous sa dictée, et en breton, les huit où dix questions que je puis être dans le cas d'adresser à des paysans durant mon passage en ce pays. Le breton c'est le kimri.

J'ai un talent marqué pour m'attirer la bienveillance et même la confiance d'un inconnu. Mais, au bout de huit jours, cette amitié diminue rapidement et se change en froide estime.

Lorient, le 7 juillet.

— — —

Ce matin, de bonne heure, j'étais sur la route de la chapelle Sainte-Anne. Cette route est mauvaise et la chapelle insignifiante; mais ce que je n'oublierai jamais, c'est l'expression de piété profonde que j'ai trouvée sur toutes les figures. Là, une mère qui donne *une tape* à son petit enfant de quatre ans a *l'air croyant*. Ce n'est pas que l'on voie de ces yeux *fanatiques* et *flamboyants*, comme à Naples devant

les images de saint Janvier quand le Vésuve menace. Ce matin je trouvais chez tous mes voisins ces yeux ternes et résolus qui annoncent une âme opiniâtre. Le costume des paysans complète l'apparence de ces sentiments; ils portent des pantalons et des bleues d'une immense largeur, et leurs cheveux blond pâle sont taillés en couronne, à la hauteur du bas de l'oreille.

C'est ici que devraient venir chercher des modèles ces jeunes peintres de Paris qui ont le malheur de ne croire à rien, et qui reçoivent d'un ministre aussi ferme qu'eux dans sa foi l'ordre de faire des tableaux de miracles, qui seront jugés au Salon par une société qui ne croit que par politique. Les expressions de caractère bien plus que de *passion passagère*, que j'ai remarquées à la chapelle de Sainte Anne, ne peuvent être comparées qu'à certaines figures respirant le fanatisme résolu et cruel, que j'ai vues à Toulouse.

J'ai été extrêmement content des paysages de Landevant à Hennebont et à Lorient. Souvent j'apercevais des forêts dans le lointain. Ces paysages bretons humides et bien verts me rappellent ceux d'Angleterre. En France, le contour que les forêts tracent sur le ciel est composé d'une suite de petites pointes; en Angleterre ce contour est formé par de grosses masses arrondies. Serait-ce qu'il y a plus de vieux arbres en Angleterre?

Voici les idées qui m'occupaient dans la diligence d'Hennebont à Lorient.

Je ne sais si le lecteur sera de mon avis; le grand malheur de l'époque actuelle, c'est la colère et la *haine impuissante*. Ces tristes sentiments éclipsent la gaieté naturelle au tempérament français. Je demande qu'on se guérisse de la haine, non par pitié pour l'ennemi auquel on pourrait faire du mal, mais bien *par pitié pour soi-même*. Le soin de notre bonheur nous crie: Chassez la haine et surtout la *haine impuissante* (17). [17. Ce qui vieillit le plus les femmes de trente ans, ce sont les passions haineuses qui se peignent sur leurs figures. Si les femmes amoureuses de l'amour vieillissent moins, c'est que ce sentiment dominant les préserve de la haine *impuissante*.]

J'ai entendu dire au célèbre Cuvier, dans une de ces soirées curieuses où il réunissait à ses amis français l'élite des étrangers: « Voulez-vous vous guérir de cette horreur assez générale qu'inspirent les vers et les gros insectes, étudiez leurs amours; comprenez les actions auxquelles ils se livrent toute la journée sous vos yeux pour trouver leur subsistance. »

De cette indication d'un homme raisonnable par excellence j'ai tiré ce corollaire qui m'a été fort utile dans mes voyages: Voulez-vous vous guérir de l'horreur qu'inspire le renégat vendu au pouvoir, qui examine votre passeport d'un oeil louche, et cherche à vous dire des choses insultantes s'il ne peut parvenir à vous vexer plus sérieusement, étudiez la vie de cet homme. Vous verrez peut-être qu'abreuvé de mépris, que poursuivi par la crainte du bâton ou du coup de poignard, comme un tyran, sans avoir le plaisir de commander comme celui-ci, il ne cesse de songer à

la peur qui le ronge qu'au moment où il peut faire souffrir autrui. Alors, pour un instant, il se sent *puissant* et le fer acéré de la crainte cesse de lui piquer les reins.

J'avouerai que tout le monde n'est pas exposé à recevoir les insolences d'un homme de la police étrangère; on peut ne pas voyager, ou borner ses courses à l'aimable T\*\*\*. Mais, depuis que la bataille de Waterloo nous a lancés en France sur le chemin de la liberté, nous sommes fort exposés entre nous à l'affreuse et contagieuse maladie de la haine impuissante.

Au lieu de haïr le petit libraire du bourg voisin qui vend l'*Almanach populaire*, disais-je à mon ami M. Ranville, appliquez-lui le remède indiqué par le célèbre Cuvier: *traitez-le comme un insecte*. Cherchez quels sont ses moyens de subsistance; essayez de deviner ses manières de faire l'amour. Vous verrez que s'il réclame à tout bout de champ contre la noblesse, c'est tout simplement pour vendre des almanachs populaires; chaque exemplaire vendu lui rapporte deux sous, et, pour arriver à son dîner qui lui en coûte trente, il faut qu'il ait vendu quinze almanachs dans sa journée. Vous n'y songez pas, monsieur Ranville (\*) [\* « Vous ne croyez pas à ce détail, monsieur Ranville ». Correction de Stendhal sur l'exemplaire Primoli.], vous qui avez onze domestiques et six chevaux.

Je dirai au petit libraire qui rougit de colère, et regarde son fusil de garde national quand la femme de chambre du château lui rapporte les plaisanteries que le brillant Ernest de T\*\*\*. se permettait la veille contre ces hommes qui *travaillent pour vivre*:

Traitez le brillant Ernest comme un insecte; étudiez ses manières de faire l'amour. Il essayait de parvenir à des phrases brillantes d'esprit, parce qu'il cherche à plaire à la jeune baronne de Malivert, dont le coeur lui est disputé par l'ingénieur des ponts et chaussées, employé dans l'arrondissement. La jeune baronne, qui est fort noble, a été élevée dans une famille excessivement ultra; et d'ailleurs en cherchant à ridiculiser les gens qui travaillent pour vivre, Ernest a le plaisir de dire indirectement du mal de son rival l'ingénieur.

Si le petit libraire qui vend des *Almanachs populaires* dans ce petit bourg de quatorze cents habitants a eu la patience de suivre mon raisonnement et de reconnaître la vérité de tous les faits que j'ai cités successivement il trouvera au bout d'un quart d'heure qu'il a moins de *haine impuissante* pour le brillant Ernest de T\*\*\*.

D'ailleurs M. Ranville ne peut pas plus détruire le libraire que le libraire détruire le riche gentilhomme. Toute leur vie ils se *regarderont de travers* et se *joueront des tours*. Le libraire tue tous les lièvres.

Je pense toutes ces choses depuis que je me suis appliqué à ne pas me ravalier jusqu'à ressentir de la colère contre les pauvres diables qui passent leur vie à *mâcher le mépris*, et qui, à l'étranger, visent mon passeport. Ensuite j'ai cherché à détruire chez moi la haine impuissante pour les gens bien élevés que je rencontre dans le monde et qui gagnent leur vie, ou qui plaisent aux belles dames, en



essayant de donner des ridicules aux vérités qui me semblent les plus sacrées, aux choses pour lesquelles il vaut la peine de vivre et de mourir.

Il n'y a pas un an que, pour me donner la patience de regarder la figure d'un homme qui venait de prouver que Napoléon manquait de courage personnel, et que d'ailleurs il s'appelait Nicolas, j'examinai si cet homme est *Gaël* ou *Kimri*; le monstre était *Ibère*.

Le *Gaël*, comme nous l'avons vu à Lyon, a des formes arrondies, une grosse tête large vers les tempes; il n'est pas grand, il a un fonds de gaieté et de bonne humeur constante.

Le *Kimri* rit peu; il a une taille élégante, la tête étroite vers les tempes, le crâne très développé, les traits fort nobles, le nez bien fait.

A peine s'est-on élancé dans l'étude des races que la lumière manque, on se trouve comme dans un lieu obscur. Rien n'est pis, selon moi, que le manque de clarté; cette faculté si précieuse aux gens payés pour prêcher l'absurde. Quant à nous, qui essayons d'exposer une science parfaitement nouvelle, nous devons tout sacrifier à la clarté, et il faut avoir le courage de ne pas mépriser les comparaisons les plus vulgaires.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un chien de berger. On connaît le chien danois, le lévrier au museau pointu, le magnifique épagneul. Les amateurs savent combien il est rare de trouver un chien de race pure. Les animaux dégradés qui remplissent les rues proviennent du mélange fortuit de toutes les races: souvent ces tristes êtres sont encore abâtardis par le manque de nourriture et par la pauvreté.

Malgré le désagrément de la comparaison, ce que nous venons de dire de l'espèce canine s'applique exactement aux races d'hommes, seulement comme un chien vit quinze ans et un homme soixante, depuis six mille ans que dure le monde, les chiens ont eu quatre fois plus de temps que nous pour modifier leurs races. L'homme n'est parvenu qu'à deux variétés bien distinctes, le nègre et le blanc; mais ces deux êtres ont à peu près la même taille et le même poids.

La race canine, au contraire, a produit le petit chien haut de trois pouces, et le chien des Pyrénées haut de trois pieds.

Toutes ces idées que je viens d'exposer si longuement, je les avais avant d'arriver en Bretagne, et elles augmentaient mon désir de voir ce pays.

Je me disais que c'est surtout en cette région reculée que l'on peut espérer de trouver des êtres de race pure. Comment le paysan des autres parties de la France pourrait-il vivre et se plaire dans un village du Morbihan, où tout le monde parle breton et vit de galettes de sarrasin ?

Cependant, après le beau paysage de la Vilaine, j'ai dîné vers le haut de la montée, au nord du fleuve, chez un aubergiste, membre de la Légion d'honneur, et

qui est venu là de bien loin. A Lorient, j'ai trouvé que le seul des négociants de la ville auquel j'ai eu affaire était né à Briançon, dans les Hautes-Alpes. Les enfants de ce négociant ont une chance pour être des hommes distingués: le croisement; mais probablement ils n'appartiendront pas d'une manière bien précise à une race distincte; ils ne seront ni *Gaëls*, ni *Kimris*, ni Espagnols ou *Ibères*; car les Ibères ont remonté le rivage de la mer jusqu'à Brest.

Lorsque l'on cherche à distinguer dans un homme la race Gaël, Kimri, ou Ibère, il faut considérer à la fois les traits physiques de sa tête et de son corps, et la façon dont il s'y prend d'ordinaire pour aller à *la chasse du bonheur*.

Quant à moi, je trouvais mon bonheur hier matin à chercher à deviner la race à laquelle appartenaient les nombreux dévots qui affluaient à la chapelle de Sainte-Anne, près d'Auray. Je m'étais établi dans la cuisine de l'auberge; j'y faisais moi-même mon thé. Pendant que l'eau se chauffait, je suis allé à la chapelle. J'ai d'abord remarqué que là, comme dans la cuisine de l'auberge, je ne trouvais nullement ce fanatisme ardent et ces regards furieux d'amour et de colère que le Napolitain jette sur l'image de son dieu qui s'appelle saint Janvier. Quand saint Janvier ne lui accorde pas la guérison de sa vache ou de sa fille, ou un vent favorable, s'il est en mer, il l'appelle *visage vert* (*faccia verde*); ce qui est une grosse injure dans le pays.

Le Breton est bien loin de ces excès; son oeil, comme celui de la plupart des Français du Nord, est peu expressif et petit. Je n'y vois qu'une obstination à toute épreuve et une foi complète dans sainte Anne. En général, on vient ici pour demander la guérison d'un enfant, et, autant qu'il se peut, on amène cet enfant à sainte Anne. J'ai vu des regards de mère sublimes.

Je vais aborder la partie la plus difficile de l'étude des trois races d'hommes qui couvrent le sol de la France. Je répète que c'est là le seul remède que je connaisse à cette fatale maladie de la *haine impuissante*, qui nous travaille depuis que le meurtre du maréchal Brune nous a relancés dans la période de sang des révolutions.

Après la dernière moitié du dix-huitième siècle on a parlé de trois moyens de connaître les hommes : la science de la physionomie, ou Lavater; la forme et la grosseur du cerveau, sur lequel se modèlent les os du crâne, ou Gall; et enfin la connaissance approfondie des races Gaël, Kimri et Ibère (que l'on rencontre en France).

Dieu me garde d'engager le lecteur à croire ce que je dis; je le prie d'observer par lui-même si ce que je dis est vrai. L'homme sensé ne croit que ce qu'il voit, et encore faut-il bien regarder.

Napoléon avait le plus grand intérêt à deviner les hommes, il était obligé de donner des places importantes après n'avoir vu qu'une fois les individus, et il a dit qu'il n'avait jamais trouvé qu'erreur dans ce que semblent annoncer les apparences extérieures.

Il eut horreur de la figure de sir Hudson Lowe dès la première entrevue; mais ce ne fut qu'un mouvement instinctif. Par malheur, il était fort sujet à ce genre de faiblesse, suite des impressions italiennes de la première enfance. Les cloches de Rueil ont coûté cher à la France.

Il me semble que si le lecteur veut se donner la peine de se rappeler les signalements de trois races d'hommes que l'on rencontre le plus souvent en France, il reconnaîtra, si jamais il va en Bretagne, que les *Ibères* ont remonté jusque vers Brest: sur cette côte, ils se trouvent avec les Kimris et les Gaëls. Les Kimris ressemblent souvent à des puritains; ils sont ennemis du chant, et, s'ils dansent, c'est comme malgré eux et avec une gravité comique à voir, ainsi que je l'ai observé à \*\*\*; les Ibères, au contraire, sont fous du chant et surtout de la danse. C'est après le penchant fou à l'amour, le trait le plus frappant de leur caractère. Si jamais les femmes se mêlent de politique à Madrid, elles dirigeront le gouvernement.

Dans le Morbihan, les Gaëls sont plus nombreux que les Ibères et les Kimris; dans le Finistère, c'est la race ibère qui l'emporte, et enfin c'est le Kimri qui domine dans les Côtes-du-Nord, de Morlaix et Lannion à Saint-Malo. C'est sur la côte du nord, en face du grand Océan, de Lannion à Saint-Brieuc, que l'on parle le breton le plus pur. Là aussi se trouve la race bretonne dans son plus grand état de non-mélange. La bravoure que ces hommes, presque tous marins, déploient sur leurs frêles embarcations de pêche est vraiment surnaturelle. Pour eux il y a bataille deux fois par mois en été, et l'hiver tous les jours. La plupart des églises ont la chapelle des noyés.

Vers Quimper, on trouve le breton *des accents espagnols*; cette contrée s'appelle la Cornouaille dans le pays.

On peut supposer que le Gaël était la langue parlée dans le Morbihan avant l'arrivée des Kimris. On désigne encore par le nom de *Galles*, dans ce département, une partie de la population.

On peut supposer que les Gaëls occupaient la plus grande partie de la France, avant que les Kimris vinssent s'y établir; les Kimris arrivaient du Danemark. Les savants croient pouvoir ajouter que les Gaëls étaient venus précédemment de l'Asie. On tire cette vue incertaine sur des temps si reculés de la nature de leurs langues, que les savants appellent maintenant *indo-germaines*.

Le caractère distinctif du dialecte que l'on parle dans le Morbihan et des langues tirées du Gaël, c'est de retrancher la fin des mots ou le milieu, comme font les Portugais dans leur langue tirée du latin. Chose singulière! les Gaëls, en apprenant le kimri, ont conservé une partie de leurs anciennes habitudes.

D'un autre côté, la présence des Kimris et des Ibères dans le Morbihan a singulièrement modifié le caractère du Gaël. Vous savez que les gens de cette race sont naturellement vifs, impétueux, peu réfléchis. Eh bien! ici, ils ont acquis

une gravité et une ténacité que l'on chercherait en vain dans d'autres contrées de la France.

Le breton, cette langue curieuse, si différente du latin et de ses dérivés, l'italien, le portugais, l'espagnol et le français, nous fournit, comme on sait, une preuve de la transmigration des peuples. Le breton est une modification de la langue parlée par les habitants de la principauté de Galles en Angleterre, et que ceux-ci appellent le Kimri.

Si le lecteur s'occupe jamais de l'ouvrage de M. Guillaume de Humboldt sur les antiquités bretonnes, je l'engage à se rappeler que des conjectures non prouvées ne sont que des conjectures.

Voir toutes les billevesées dont pendant quelques années M. Niebhur a offusqué l'histoire des commencements de Rome. La gloire des grands hommes allemands n'ayant guère que dix années de vie, on m'assure que M. Niebhur est remplacé depuis peu par un autre génie dont j'ai oublié le nom.

Il y a beaucoup de sorciers en Bretagne, du moins c'est ce que je devrais croire d'après le témoignage à peu près universel. Un homme riche me disait hier avec un fonds d'aigreur mal dissimulée: « Pourquoi est-ce qu'il y aurait plus de magiciens en Bretagne que partout ailleurs? Qui est-ce qui croit maintenant à ces choses-là? » J'aurais pu lui répondre: « Vous, tout le premier. » On peut supposer que beaucoup de Bretons, dont le père n'avait pas mille francs de rente à l'époque de leur naissance, croient un peu à la sorcellerie. La raison en est que ces messieurs qui vendent des terres dans un pays inconnu ne sont pas fâchés qu'on exerce à croire: la terreur rend les peuples dociles.

Voici un procès authentique. On écrit de Quimper le 26 janvier:

« Yves Pennec, enfant de l'Armorique, est venu s'asseoir hier sur le banc de la Cour d'assises. Il a dix-huit ans; ses traits irréguliers, ses yeux noirs et pleins de vivacité annoncent de l'intelligence et de la finesse. Les anneaux de son épaisse chevelure couvrent ses épaules, suivant la mode bretonne.

« M. le Président: Accusé, où demeuriez-vous quand vous avez été arrêté?

« Yves Pennec : Dans la commune d'Ergué-Gobéric.

« D. Quelle était votre profession ? -- R. Valet de ferme: mais j'avais quitté ce métier; je me disposais à entrer au service militaire.

« D. N'avez-vous pas été au service de Leberre ? -- R. Oui.

« D. Eh bien! depuis que vous avez quitté sa maison, on lui a volé une forte somme d'argent. Le voleur devait nécessairement bien connaître les habitudes des époux Leberre; leurs soupçons se portent-sur vous. -- R. Ils se sont portés sur bien d'autres; mais je n'ai rien volé chez eux.

« D. Cependant, depuis cette époque, vous êtes mis comme un des plus *cossus* du village; vous ne travaillez pas; vous fréquentez les cabarets; vous jouez; vous perdez beaucoup d'argent, et l'argent employé à toutes ces dépenses ne vient sans doute pas de vos économies comme simple valet de ferme? -- R. C'est vrai, j'aime le jeu pour le plaisir qu'il me rapporte; j' y gagne quelquefois; j'y perds plus souvent, mais de petites sommes; et puis j'ai des ressources. Quant aux beaux vêtements dont vous parlez, j'en avais une grande partie avant le vol, entre autres ce beau *chupen* que voilà.

« D. Mais quelles étaient donc vos ressources ?

« Pennec, après s'être recueilli un instant et avec un air de profonde bonne foi : « J'ai trouvé un trésor, voilà de cela trois ans. C'était un soir; je dormais: une voix vint tout à coup *frapper* à mon chevet: « Pennec, me dit-elle, réveille-toi. » J'avais peur, et je me cachai sous ma couverture: elle m'appela de nouveau; je ne voulus pas répondre. Le lendemain, je dormais encore; la voix revint, et me dit de n'avoir pas peur: « Qui êtes-vous? lui dis-je; êtes-vous le démon ou Notre-Dame de Kerdévote ou Notre-Dame de Sainte-Anne, ou bien ne seriez-vous pas encore quelque voix de parent ou d'ami qui vient du séjour des morts? -- Je viens, me répliqua la voix avec douceur, pour t'indiquer un trésor. » Mais l'avais peur, je restai au lit. Le surlendemain, la voix frappa encore: « Pennec, Pennec, mon ami, lève-toi, n'aie aucune peur. Va près de La grange de ton maître Gourmelen, contre le mur de la grange, sous une pierre plate, et là tu trouveras ton bonheur. » Je me levai, la voix me conduisit et je trouvai une somme de 350 francs.

« Le silence passionné de la plus extrême attention règne dans l'auditoire. Il est évident que l'immense majorité croit au récit de Pennec.

« D. Avez-vous déclaré à quelqu'un que vous aviez trouvé un trésor? -- R. Quelques jours après, je le dis à Jean Gourmelen, mon maître. A cette époque, Leberre n'avait pas encore été volé.

« D. Quel usage avez-vous fait de cet argent? -- R. Je le destinai d'abord à former ma dot; mais, le mariage n'ayant pas eu lieu, j'ai acheté de beaux habits, une génisse; j'ai payé le prix de ferme de mon père, et j'ai gardé le reste.

« Plusieurs témoins sont successivement entendus.

« Leberre: Dans la soirée du 18 au 19 juin dernier, il m'a été volé une somme de deux cent soixante francs; j'ai soupçonné l'accusé, parce qu'il savait où nous mettions la clef de notre armoire, et qu'il a fait de grandes dépenses depuis le vol. Pennec m'a servi six mois; il ne travaillait pas, il était toujours à regarder en l'air. Quand il m'a quitté, je ne l'ai pas payé, parce qu'il n'était pas en âge, et que, quand on paye quelqu'un lorsqu'il n'est pas en âge, on est exposé à payer deux fois. (On rit.)

« Gourmelen : Voilà bientôt trois ans, l'accusé a été à mon service: quand il y avait du monde, il travaillait bien, mais il ne faisait presque rien quand on le laissait seul.

Pour du côté de la probité, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Pendant qu'il me servait, il m'a raconté qu'il avait trouvé un trésor. Pennec passe pour un sorcier dans le village; mais on ne dit pas que ce soit un voleur.

« Kigourlay: L'accusé a été mon domestique; il m'a servi en honnête homme; je n'ai pas eu à m'en plaindre; il travaillait bien; il jouait beaucoup la nuit, je l'ai vu perdre jusqu'à six francs, c'est moi qui les lui ai gagnés. (On rit.) C'est un sorcier, il a un secret pour trouver de l'argent. (Mouvement.)

« René Laurent, maire de la commune, d'un air décidé et avec l'attitude d'un homme qui fait un grand acte de courage: Pennec passe dans ma commune pour un devin et pour un sorcier; mais je ne crois pas cela, moi; ce n'est plus le siècle des sorciers... Un jour, c'était une grande fête, il y avait à placer sur la tour un drapeau tricolore..., maintenant c'est un drapeau tricolore; mais autrefois, j'étais maire aussi, et alors c'était un drapeau blanc. Pennec eut l'audace de monter, sans échelle, jusqu'au haut du clocher, pour planter le drapeau; tout le monde était ébahi; on croyait qu'il y avait quelque puissance qui le soutenait en l'air. Je lui ordonnai de descendre; mais il s'amusait à ébranler les pierres qui servent d'ornement aux quatre côtés de la chapelle; je le fis arrêter. Les gendarmes, surpris de la richesse de ses vêtements, le conduisirent au procureur du roi: il fut mis en prison. Plus tard, la justice vint visiter l'endroit où il prétendait avoir trouvé son trésor; j'étais présent à la visite. Pennec arracha une pierre, puis quand il eut ainsi fait un vide, il nous dit avec un grand sang-froid : « C'est dans ce trou qu'était mon trésor. » (On rit). On lui fit observer que le vide était la place de la pierre; mais il persista. Je suis bien sûr qu'avant le vol de Leberre l'accusé avait de l'argent, et qu'il a fait de fortes dépenses; je lui avais demandé s'il était vrai qu'il eut trouvé un trésor; mais il ne voulait point m'en faire l'aveu, sans doute parce que le gouvernement s'en serait emparé. C'est un bruit accrédité dans notre commune que ce que l'on trouve c'est pour le gouvernement; aussi l'on ne trouve pas souvent, ou du moins on ne s'en vante pas. (Explosion d'hilarité.) Surpris que Pennec eut tant d'argent, je fis bannir (publier) sur la croix; mais personne ne se plaignit d'avoir perdu ou d'avoir été volé.

« M. l'avocat du roi: Vous voyez bien, Pennec, que vous ne pouvez pas avoir trouvé d'argent dans un trou qui n'existait pas.

« Pennec: Oh! l'argent bien ramassé ne fait pas un gros volume, et puis la voix peut avoir bouché le trou depuis. (Hilarité générale.) « Jean Poupon: Voilà six mois, Pennec est venu me demander la plus jeune et la plus jolie de mes filles en mariage: « Oui, volontiers, si tu as de l'argent. -- J'ai mille écus, dit Pennec. -- Oh! je ne demande pas tant, je te la passerai pour moitié moins; si tu as quinze cents francs, l'affaire est faite; frappe là. » Nous fûmes prendre un verre de liqueur, et de là chez le curé, qui fit chercher le maire. Le maire et le curé furent d'avis qu'il fallait que Pennec montrât les quinze cents francs; il ne put les montrer, et alors je lui dis: « Il n'y a rien de fait. » Pennec passe pour un devin, mais pas pour un voleur; il m'a servi, j'ai été content de son service.

« Le maire: C'est vrai ce que dit le témoin; une fille vaut cela dans notre commune.

« Après le réquisitoire de M. l'avocat du roi et la plaidoirie de Me Cuzon, qui a plus d'une fois égayé la cour, le jury et l'auditoire, M. le président fait le résumé des débats. Au bout de quelques minutes, le jury, qui probablement ne veut pas que la commune d'Ergué-Gobéric soit privée de son sorcier, déclare l'accusé non coupable.

« Sur une observation de Me Cuzon, la Cour ordonne que les *beaux* habits seront immédiatement restitués à Pennec, qui n'a en ce moment qu'une simple chemise de toile et un pantalon de même étoffe. Aussitôt tous les témoins accourent et viennent respectueusement aider Pennec à emporter ses élégants costumes. Pennec a bientôt endossé le beau *chupen*, l'élégant bragonbras et le large chapeau surmonté d'une belle plume de paon, il s'en retourne triomphant. »  
(*Gazette des Tribunaux*)

Si le lecteur avait la patience d'un Allemand, je lui aurais présenté, pour chaque province, le récit authentique de la dernière cause célèbre qu'on y a jugée.

Comment ne pas croire aux sorciers sur la côte terrible d'Ouessant, à Saint-Malo? La tempête et les dangers s'y montrent presque tous les jours, et ces marins si braves passent leur vie tête à tête avec leur imagination.

-- Lorient, le...

Hennebont est située d'une façon pittoresque et parfaitement bretonne, c'est-à-dire sur une petite rivière qui reçoit de la mer le flux et le reflux, et par conséquent de petits navires venant de Nantes. Mais l'on ne voit point la mer, et rien n'annonce son voisinage. Tout contre la rivière s'élève un monticule couvert de beaux arbres qui cachent la ville. La noblesse des châteaux voisins, qui vient passer l'hiver à Hennebont, y étale un grand luxe. Le maître de l'hôtel ne pouvait encore revenir de sa surprise: à l'occasion d'un bal donné l'hiver dernier, un de ces messieurs a fait venir de Paris un service d'argenterie estimé deux mille écus, et que les danseurs, en passant dans la salle à manger, ont aperçu tout à coup.

Rien de joli comme les bouquets de bois que l'on rencontre pendant les trois lieues de Hennebont à Lorient. Là encore j'ai entrevu quelques Bretons dans leur costume antique, longs cheveux et larges culottes (18). [18. Comatum et bracatum.]

A Lorient, il faut aller à l'*hôtel de France*; c'est, de bien loin, le meilleur que j'aie rencontré dans ce voyage. Le maître, homme intelligent, nous a donné un excellent dîner, à une table d'hôte dressée au milieu d'une magnifique salle à manger (cinq croisées séparées par de belles glaces arrivant de Paris: à la table d'hôte, on a constamment parlé de ce qu'elles coûtaient).

L'*hôtel de France* donne sur une place carrée entourée d'un double rang d'assez jolis arbres; entre les arbres et les maisons on trouve une rue suffisamment large. On voit que Lorient a été bâtie par la main de la raison. Les rues sont en ligne droite; ce qui ôte beaucoup au pittoresque. Ce fut en 1720 que la compagnie des Indes créa cet entrepôt à l'embouchure d'une petite rivière nommée la Scorff. Comme le flux et le reflux y pénètrent avec force, il a été facile d'en faire un grand port militaire; on y fabrique beaucoup de vaisseaux, et j'ai dû subir la corvée de la visite des chantiers et magasins, comme à Toulon. Dieu préserve le voyageur d'un tel plaisir!

Ce matin, en me levant, j'ai couru pour voir la mer. Hélas! il n'y a point de mer, la marée est basse; je n'ai trouvé qu'un très large fossé rempli de boue et de malheureux navires penchés sur le flanc en attendant que le flux les relève. Rien de plus laid. Quelle différence, grand Dieu, avec la Méditerranée! Tout était gris sur cette côte de Bretagne. Il faisait froid, et il y avait du vent. Malgré ces désagréments, j'ai pris une barque et j'ai essayé de suivre l'étroit filet d'eau qui séparait encore les immenses plages de boue et de sable.

J'ai attendu ma barque sur la promenade de la ville assez bien plantée d'un grand nombre de petits arbres, et bordée par un quai sur lequel se promenaient gravement deux employés de la douane; ils étaient là occupés à surveiller trois ou quatre petits bâtiments tristement penchés sur le côté. L'un d'eux gourmande vertement une troupe d'enfants qui violaient la consigne en essayant de noyer un oiseau dans une petite flaque d'eau restée autour du gouvernail d'un de ces malheureux navires penchés au-delà de ce port. Entre la mer et la ville, j'aperçois une jolie colline assez vaste et bien verte; des soldats y sont à la chasse aux hirondelles: leurs coups de fusil animent un peu la profonde solitude de cette espèce de port marchand.

On ne voit point d'ici le port militaire, il est situé à la gauche de la promenade, et en est séparé par une longue rue de la ville.

Mon matelot m'expliquait toutes les parties du port militaire en me faisant voguer vers la mer. A tout moment il me nommait des vaisseaux de soixante-dix canons, de quatre-vingts canons, et il était scandalisé de la froideur avec laquelle j'accueillais ces grands nombres de canons; de mon côté, je trouvais qu'il les prononçait avec une fatuité ridicule.

C'est là, me suis-je dit, cet esprit de corps si utile, si nécessaire dans l'armée, mais si ridicule pour le spectateur. Malheur à la France, si cet homme me parlait de ses vaisseaux en froid philosophe. Oserai-je hasarder un mot bas? Il faut ces *blagues* à cette classe pour lui faire supporter l'ennui d'une longue navigation. Mais la mienne, au milieu de ces vastes plages de sable et par un vent glacial, ne pouvait que me faire prendre en grippe la rivière de Lorient; je ne pouvais pas être plus ennuyé que je ne l'étais, c'est alors que je me suis déterminé à aller voir les établissements militaires.



Cette corvée finie, j'ai demandé le grand café, on m'a indiqué celui de la Comédie.

La salle de spectacle est précédée par un joli petit boulevard qui va en descendant; les arbres ont quarante pieds et les maisons trente. Cela est bien arrangé, petit, tranquille et silencieux (*snug*). Ce mot devait être inventé par des Anglais, gens si faciles à choquer, et dont le frêle bonheur peut être anéanti par le moindre danger couru par leur rang. Le *brio* des gens du Midi ne connaît pas le *snug* qui, à leurs yeux, serait le triste.

Comme je n'avais guère de brio, en sortant des magasins de chanvre de l'État, j'ai été ravi de la situation du café de la Comédie; j'y ai trouvé un brave officier de marine qui n'a plus, ce me semble, ni jambes ni bras; il buvait gaiement de la bière; il a hélé quelqu'un qui entraît, pour boire avec lui.

Pour moi, on m'a donné une tasse de café à la crème, sublime, comme on en trouve à Milan. J'ai vu de loin un numéro du *Siècle*, que j'ai lu avec une extrême attention jusqu'aux annonces. Les articles ordinairement bons de ce journal m'ont semblé admirables.

Au bout d'une heure, j'étais un autre homme; j'avais entièrement oublié la *corderie* et les magasins de l'État, et je me suis mis à flâner gaiement dans la ville.

J'ai remarqué à l'extrémité de mon joli boulevard une jolie petite statue en bronze placée sur une colonne de granit. La colonne est du plus beau poli et fort élégante, mais il faudrait s'en servir ailleurs, et placer la statue sur la base de la colonne à neuf ou dix pieds de haut tout au plus; alors on la verrait fort bien; maintenant on l'aperçoit à peine. J'ai compris que c'était l'élève Bisson, faisant sauter son bâtiment plutôt que de se rendre. Il n'y a pas d'inscription. La statue vue de près serait peut-être d'un *goût fort sec*; ce qui vaut mieux que le genre niais ordinaire des statues de province.

Je suis allé à la grande église; on voit bien qu'elle a été bâtie au dix-huitième siècle. Rien de plus vaste, de plus commode et de moins religieux. Il fallait sous le climat de Lorient une copie du charmant Saint-Maclou de Rouen, ou, si l'on trouvait ce bâtiment trop cher, une copie de l'église de Ploërmel. Je me suis amusé à rêver à l'effet que produirait au milieu de ces maisons pauvres avant tout, mais enfin au fond d'architecture gallogrecque, une copie de la *Maison carrée* de Nîmes ou de la Madone de *San-Celso* de Milan. Il faudrait ici le singulier Saint-Laurent de Milan. Toutes ces rues de Lorient, soigneusement alignées, sont formées par de jolies petites maisons bien raisonnables, qui ont à peine un premier et un second, avec un toit fort propre en ardoises.

Les fenêtres bourgeoises sont garnies de petites vitres d'un pied carré, la plupart tirant sur le vert.

Je suis arrivé à l'esplanade, où manoeuvrait un bataillon d'infanterie: la musique était agréable, mais j'étais le seul spectateur, avec deux petits gamins de dix ans.

Les bourgeois de Lorient sont trop raisonnables pour venir perdre leur temps à entendre de la musique.

Malgré ma répugnance pour l'arsenal, j'ai passé de nouveau une porte de fer, et suis monté à la *tour ronde*, située sur un monticule planté, qui m'a rappelé la colline du jardin des Plantes où se trouve le cèdre du Liban. Au près de cette tour ronde, j'ai trouvé un banc demi-circulaire. Là j'ai passé plusieurs heures à regarder la mer avec ma lorgnette. Je l'apercevais dans le lointain, l'ingrate! au-delà de plusieurs îles ou presqu'îles, dont plusieurs sont armées et ont des maisons. Toutes ces îles sont gâtées par de larges plages grises, que la mer laissait à sec en se retirant. J'ai bien compris que je ne la verrais pas autrement que de la *tour ronde*, et, tandis que je la considérais longuement j'ai laissé passer le moment de partir avec la diligence. Je m'en doutais un peu; mais d'abord je ne savais pas bien exactement l'heure du départ, et ensuite je n'étais pas mal sur ce banc, occupé à considérer des nuages gris et à penser aux bizarreries du cœur humain.

-- De la Bretagne, le ... juillet.

A Palazzolo, à quelques lieues de Syracuse (c'était le Versailles des tyrans de cette grande ville), j'ai acheté trois francs, du baron Guidica, une tête en plâtre moulée dans un moule antique. Le baron a découvert diverses couches de monuments et vases appartenant à des civilisations différentes et successives, et dans la couche romaine il a trouvé une boutique de mouleur et des moules qui lui permettent de continuer le commerce du défunt.

J'ai fait hommage de ce plâtre à M. N., l'un des savants les plus distingués de la Bretagne, et qui m'a donné de bons renseignements sur les races d'hommes. Il m'a fait l'honneur de me convier à un grand dîner. Pour lui jouer un tour, dès le matin sa cuisinière l'a quitté, et sa blanchisseuse, qui était du complot, a prétendu n'avoir pas eu le temps de blanchir sa nappe de vingt couverts. « Et je n'en ai qu'une de cette taille, ajoutait le brave homme, de façon, messieurs, que vous allez dîner sur des draps. » Notre hôte s'est fort bien tiré de cette conspiration féminine, et nous a donné un très bon dîner qui a été vingt fois plus gai que s'il n'y avait pas eu de conspiration.

Un savant d'académie eût été hors de lui de désespoir, il eût vu dans le lointain une nuée d'épigrammes, le brave Breton plaisantait le premier: « N'est-ce pas, messieurs, que c'est là un vrai tour de femmes ? », nous disait-il. Et l'on s'est mis à médire des dames dès le potage.

(Je supprime dix-neuf pages d'anecdotes un peu trop lestes, et qui eussent paru ce qu'elles sont, c'est-à-dire charmantes en 1737.)

On est venu à parler des revenus des curés du pays; on a cité M. le curé de \*\*\*, qui se fait quinze cents francs par an avec les poignées de crin qu'on lui donne

pour chaque boeuf ou cheval qu'il bénit. La bénédiction ne guérit pas des maladies, ce qui serait difficile à montrer; elle en préserve.

Je paye cette anecdote par le récit suivant: Il y a trois ans qu'à Uzerches, une des plus pittoresques petites villes de France et des plus singulièrement situées, je fus témoin d'une façon nouvelle de guérir les douleurs rhumatismales. Il faut jeter un gros peloton de laine filée à la statue du saint, patron de la ville. Mais les croyants sont séparés du saint par une grille qui en est bien à vingt pas, et, pour faire effet, il faut que le peloton de laine, lancé par un homme qui a un rhumatisme à la jambe gauche, par exemple, atteigne précisément la jambe gauche du saint. Le malade lance donc des pelotons fort gros jusqu'à ce qu'il ait atteint chez le saint la partie du corps dont il a à se plaindre. Et l'on veut que le clergé tolère la liberté de la presse!

Dans une ville voisine on a l'usage d'enfermer les fous dans la crypte ou église souterraine de la principale église. « Et, demandai-je au bedeau, ils sont guéris? -- Monsieur, de mon temps on y en a mis trois, mais cela n'a pas réussi; ils criaient beaucoup, et l'un d'eux est devenu perclus de rhumatismes, il a fallu le retirer. »

M. C., me dit M. R., voulant savoir les secrets du conseil de la commune, persuade à M. G. de jouer: d'abord il le fait gagner, puis perdre, parce que, quand il perdait, dit M. R. avec son accent, il était plus explicite.

Vous le savez, dans les salons les plus distingués, on voit les demi-sots gâter la fleur des plus jolies choses en les répétant hors de propos et y faisant sans cesse allusion. Eh bien, ces rabâcheurs de bons contes, que l'on fuit comme la peste à Paris, ce sont les gens d'esprit de la province, les seuls du moins qui aient de l'assurance. Les jeunes gens à qui j'ai vu de l'esprit n'ont de verve qu'au café; je les ai trouvés timides dans les salons, et se laissant déconter, par un regard de femme qui veut éprouver leur courage, ou par un froncement de sourcils de M. le préfet, s'ils parlent politique.

Lorient,

le...

juillet.

---

Ce matin, à Lorient, j'espérais voir la mer au pied du quai de la promenade, je n'y ai trouvé que de la boue comme hier, des navires penchés et deux douaniers se promenant avec l'oeil bien ouvert. Ainsi, dans ce prétendu port de mer, il m'a été impossible de la voir. Je suis retourné à mon aimable café lire le journal. Là, à force de talent, je suis parvenu à me faire dire que les habitants de Lorient sont les gens les plus rangés du monde: jamais ils ne sortent de chez eux; à neuf heures et demie tout est couché dans la ville; jamais les dames ne reçoivent de visites, et l'on ignorerait jusqu'à l'existence de la société, si le préfet maritime ne donnait des

soirées que l'on dit fort agréables: il a une jolie habitation auprès de la *Tour ronde*. J'ai oublié de dire que cette tour est parfaitement calculée pour remplir son objet; mais comme dans toutes choses, à Lorient, rien n'a été donné au plaisir des yeux, elle a la forme atroce d'un pain de sucre. Quelle différence, grand Dieu! avec les phares et fortifications maritimes de l'Italie! Mais l'Italie a-t-elle eu un Bisson, de nos jours ?

Rennes,

le...

juillet.

---

A trois heures, j'ai quitté Lorient par un beau coucher du soleil, qui enfin après trois jours a daigné se montrer. J'occupais le coupé de la diligence avec un étranger, homme de sens, établi dans le pays depuis de longues années, et qui en connaît bien les usages. Rien de plus joli que la route jusqu'à Hennebont: ce sont des bois, des prairies, des montées et des descentes, et toujours un chemin superbe. J'ai vu un dolmen. La route est parsemée de petites auberges hautes de vingt pieds (\*) [\* L'originale porte « cent vingt » pieds, ce qui paraît un lapsus.]; il en sortait une femme qui nous demandait en breton si nous voulions un verre de cidre. Je faisais signe que oui, le postillon était fort content, et réellement ce cidre n'était point désagréable. Cette soirée a été charmante.

J'ai passé la nuit à Vannes, capitale des *Venetes*, qui sont allés donner leur nom à Venise. La tête remplie de ces vénérables suppositions, je suis reparti rapidement pour Ploërmel, dont j'ai admiré la charmante église. Ses formes, quoique gothiques, écartent l'idée du *minutieux*; mais il faudrait deux pages pour expliquer suffisamment mon idée ou plutôt ma sensation, et rien ne serait plus difficile à écrire. Ce n'est pas que mes idées soient d'un ordre bien relevé; il ne s'agit pas d'expliquer comment le *Jugement dernier* de Michel-Ange est une oeuvre sublime. C'est que tout simplement, en parlant des églises gothiques, on s'aperçoit que la langue n'est pas faite, et peut-être la mode de les admirer cessera-t-elle avant que le public ait daigné s'informer de ce que c'est que le *style flamboyant* et les ogives *trilobées*. En général, le gothique tend à jeter l'attention sur des lignes verticales, et, pour augmenter la longueur de ses colonnes, il a soin de ne jamais interrompre l'effet de leurs fûts si frêles par aucun ornement; avec ses vitraux de couleur il répand une obscurité sainte dans les nefs inférieures et réserve toute la lumière pour les voûtes sveltes du haut du chœur.

La société grossière qui inventa la mode du gothique était lasse du sentiment d'admiration et de satisfaction paisible et raisonnable que donne l'architecture grecque. Ces sentiments ne lui semblaient pas assez saisissants: c'est ainsi que, de nos jours, nous voyons les bourgeois de campagne enluminer les plus belles gravures.

Remarquez que dans les derniers instants où les peuples eurent le loisir de penser, ils s'étaient mis à admirer Claudien, au lieu de Virgile; Salvien, au lieu de Tite-Live. Au renouvellement de la pensée, en 1200, le gothique voulut inspirer l'étonnement, exactement comme la mauvaise littérature se jette dans l'emphase, qui plaît aux femmes de chambre. Le gothique eut raison de s'occuper de l'imagination du fidèle qui assistait aux longues prières de l'église romaine; et, dans son espoir d'inspirer l'étonnement, si voisin de la terreur, il sacrifia l'apparence extérieure de ses édifices à leur intérieur. L'aspect général de l'architecture grecque, surtout à l'extérieur, est rassurant, tranquille, majestueux: le temple grec ne devait recevoir que le sacrificateur, la victime et les prêtres. Le peuple était sur la place voisine, exécutant des danses sacrées. La religion chrétienne, au lieu d'une fête de quelques instants, demanda plusieurs heures de suite à ses fidèles. Il fallait le temps de les arracher aux pensées du monde et de leur inspirer la peur de l'enfer, sentiment inconnu aux anciens (Aristote, la meilleure tête de toute l'antiquité, croyait l'âme mortelle); de là, pour le prêtre chrétien, la nécessité d'un grand édifice, et le désir que cet édifice, s'il parlait à l'âme, fût, avant tout, *étonnant*.

Après ce sentiment si utile de l'étonnement, une pauvreté misérable, et surtout laide, est ce qui distingue le plus l'architecture gothique du temple grec si beau et si solide à l'extérieur. Eh bien! l'église de Ploërmel, comparée aux autres édifices gothiques, n'a l'air ni pauvre ni laid.

L'expression de Jupiter était celle de la justice et de la sérénité. Qui ne connaît la célèbre tête de Jupiter Mansuetus? L'expression de la madone est celle de l'extrême douleur; et la madone, comme on sait, a détrôné Dieu le Père dans la plus grande partie de l'Europe, dans les contrées où l'on jouit encore du bonheur de sentir une piété passionnée. En Espagne et en Italie, quelle consolation de voir, extrêmement malheureuse par amour, cette belle madone, de qui dépend notre bonheur éternel!

Toutes ces choses et d'autres plus difficiles à sauver des objections de mauvaise foi, et que je n'écris pas, j'ai eu le plaisir de les dire à une femme aimable que nous avons recrutée à Vannes. Voilà le plaisir de ne pas courir la poste. Cette dame, son mari et moi, nous avons pris ensuite du café au lait admirable (19) [19. En passant à Ploërmel, le lecteur pourra faire des questions sur l'incendie de la sous-préfecture, et les élections de 1837. C'est un ordre de faits que je me garderai d'effleurer ici, de peur d'éveiller chez le lecteur libéral ou légitimiste des sentiments violents qui feraient bien mépriser les pauvres petites sensations modérées et littéraires que ce voyage peut lui offrir. Voir le *Journal des Débats* et le *Courrier français* du 10 janvier 1838.].

Le savant qui, quoique célibataire et âgé, a su si bien résister à une conspiration féminine, m'avait fort recommandé d'aller à Josselin visiter la statue de Vénus, si célèbre en Bretagne par le genre de sacrifice qu'elle exige. Mais je me suis figuré, je ne sais pourquoi, que la statue est laide; et mon métier me fait un devoir d'aller ouvrir les lettres qui m'attendent à la poste de Rennes.

A mesure qu'on approche de cette capitale de la Bretagne, la fertilité du pays augmente. Et toutefois souvent la route est établie sur le roc de granit noir, à peine recouvert d'un pouce de terre.

Comme je savais que Rennes avait été entièrement détruite par l'incendie de 1720, je m'attendais à n'y rien trouver d'intéressant sous le rapport de l'architecture. J'ai été agréablement surpris. Les citoyens de Rennes viennent de se bâtir une salle de spectacle, et, ce qui est bien plus étonnant, une sorte de promenade à couvert (première nécessité dans toute ville qui prétend à un peu de conversation).

On a commencé depuis nombre d'années une cathédrale, où les colonnes sont, ce me semble, en aussi grand nombre qu'à Sainte-Marie-Majeure, ou à Saint-Paul hors des murs (Rome). Mais, grand Dieu! quel contraste! Rien de plus sot que cette assemblée de colonnes convoquées par le génie architectural du siècle de Louis XV.

L'aspect du palais, remarquable par son immense toit d'ardoises, n'est que triste; il n'est pas imposant; mais l'intérieur est décoré avec beaucoup de richesse. Ces vastes salles disent bien: Nous appartenons à... ont bien l'air d'appartenir à un palais; il y a certainement abus de dorures, les formes des ornements sont tourmentées; mais tout cela rappelle fort bien ce que madame de Sévigné dit des états de Bretagne. Le roi envoyait ordinairement le duc de Chaulnes tenir ces états; on craignait toujours quelque coup de tête de la part des Bretons; et enfin, sous le terrible pouvoir de Louis XIV, cette province semble avoir moins oublié ses droits que les autres pays de cette pauvre France avilie.

Aussi tard que 1720, ce me semble, elle a eu l'honneur de voir quatre de ses enfants monter sur l'échafaud en qualité de rebelles, et y laisser leurs têtes. Je les blâmerais fort si Louis XIV n'avait violé le contrat social passé avec les Bretons.

La grande rue qui passe devant la place du palais est assez belle; mais les gens qui y passent marchent lentement, et peu de gens y passent.

A Sainte-Melaine, l'ancienne cathédrale, on voit des colonnes engagées, probablement du douzième siècle; leurs chapiteaux ont été masqués avec du plâtre, pour ménager, dit-on, la pudeur des fidèles.

Saint-Yves, l'église de l'hôpital, de la fin du quinzième siècle, présente à l'extérieur quelques ornements gothiques. Parmi les caricatures sculptées à l'intérieur on remarque un marmouset tournant le dos, pour ne pas dire plus, au grand autel. Quel chemin les convenances n'ont-elles pas fait depuis ce temps-là!

Une porte de la ville est en ogive, et l'une des pierres que l'on a employées pour la construire présente une inscription romaine.

Il faut avouer que la couleur *gris noirâtre* des petits morceaux de granit carrés avec lesquels les maisons de Rennes sont bâties n'est pas d'un bel effet.

On construisait un pont sur la Vilaine, qui là est une bien petite rivière (il me semble qu'il est tombé depuis). J'ai été fort content des promenades du Tabor et du Mail. Les pantalons rouges des conscrits, auxquels on enseignait le maniement des armes, faisaient un très bon effet au coucher du soleil; c'était un tableau du *Canaletto*.

Je me suis hâté de courir au Musée, avant que le jour me quittât; les tableaux sont placés dans une grande salle, au rez-de-chaussée; une grosse église voisine la prive tout à fait du soleil, aussi est-elle fort humide, et les tableaux y dépérissent-ils rapidement. J'y ai vu un Guerchin presque tout à fait dévoré par l'humidité. Dans deux ou trois petites salles voisines, où les tableaux et les gravures sont entassés, faute d'espace, on a le plaisir d'aller comme à la découverte. J'y ai trouvé une jolie collection des maîtresses de Louis XIV; elles ont des yeux singuliers et bien dignes d'être aimés; mais, par l'effet de l'humidité, une joue de madame de Maintenon venait de se détacher de la toile. Je reste dans ces chambres jusqu'à ce que la nuit m'en chasse tout à fait. Le concierge, homme fort intelligent, a été amené en Bretagne par la prise de Mayence. Une fois, à Bologne, en remuant des tableaux entassés comme ceux-ci, je découvris un joli petit portrait de Diane de Poitiers qui, présumant bien, à ce qu'il paraît, de ses appas secrets, s'était fait peindre dans le costume d'Eve avant son péché.

Il faut que l'on ait en ce pays-ci bien peu de goût pour les arts: un musée aussi pauvrement tenu fait honte à une ville aussi riche. Il y a quelques années qu'un paysan des environs découvrit un grand nombre de colliers et de bracelets d'or de fabrique gauloise; il prétendait les vendre à Rennes, mais il ne trouva pas de curieux qui voulût acheter la beauté de son trésor, et il fut réduit à le porter à un orfèvre qui se hâta de le fondre. Ceci rappelle un peu la ville de Beaune et le préfet d'Avignon. Peut-être à grand renfort de circulaires, le gouvernement parviendra-t-il à faire un peu rougir les provinciaux de leur profonde barbarie.

Le vieux curé de \*\*\*, à dix lieues d'ici, revenait tout pensif du cimetière; il avait rendu les derniers devoirs à un émigré, homme de moeurs primitives, remarquable par la fermeté de sa foi comme par son courage indomptable, mais du reste ne comprenant pas son *pater*. Ce brave homme a laissé après lui un fils qui lit M. de Maistre et au besoin referait son livre. Le curé s'entretenait avec un des amis du défunt de la perte que le bon parti venait de faire.

-- Mais son fils, lui disait celui-ci, a pour tout ce qui est bon un dévouement sincère.

-- Ah! monsieur, rien ne remplace la foi, pas même le dévouement sincère, s'écria le curé.

J'écoute avec respect les détails sur le caractère franc et loyal des Bretons, qui, de plus, se battent pour ce qu'ils aiment. Je suis touché de ces calvaires qu'ils élèvent partout.

*Calvaire* est le nom que l'on donne en Bretagne à un crucifix entouré des instruments de la Passion : quelquefois on figure par des statues grossières, en

bois ou en pierre, la madone, saint Jean et la Madeleine. Cette mode pouvait faire naître la sculpture; ce n'est pas autrement qu'elle est née en Italie, vers 1231. Quand en France on faisait des choses si laides, Nicolas Pisano faisait le tombeau de saint Dominique à Bologne.

Heureux les grands hommes dont la mémoire inspire une haine passionnée à un parti puissant! Leur renommée en durera quelques siècles de plus. Voyez Machiavel; les fripons qu'il a démasqués prétendent que c'est lui qui est un monstre.

Je pourrais imprimer vingt faits comme le suivant, que je n'admets ici que parce qu'il a été publié dans un journal qui se respecte, le *Commerce* du 21 janvier 1838.

« On vient de mettre en vente à Nevers un petit livre intitulé *Annuaire de la Nièvre*. Le préfet du département déclare, dans une note *signée de lui*, que l'ouvrage est publié sous son patronage, et qu'on peut le consulter *comme un recueil à peu près officiel*. Or, dans l'abrégé historique joint à cet almanach officiel, après Louis XVI on voit venir Louis XVII, et ensuite Louis XVIII. La République et l'Empire ne sont pas même mentionnés. »

Qu'on juge de l'instruction historique donnée aux enfants! Mais ce zèle singulier produit un effet contraire à celui qu'il se propose. Leur tête est remplie des victoires de la république, des conquêtes de Napoléon, et ils les adorent d'autant plus qu'on cherche à les amoindrir à leurs yeux.

Saint-Malo,

le...

---

Le sublime de l'aubergiste de province, c'est de vous faire manquer la diligence et de vous forcer ainsi à passer vingt-quatre heures de plus dans son taudis. On a voulu faire de moi une victime *sublime*. Mais je me suis rebellé et j'ai quitté Rennes, cette ville si aristocratique, perché sur l'impériale diligence, au grand étonnement de l'hôte fripon. Je n'en étais que mieux pour admirer la campagne vraiment remarquable qui sépare Rennes de Dol.

Le fils d'un gentilhomme de ce pays disait à son père, en parlant d'un négociant qui a une fille charmante et dont il est épris:

-- Mais il est d'une haute probité!

-- Et que diable voulez-vous qu'il soit? C'est la seule vertu laissée à ces petites gens.



Il y a un endroit où le chemin de Rennes à Dol arrive droit sur une jolie colline isolée au milieu de la plaine, et couronnée par l'admirable château de Combourg. Est-ce le lieu honoré par l'enfance de M. de Chateaubriand ?

Il y a bien des années que je connais l'admirable cathédrale de cette très petite ville de Dol; je l'ai trouvée encore au-dessus de mes souvenirs d'enfance. C'est le plus bel exemple du style gothique quand il était encore simple. Suivant moi, l'église de Dol ressemble tout à fait à la fameuse cathédrale de Salisbury.

Je la comparerais encore, non pour la forme, mais sous le rapport de l'élégance et de l'effet produit sur l'âme du spectateur, à ce joli temple antique qu'à Rome on appelle Sainte-Sabine. Elle est située un peu en dehors de la ville, sur un monticule qui domine la plaine fertile et la mer. Le plan, d'une régularité remarquable, serait une croix latine, si le croisillon ne divisait pas l'église en deux parties égales. Dans la nef, deux rangées de piliers soutiennent les arcades, et ces piliers se composent de quatre colonnes accouplées. Mais, du côté de la grande nef, on remarque au centre de ces piliers, une colonnette qui n'a peut-être pas six pouces de diamètre, et qui de la base du pilier s'élève *complètement isolée*, jusqu'aux retombées des voûtes, et ces colonnettes si frêles sont de granit.

L'ogive des arcades de la nef est fortement dessinée par de larges moulures alternativement saillantes et creuses. Les voûtes sont en tuffeau; elles sont très minces, et renforcées par des nervures rondes qui se croisent diagonalement.

Le chœur est orné avec beaucoup plus de richesse que la nef: l'architecte y a pratiqué une foule d'ouvertures; il voulait lui donner une apparence d'extraordinaire légèreté, et surtout attirer l'oeil des fidèles par une grande clarté. Plus on étudie les parties de ce chœur, plus on se sent charmé de sa rare élégance. Bientôt, dans cette église, de l'admiration on passe à l'enthousiasme, et, si l'on en excepte la façade, la cathédrale de Dol me semble un des ouvrages les plus parfaits que l'architecture gothique puisse offrir à notre admiration.

Je croirais que vers le milieu du treizième siècle le même architecte dirigea la construction de tout l'édifice. Et mon patriotisme n'ira point jusqu'à cacher que la tradition répandue en Bretagne attribue à des architectes anglais la construction des principales églises de cette province.

La façade de celle-ci est fort mauvaise; une seule des deux tours est suffisamment élevée, celle du Sud; et on ne l'a terminée qu'au seizième siècle, par une lanterne dans le goût de la Renaissance. A l'intersection des croisillons, ou au *transept*, se trouve une troisième tour carrée médiocrement haute.

Un chanoine, qui apparemment ne fut que riche, a dans cette église un magnifique tombeau; j'aurais dit charmant, mais me passerait-on d'appliquer ce mot à un tombeau? Celui-ci appartient à la Renaissance. Par malheur, il est fort mutilé. Deux médaillons ont pourtant échappé aux outrages du temps; ils représentent le chanoine et son frère. Il ne faut pas trop s'étonner de l'admirable élégance de ce

tombeau, absolument pur de souvenirs gothiques. Une inscription fort difficile à lire nous apprend qu'il fut construit en 1507, et que l'architecte était de Florence.

Cette église me donne une idée que je répète trop souvent. L'impiété du dix-huitième siècle nous a fait perdre la faculté de bâtir des églises. Eh bien, quand une ville de province a de l'argent et demande une église, copiez celle de Dol; le portail seulement à prendre ailleurs. Rien d'absurde comme les colonnes grecques de la Madeleine pour le culte catholique; les églises de Palladio allaient mieux à cette religion terrible. Donc, si vous exigez absolument des colonnes, qui sont un contresens avec nos pluies du Nord, et surtout avec un enfer éternel et sans pitié, prenez au moins les églises de la Lombardie ou celles de Venise.

Où est le mur *latéral extérieur* d'une église, cette chose si difficile à faire, que l'on puisse comparer au mur de *San-Fedele* de Milan, du côté de la Scala?

Le savant, au dîner, trahi par les femmes, m'avait dit qu'à Dol il fallait voir une seconde église, celle des Carmes, qui sert aujourd'hui de halle aux blés. J'y ai passé en allant voir le Menhir, et je n'y ai trouvé de curieux que quelques piliers, dont les chapiteaux ornés de sculptures peuvent remonter au douzième siècle (20) [20. Mérimée, Voyage dans l'Ouest.]

Le monument vraiment social de Dol, celui que dans un pays de pluie tel que la France on devrait imiter partout, c'est la suite d'arcades qui bordent la grande rue marchande et donnent une *promenade à couvert*.

Ces arcades, tantôt en ogives, tantôt en plein cintre, sont soutenues par des colonnes ou des piliers de toutes les formes. Les chapiteaux baroques sont assez bien pour être exécutés avec du granit, pierre rebelle s'il en fut. Cette sculpture chargée de petits détails, le triomphe des temps barbares, me rappelle les gravures d'Hogarth; l'idée est tout, et l'exécution pitoyable, mais l'on est habitué à ne pas songer à la forme. On y trouve, sous ces arcades de Dol, des chapiteaux de toutes les époques, depuis le *roman fleuri* jusqu'aux derniers caprices du gothique. Comme les maisons qui s'appuient sur ces colonnes ont une apparence assez moderne, je suppose que les colonnes ont été prises çà et là dans des édifices que l'on démolissait.

Une seule maison, dont les corniches sont ornées de damiers et d'étoiles, annonce une origine antérieure au treizième siècle.

C'est à un quart de lieue de la ville qu'il faut aller chercher la fameuse pierre du Champ Dolent\_. Ce nom rappelle-t-il des sacrifices humains ? Mon guide me dit gravement qu'elle a été placée là par César. Était-elle jadis au sein des forêts? Maintenant elle se trouve au beau milieu d'un champ cultivé. Ce Menhir a vingt-huit pieds de haut et se termine en pointe; à sa base il a, suivant ma mesure, huit pieds de diamètre. Au total, c'est un bloc de granit grisâtre dont la forme représente un cône légèrement aplati.

Il faut noter que ce granit ne se retrouve qu'à plus de trois quarts de lieue de la ville, au *Mont-Dol*, colline entourée de marécages et qui probablement fut une île autrefois. La pierre du Champ-Dolent repose sur une roche de *quartz* dans laquelle elle s'enfonce de quelques pieds. Par quel mécanisme les Gaulois, que nous nous figurons si peu avancés dans les arts, ont-ils pu transporter une masse de granit longue de quarante pieds et épaisse de huit? Comment l'ont-ils dressée?

César nous a dit quelle était la puissance des druides. Ces prêtres adroits régnaient absolument sur les Gaulois; en dirigeant l'attention de leur peuple constamment sur un seul objet, ils leur firent perdre à son égard la qualité de sauvages.

Ces monuments des Gaulois indiquaient des lieux de rendez-vous au milieu de forêts sans bornes. Le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Irlande, le Groënland même, offrent des monuments semblables. Les druides ont-ils régné dans tous ces pays, ou les blocs de granit étaient-ils élevés par un pouvoir autre que celui de la religion des druides? Sioborg nous apprend qu'en Scandinavie la tradition indique des usages différents pour chaque monument.

Toutefois ils étaient relatifs au culte, car les conciles chrétiens en marquent une grande jalousie; ils défendent les prières et d'allumer des flambeaux *devant des pierres (ad lapides)*.

Le pouvoir des druides était établi en partie sur la croyance qu'après la mort les âmes changeaient de corps.

Aristote, au contraire, croyait l'âme mortelle; les Celtes et les Germains étaient donc mieux préparés au culte catholique que les Grecs et les Romains. L'habitude d'obéir aux druides avec terreur prépara nos ancêtres à obéir aux évêques. La sanction des prêtres était la même: l'excommunication.

En faisant ces beaux raisonnements et bien d'autres, j'ai pris place dans une carriole du pays pour faire les cinq lieues qui séparent Dol de Saint-Malo: j'avais pour compagnons de voyage, des bourgeois riches ou plutôt enrichis. Jamais je ne me suis trouvé en aussi mauvaise compagnie; mon imagination était heureuse, ils l'ont traînée dans la boue. Que de fois j'ai regretté ma calèche! Ces gens parlaient constamment d'eux et de ce qui leur appartient; leurs femmes, leurs enfants, leurs mouchoirs de poche, qu'ils ont achetés en trompant le marchand de un franc sur la douzaine. Le signe caractéristique du provincial, c'est que tout ce qui a l'honneur de lui appartenir prend un caractère d'excellence: sa femme vaut mieux que toutes les femmes; la douzaine de mouchoirs qu'il vient d'acheter vaut mieux que toutes les autres douzaines. Jamais je ne vis l'espèce humaine sous un plus vilain jour: ces gens triomphaient de leurs bassesses à peu près comme un porc qui se vautre dans la fange. Pour devenir député, faudra-t-il faire la cour à des êtres tels que ceux-ci ? Sont-ce là les rois de l'Amérique ?

Pour en tirer quelques faits et diminuer mon dégoût, j'ai essayé de parler politique; ils se sont mis à louer bêtement la liberté et de façon à en dégoûter, la faisant

consister surtout dans le pouvoir d'empêcher leur voisins de faire ce qui leur déplaît. Il y a eu là-dessus entre eux des discussions d'une bassesse indicible: je renouvellerais mon dégoût en en donnant le détail. Ils ont fini par me convertir à leur système. J'aurais donné quinze jours de prison pour pouvoir faire administrer à chacun d'eux une volée de coups de canne. Ils m'ont expliqué que s'il y a des élections ils n'enverront certes pas à Paris un *orgueilleux*. J'ai compris qu'ils donnent ce titre aux députés qui ne se chargent pas avec empressement de retirer leurs bottes et leurs habits de chez les ouvriers qu'ils emploient à Paris.

Il est plaisant que pour être appelé à discuter les grandes questions de commerce et de douanes qui vont décider de ce que sera l'Europe dans cent ans d'ici, il faille commencer par plaire à de tels animaux.

Pour l'agrément de ma route, quelle différence si j'avais eu affaire à cinq légitimistes. Leurs principes n'auraient pas pu être plus absurdes et plus hostiles *au bonheur commun* et, loin d'être blessé à chaque instant, mon esprit eût goûté tous les charmes d'une conversation polie. Voilà donc ce peuple pour 1<sup>e</sup> bonheur duquel je crois qu'il faut tout faire!

Pour me distraire des coups de couteau que me donnait à chaque instant la conversation de ces manants enrichis, je me suis mis à regarder hors du cabriolet. Après la première lieue qui conduit de Dol au rivage au milieu d'une plaine admirablement cultivée, surtout en colza, le chemin est souvent à dix pas de la mer. Aussitôt qu'on a dépassé un grand rocher qui défend cette plaine contre les flots et qui probablement est le Mont-Dol, ce que je n'ai pas voulu demander à mes ignobles compagnons, on aperçoit à une immense distance sur la droite, et par-dessus les vagues un peu agitées, le mont Saint-Michel. Il était éclairé par le soleil couchant et paraissait d'un beau rouge; nous, nous étions un peu dans la brume.

Le mont Saint-Michel sortait des flots comme une île, il présentait la forme d'une pyramide; c'était un triangle équilatéral d'un rouge de plus en plus brillant et tirant sur le rose, qui se détachait sur un fond gris.

Nous avons quitté la mer, puis de nouveau nous l'avons vue devant nous; comme elle baissait en ce moment, de toutes parts nous apercevions des îlots déchiquetés de granit noirâtre sortant des eaux.

Sur le plus grand de ces îlots de granit on a bâti Saint-Malo, qui, comme on sait, à marée haute, ne tient à la terre que par la grande route

Cette route que je viens de parcourir, depuis qu'elle arrive à la mer à une lieue de Dol, a souvent sur son côté gauche de fort jolies petites maisons, qui rappellent tout à fait les *cottages* de la côte d'Angleterre qui est vis-à-vis. A l'approche de la voiture, je voyais sortir de ces habitations quelques douaniers et une quantité prodigieuse d'enfants fort gais.

En entrant à Saint-Malo, et nous approchant de la porte fortifiée, nous avions sur la droite la grande mer, et à gauche de la route un immense bassin de boue humide

sur laquelle paraissaient de cent pas en cent pas de pauvres navires couchés sur le flanc. Ils attendent le flot pour se relever, et cet exercice continu fatigue leurs membrures.

Au-delà de cette plaine de boue et de sable entrecoupée de flaques d'eau, on aperçoit Saint-Servan, qui a l'air d'une assez jolie petite ville. Elle est du moins entourée d'arbres bien verts, tandis qu'à Saint-Malo on ne voit que du granit noirâtre et quelques figuiers de quinze ou vingt pieds de haut, à peu près comme ceux de Naples sur la route de Portici, mais les figues de Saint-Malo ne mûrissent pas. Je conclus de la vue de cet arbre du Midi, à la vérité abrité par des murs, que les froids de Saint-Malo ne sont jamais fort rigoureux. C'est déjà un grand avantage que cette ville doit au voisinage de la mer. Elle doit à Louis XIV, et à la considération qu'avait inspirée aux ministres de la marine l'audace admirable de ses habitants, une enceinte de murs qui fait exactement le tour de la ville et dont l'épaisseur sert de promenade. Il y a un parapet du côté de la ville comme du côté de la mer, et le promeneur se trouve à peu près à la hauteur du second étage des maisons. Il m'a semblé qu'à marée basse, ce parapet est souvent à soixante pieds des flots. Cette promenade originale m'a fort intéressé, et ce n'est qu'au bout d'une heure et demie, après avoir fait exactement le tour de la ville, que je suis revenu à l'escalier voisin de la porte par lequel j'y étais monté. Mais je me suis arrêté souvent pour considérer soit les îlots noirs et déchirés par les vagues qui défendent Saint-Malo contre les lames de la grande mer, soit la colline couverte d'arbres qui, à droite au-delà du golfe de Saint-Servan, s'avance fort dans la mer. Les grands figuiers dont j'ai parlé se trouvent dans de fort petits jardins, qui existent quelquefois entre le mur de la ville et les maisons du côté opposé à l'unique porte de Saint-Malo, c'est-à-dire au couchant.

Ce que le destin m'avait fait voir de la société aujourd'hui m'avait jeté dans un si profond dégoût de l'espèce humaine, que j'ai sottement refusé d'aller au spectacle à Saint-Servan. Mon hôtesse me l'a proposé, et j'ai refusé sans réfléchir, uniquement par humeur de m'entendre adresser la parole.

Puis, regardant d'un air bourru, j'ai vu que l'hôtesse était assez jolie femme et polie à l'anglaise; elle me disait avec dignité qu'une sorte d'omnibus me conduirait à Saint-Servan en un quart d'heure.

J'ai erré dans la ville. Tout y est d'un gris noirâtre; c'est la couleur du granit de ce pays-ci. J'aurais bien voulu voir la rue où sont nés MM. de Chateaubriand et de Lamennais; mais j'avais horreur d'adresser la parole à qui que ce soit. Vis-à-vis un palais de justice que l'on construit avec des colonnes à la grecque, j'ai aperçu une ridicule statue du Duguay-Trouin. Avec ses culottes flottantes, cet intrépide marin ne ressemble pas mal à ces statues de bergers en plomb, que les curés de village mettent dans leurs jardins. J'ai trouvé un café fort joli à côté de la statue; mais j'étais encore empoisonné par mes manants de la route; je prenais en mauvaise part tout ce que j'entendais dire aux pauvres officiers des trois compagnies qui viennent tous les mois tenir garnison dans cette île. Ces messieurs paraissaient se formaliser beaucoup de l'absence de toute promenade, autre que celle des

murailles, non moins que de l'extrême vertu des dames de Saint-Malo. L'un d'eux disait: « Certes, il n'y aurait aucun danger à laisser les demoiselles de ce pays-ci seules avec les jeunes gens les plus aimables; on peut être assuré qu'elles ne songeront jamais qu'à leur plus ou moins de fortune. Le plus beau *cavalier*, s'il n'est pas assez riche pour s'établir\_, n'est d'aucun danger pour ces vertus calculantes. »

Il me restait la ressource de demander du vin de Champagne; mon hôtesse m'avait assuré que le sien était excellent. Mais quoi de plus triste que de boire seul pour oublier un chagrin ridicule?

Je suis allé chez le libraire, où j'ai trouvé la *Princesse de Clèves*, petit bouquin fort joliment relié. Afin de ne pas avoir à m'impatiser contre les sales chandelles de la province, je suis allé moi-même acheter des bougies. Ma chambre donnait sur une rue affreuse de dix pieds de large; il n'y en avait pas d'autre dans l'hôtel. J'ai demandé une bouteille de vin de Champagne; et aussitôt l'on s'est souvenu, comme par miracle, qu'un monsieur venait de partir par le bateau à vapeur de Dinan, et l'on m'a conduit, par un escalier de bois, en escargot, à une grande chambre au troisième étage, d'où l'on aperçoit fort bien la mer, par-dessus le rempart. Je me suis enivré de cette vue, puis j'ai lu la moitié de l'admirable volume que je venais d'acheter; l'âme enfin rassérénée par ces douces occupations, je me suis mis à écrire ce procès-verbal peut-être trop fidèle de tous mes malheurs intellectuels. *Les ennuyeux m'empoisonnent*; c'est ce qui m'eût empêché de faire fortune de toute autre façon que par le commerce; et mon père eut toute raison de me jeter violemment dans cette voie. Lorsque j'étais douanier, mes amis m'estimaient sans doute; mais la plupart eussent été charmés que, lorsque je sortais pour la première fois avec un bel uniforme neuf, un enfant jetât sur moi un verre d'eau sale.

Une vérité m'assiège à chaque heure du jour, depuis que je suis en Bretagne. Le petit bourgeois d'Autun, de Nevers, de Bourges, de Tours, est cent fois plus arriéré, plus stupide, plus *envieux* même, que le bourgeois qui vit à quatre lieues des côtes, et de temps en temps a un cousin noyé par une tempête.

-- Bravoure des jeunes enfants bretons de la côte de Morlaix, qui se cachent à bord des navires qui partent pour la pêche de la morue sur le banc de Terre-Neuve; on les appelle des *trouvés* (trouvés à bord du navire, quand il est loin des côtes). On pourrait lever ici une garde impériale de marins.

Du temps de l'Empire, les corsaires bretons attendaient, pour sortir, quelque tempête qui ne permît pas aux vaisseaux du blocus anglais de se tenir près de leurs rochers de granit noir. Quelle différence pour Napoléon, si, au lieu de faire des flottes, il eût équipé mille corsaires? Que n'eût-il pas fait avec des Bretons!

Saint-Malo,

le...

---

Je ne sais comment je me suis laissé entraîner à perdre deux jours dans cette ville singulière, mais peu aimable: au fond, c'est une prison.

Hier j'ai pris un bateau pour faire le tour des îlots noirs qui, suivant moi, gâtent beaucoup la vue de Saint-Malo du côté de la mer; ensuite je suis allé errer le long de la jolie côte couverte d'arbres qui termine l'horizon au couchant. Le vent étant agréable et la mer tranquille, j'ai fait mettre la voile, et suis allé au loin vers le couchant, toujours lisant mon roman. J'avais oublié tout au monde. Si l'on m'eût demandé où j'étais, j'aurais répondu: A la Martinique.

J'ai manqué ainsi, à mon grand regret, l'heure du bateau à vapeur qui conduit à Dinan. On dit que les bords de la rivière sont charmants et hérissés de rochers singuliers; et d'ailleurs on trouve, près de cette ville toute du moyen âge, un menhir de vingt-cinq pieds de haut: ces monuments informes font réfléchir, et je commence à m'y attacher, à mesure que je vois augmenter mon estime pour les Bretons. On m'a beaucoup vanté les quatre Évangélistes, ainsi que le lion et le boeuf ailés, attributs de saint Marc et de saint Luc, qui ornent la façade de l'ancienne cathédrale de Dinan. A peu de distance existait une abbaye dont les ruines sont célèbres; à la vérité, je n'y aurais peut-être rien compris. Ma longue promenade sur mer m'a privé de tout cela: mais jamais peut-être je ne fus plus sensible à cette admirable peinture, la plus ancienne qui existe dans la langue, d'une passion qui devient tous les jours plus rare dans la bonne compagnie. Plusieurs parties de cette peinture n'ont point été surpassées; je les compare à certains ciels ornés d'anges par le Pérugin, que les écoles de Rome et de Bologne, si savantes et si supérieures dans tout le reste, n'ont jamais pu faire oublier.

Aujourd'hui j'ai passé ma vie sur les remparts de Saint-Malo à considérer la marée montante, qui quelquefois, à ce qu'on dit, s'élève ici jusqu'à quarante pieds. Je devais partir à midi pour Dol et Avranches; mais, avant de monter en diligence, j'ai regardé la figure de mes compagnons de voyage; elle m'a effarouché. Je suis remonté sur le mur, et j'ai perdu le prix de la place.

Le coucher du soleil m'a dédommagé du retard, il a été magnifique: le ciel était en feu, ce qui donnait une couleur plus noire encore aux îlots de Saint-Malo. J'ai passé mon temps sur la plage du couchant, au milieu d'une troupe d'enfants qui avaient ôté leurs souliers, et jouaient avec le flot puissant de la mer; ils se retiraient à mesure que la lame montante venait les mouiller.

Quelle idée noble et exagérée je me faisais de Saint-Malo, d'après ses hardis corsaires! Sera-ce donc toujours là mon erreur? Que d'enfantillage il y a encore dans cette tête! Je n'ai vu que des figures à argent. Dans tout l'art de la peinture, y a-t-il rien d'aussi laid que les contours de la bouche d'un banquier qui craint de perdre ?

Au milieu de cette sécheresse d'âme, je n'ai trouvé qu'une *intonation* touchante; c'était un postillon qui me disait: « Ah! monsieur, quand on vient de ce côté-ci, il faut toujours reprendre le même chemin: on ne peut pas aller plus loin. » Dans ce dernier mot si commun, il y avait par hasard toute la tristesse profondément sentie d'un insulaire ou d'un prisonnier. J'ai songé à ce pauvre Pellico.

On va me trouver exagéré; mais enfin je tiens à la bizarrerie de *dire la vérité* (j'en excepte, bien entendu, les vérités dangereuses). Voici ce que je trouve dans mon journal, à la date de Saint-Malo:

« On ne sait rien faire bien en province, pas même mourir. Huit jours avant sa fin, un malheureux provincial est averti du danger par les larmes de sa femme et de ses enfants, par les propos gauches de ses amis, et enfin par l'arrivée terrible du prêtre. A la vue du ministre des autels, le malade se tient pour mort; tout est fini pour lui. A ce moment commencent les scènes *déchirantes*, renouvelées dix fois le jour. Le pauvre homme rend enfin le dernier soupir au milieu des cris et des sanglots de sa famille et des domestiques. Sa femme se jette sur son corps inanimé; on entend de la rue ses cris épouvantables, ce qui lui fait honneur; et elle donne aux enfants un souvenir éternel d'horreur et de misère: c'est une scène affreuse. »

Un homme tombe gravement malade à Paris; il ferme sa porte; un petit nombre d'amis pénètrent jusqu'à lui. On se garde bien de parler tristement de la maladie; après les premiers mots sur sa santé, on lui raconte ce qui se passe dans le monde. Au dernier moment, le malade prie sa garde de le laisser seul un instant; il a besoin de reposer. Les choses tristes se passent comme elles se passeraient toujours, sans nos sottes institutions, dans le silence et la solitude.

Voyez l'animal malade, il se cache, et, pour mourir, va chercher dans le bois le fourré le plus épais. Fourier est mort en se cachant de sa portière.

Depuis que l'idée d'un enfer *éternel* s'en va, la mort redevient une chose simple, ce qu'elle était avant le règne de Constantin. Cette idée aura valu des milliards à qui de droit, des chefs-d'oeuvre aux beaux-arts, de la profondeur à l'esprit humain.

Granville,

le

...

---

Rien de plus obligeant que les habitants de Granville. Dans les pays où il y a un cercle de négociants, les cafés ne font pas venir les journaux de Paris, ce serait une dépense trop considérable pour leurs faibles recettes. J'étais donc fort contrarié ce soir à Granville. Comme en venant de Saint-Malo je m'étais rapproché de Paris, j'étais piqué d'une curiosité assez ridicule; j'aurais volontiers arrêté les passants pour leur dire: « Qu'y a-t-il de nouveau? » Au café je n'ai trouvé que la



*Gazette du département* dont j'avais lu les nouvelles à Saint-Malo. Je suis rentré tristement chez moi. J'ai essayé de la lecture, mais lire *par force* ne m'a jamais réussi. Comme je sortais pour flâner dans les rues, j'ai eu le courage de parler de mon embarras. Le garçon de l'hôtel m'a conduit tout simplement au cercle établi depuis peu à l'extrémité de la promenade nouvelle, formée d'assez jolis arbres bien touffus. Il y a trois ans, ce n'était qu'une triste grève couverte de cailloux. Vivent les pays en progrès, on y est heureux, et par conséquent on y a de la bonté. Arrivé dans la salle du cercle, un monsieur fort obligeant a mis à ma disposition, sans mot dire, trois ou quatre journaux arrivés de Paris depuis une heure. Lorsque je suis sorti après les avoir dévorés, le concierge m'a dit, de la part de ces messieurs, que le cercle ouvre tous les matins à sept heures; il me semble qu'il est impossible de mieux en agir à Paris. Granville a doublé depuis dix ans; or, en toute espèce de biens, ce n'est pas posséder qui fait le bonheur, c'est acquérir, dit Figaro. Les négociants de Granville prospèrent; d'où il suit qu'ils sont heureux et polis, et sans doute moins tracassiers et méchants que les bourgeois de tant de petites villes de France, qui ne savent que faire de leur temps et se plaignent de leurs dix-huit cents livres de rente.

Ce matin, à mon passage à Dol, j'ai pris sur le temps du dîner celui de revoir l'intérieur de la charmante cathédrale. Notre dîner, cependant, était bon et amusant; il était préparé dans une salle d'une exiguïté plus qu'anglaise, elle pouvait avoir sept pieds et demi de haut; la table était fort étroite et nos chaises touchaient les murailles de tous les côtés. Deux jeunes filles assez jolies, mais coiffées d'une énorme quantité de cheveux d'une couleur singulière, celle de l'étope presque blanche, ont servi dans cette petite salle à manger d'excellentes soles et une profusion de poissons et de fruits de mer

De Dol à Pontorson, j'ai trouvé un pays d'une admirable fertilité. Tout à coup on arrive sur le bord d'une immense vallée, au fond de laquelle il faut aller chercher le bourg et la rivière de Pontorson. La vue est magnifique et très étendue, elle fait d'autant plus de plaisir qu'il y a surprise complète. Au fleuve de Pontorson finit la Bretagne.

Je ne saurais assez louer la suite de collines charmantes couvertes d'arbres élancés et bien verts par lesquelles la Normandie s'annonce. La route serpente entre ces collines. On voit de temps à autre la mer et le Mont Saint-Michel. Je ne connais rien de comparable en France. Aux yeux des personnes de quarante ans, fatiguées des émotions trop fortes, ce pays-ci doit être plus beau que l'Italie et que la Suisse. Ce sont les paysages de l'Albane comparés à ceux du Guaspre. Je ne connais de comparable que les collines des environs de Desenzano, sur la route de Brescia à Vérone. Elles ont plus de grandiose et sont moins *jolies*.

En faisant à pied la longue montée qui précède les premières maisons d'Avranches, j'ai eu une vue complète du Mont Saint-Michel, qui se montrait à gauche dans la mer, fort au-dessous du lieu où j'étais. Il m'a paru si petit, si mesquin, que j'ai renoncé à l'idée d'y aller. Ce rocher isolé paraît sans doute un pic grandiose aux Normands, qui n'ont vu ni les Alpes ni Gavarnie. Ce n'est pas eux

que je plains; c'est un grand malheur d'avoir vu de trop bonne heure la beauté sublime. Un voyageur me disait hier que la plus jolie personne de Normandie habite l'auberge du Mont Saint-Michel. Depuis Dol, je voyageais seul, dans le coupé de la diligence, avec une paysanne de quarante ans extrêmement belle. Cette dame a des traits romains, des manières fort distinguées, et ce qui me surprend au possible, je trouve dans ses façons une aisance et un naturel auxquels beaucoup de nos grandes dames pourraient porter envie. Elle n'a pas du tout l'air d'une actrice imitant bien mademoiselle Mars. De temps en temps, cette noble paysanne tirait de son petit panier une *Imitation de Jésus-Christ* fort bien reliée en noir, et lisait pendant quelques minutes.

J'ai supposé témérairement qu'à cause de son extrême beauté, elle avait eu dans sa jeunesse l'occasion de voir très bonne compagnie en Angleterre (ses façons sont un peu sérieuses, elle ressemble à une héroïne de l'abbé Prévost); qu'arrivée à un certain âge on l'avait mariée, et qu'elle était revenue à la condition d'une riche paysanne. Malgré le peu d'envie que j'ai de parler, la conversation s'est engagée entre nous, et si bien et avec tant de respect de ma part, que j'ai pu lui laisser entrevoir le roman que je venais d'imaginer. Elle en a ri de bon coeur, et m'a raconté avec un naturel parfait qu'elle est femme d'un pêcheur habitant à Jersey, et que, pendant que son mari est à la mer, elle tient un petit magasin de quincaillerie et de toutes les choses qui peuvent convenir à de pauvres matelots. Elle me contait tout cela comme eût pu le faire madame de Sévigné.

-- Votre récit est adorable, lui disais-je; mais permettez-moi de vous dire qu'il m'enchanté, mais ne me persuade point.

Cette-paysanne de quarante ans est sans contredit la femme la plus distinguée que j'aie rencontrée dans mon voyage, et, pour la beauté, elle vient, ce me semble, immédiatement après l'adorable carliste qui s'embarqua sur le bateau à vapeur de la Loire avec un chapeau vert.

Cette noble paysanne s'est tirée avec toute la grâce imaginable du récit d'une petite insolence à laquelle elle a été en butte de la part d'une femme vêtue de noir. La veille, en venant de Rennes par la même diligence, une religieuse a voulu lui enlever sa place de haute lutte.

-- Allons, ôtez-vous de là, *ma chère dame*, il faut que je m'y mette, etc. Rien de plus joli et de plus plaisant que ce dialogue; la *prepotenza* sotté d'un côté, et de l'autre l'esprit vif, mais fort mesuré, d'une femme de bonne compagnie qui a toujours peur d'en trop dire, et qui comprend à merveille qu'elle doit l'avanie qu'elle éprouve à son habit de paysanne.

J'ai eu cette aimable compagne de voyage jusqu'à Granville. Comme la diligence s'arrêtait une heure à Avranches, je l'ai engagée à monter avec moi sur le petit promontoire où existait autrefois la cathédrale du savant Huet, cet évêque, homme d'esprit, qui a écrit sur les romans. De là nous aurions une vue magnifique de tout le pays. Je lui offrais mon bras sans songer à mal.

-- Y pensez-vous, monsieur, une paysanne?

Ce mot a été dit avec une intonation si pure, si peu affectée, et qui m'a touché si vivement, que j'ai bien répondu. C'est avec cette noble paysanne que j'ai admiré une des plus belles vues de France. Elle a trouvé qu'elle ressemblait beaucoup à celle dont nous venions de jouir avant d'arriver à Pontorson. On se trouve aussi sur le bord d'une vallée large, profonde, admirablement plantée d'arbres bien verts, avec un lointain qui se perd sur la droite au milieu de forêts, et la mer sur la gauche.

En déjeunant à l'auberge, j'ai appris que le pays est hanté par une foule d'Anglais; mais ils vont s'en aller, ils ont le malheur de trop bien pêcher à la ligne. Ils emploient des mouches artificielles qui trompent trop bien des nigauds de poissons, je ne sais si c'est les saumons ou les truites. Le bonheur anglais a excité au plus haut point la jalousie des Normands. Ils ont interrompu toutes relations de société avec ces fins pêcheurs, et songent même, autant que j'ai pu le comprendre, à leur faire un procès

Si j'étais maître de mon temps, je m'arrêteraïs pour jouir de ce procès, et j'assignerais quelqu'un.

Malgré cette *politesse normande*, comme je ne pêche pas à la ligne, c'est à Avranches ou à Granville que je fixerais mon séjour, si jamais j'étais condamné à vivre en province dans les environs de Paris. A la première vue de la question, l'on serait tenté d'aller s'établir au midi, vers Tours ou Angers, pour éviter la rigueur des hivers; mais la différence du degré de civilisation est de plus de conséquence que la différence de deux degrés de latitude. Il y a cent fois plus de *petitesse provinciale* et de curiosité tracassière sur ce que fait le voisin à Tours ou à Angers, qu'à Granville ou à Avranches. Il faut toujours en revenir à cet axiome: le voisinage de la mer *détruit la petitesse*. Tout homme qui a navigué en est plus ou moins exempt; seulement, s'il est sot, il raconte des tempêtes, et s'il est homme d'esprit de Paris un peu affecté, il nie qu'il en existe.

Je me souviens qu'à Angers les bourgeois qui habitent les maisons d'un des côtés d'une belle rue toute nouvelle, prétendent que les maisons de leurs voisins de l'autre côté de la rue vont descendre de huit à dix pieds au premier jour. Je n'ai jamais rien vu de si petit que la joie maligne mêlée de fausse commisération qui éclate dans leurs yeux, en parlant deux heures de suite de cet abaissement futur. S'il fallait absolument habiter une petite ville en France, je choiserais Grasse ou la Ciotat.

D'Avranches à Granville, nous avons vu une foule de ces charmantes maisons de paysans, isolées au milieu d'un verger planté de beaux pommiers et ombragé par quelques grands ormeaux. L'herbe qui vient là-dessous est d'une fraîcheur et d'un vert dignes du Titien. « Voyez-vous, m'a dit ma compagne de voyage, ces belles fleurs de couleur amarante en forme de cloches? c'est la digitale, cette plante qu'on donne pour empêcher le cœur de battre trop vite. »

Ces vergers sont séparés des champs voisins par une digue en terre haute de quatre pieds, large de six, et toute couverte de jeunes ormeaux de vingt-cinq pieds de haut, placés à trois pieds à peine les uns des autres. C'est à cette mode, que je vois régner depuis Rennes, qu'est due l'admirable beauté du pays. L'oeil du voyageur n'aurait rien à désirer s'il apercevait de temps à autre quelques vieux arbres de soixante pieds de hauteur; mais l'avarice normande ne les laisse point arriver à cet âge. Qu'est-ce que ça rapporte, voir un bel arbre?

A moitié chemin d'Avranches à Granville, un gros jeune paysan riche, précisément le type de cette cupidité astucieuse qui a civilisé la Normandie, est venu prendre la troisième place du coupé. Il m'a expliqué très clairement l'industrie fort compliquée de l'éleveur de boeufs; il s'agit de ces boeufs que nous voyons à Paris sous la forme de rosbif. Ces boeufs changent de mains tous les ans; la division du travail est extrême et trop longue à rapporter ici. Notre homme passe sa vie sur la route qui de Poissy conduit aux environs de Caen. Ce commerce est fort chanceux; il a perdu trente mille francs il y a trois ans; les boeufs ne voulaient point s'engraisser. Ce monsieur nous dit des choses curieuses de l'instinct de ces animaux.

La noble paysanne, voyant l'intérêt avec lequel j'écoute les détails donnés par l'éleveur de boeufs, me raconte à son tour tous les détails de l'état de sabotier; ces gens-là passent leur vie dans les forêts. Ce que j'apprends à ce sujet m'a engagé à faire une excursion dont je rendrai compte plus tard.

En arrivant au long faubourg de Granville, un tonneau de bière qui était sur le devant de la diligence est tombé, et ma compagne de voyage s'est en quelque sorte éclipsée; j'ai respecté son incognito, si c'en est un. J'avais en face de moi, au delà d'une vallée profonde, un promontoire élevé de deux ou trois cents pieds, et terminé, du côté de la mer, par un précipice; c'est sur cette falaise qu'est juchée la ville fortifiée de Granville. Mais peu de gens se donnent la corvée d'habiter cette montagne, ou résident au bas dans un second faubourg différent de celui dont j'ai déjà parlé. Je monte à la ville. Les maisons, noires, tristes et fort régulières, n'ont que deux petits étages; elles ressemblent fort aux maisons des petites villes d'Angleterre. Malgré leur position élevée et la vue de la mer dont jouissent toutes celles du côté droit de la rue en allant à l'église, la tristesse sombre est le trait marquant de cette antique cité. Je vais jusqu'au bout du cap qui se termine par un grand pré entouré par la mer de trois côtés. Un enfant du pays disait: « On parle si souvent du bout du monde, eh bien! le voilà. » Cette idée ne manque pas de justesse.

La mer, ce soir, était sombre et triste; elle bat le rocher de tous les côtés à deux cents pieds au-dessous du promeneur. Ce pré est séparé de la ville par une vaste caserne qu'on aurait dû entourer d'un mur crénelé dans le goût gothique et élevé de dix pieds au-dessus du toit. Après cette dépense si peu considérable, ce gros édifice aurait eu quelque physionomie.

Sur ce pré paraissaient quelques malheureux moutons tourmentés par le vent. J'ai trouvé là une pièce de douze en fer abandonnée dans l'herbe, et quelques

vestiges d'une batterie. En rentrant en ville, je suis entré dans l'église, triste à merveille. Une vingtaine de jeunes filles y apportaient la dépouille mortelle d'une de leurs compagnes. Il n'y avait là d'autres hommes que l'antique bedeau à l'air ivrogne, le vieux prêtre frileux et dépêchant son affaire, et moi pour spectateur.

Pendant qu'on chantait un psaume, je crois, je lisais tristement dans les bas côtés de l'église une quantité d'épithaphes remplies de fautes d'orthographe. Les lettres sont taillées en relief dans le granit noirâtre. Rien de plus pauvre et de plus triste. Ces épithaphes sont de 1620 et des années voisines. Le chœur de cette église n'est pas sur le même axe que la nef.

Je ne sais pourquoi j'étais accablé de tristesse; si j'avais cru aux pressentiments, j'aurais pensé que quelque grand malheur m'arrivait au loin. Je voyais toujours cette bière couverte d'un mauvais drap blanc, que quatre jeunes filles laides soutenaient à un pied de terre avec des serviettes qu'elles avaient passées. Combien on est plus sage à Florence! toutes ces choses-là se passent de nuit.

Comme je n'avais âme qui vive avec qui faire la conversation, j'ai attaqué la tristesse par les moyens physiques. J'ai trouvé par hasard une assez bonne tasse de café au café placé contre la porte fortifiée de la ville. La descente vers le joli faubourg est agréable et pittoresque: le génie a exigé que les maisons de la rue la plus élevée et la plus marchande de ce faubourg, celle qui arrive à la porte fortifiée de la ville, n'eussent pas plus de quinze pieds de haut; il fallait laisser leur effet aux pièces de canon du rempart.

Tout le monde parle encore ici du fameux siège de 1794, que les Vendéens furent obligés de lever après s'y être longtemps et bravement obstinés. Là commencèrent leurs malheurs. S'ils avaient pu s'emparer de la ville et du port qui assèche à toutes les marées, mais qui est commode, ils auraient eu un moyen sûr de communiquer avec les Anglais. L'on peut dire que le courage plutôt *civil* que militaire des hommes de sens qui eurent l'idée de défendre cette bicoque a peut-être sauvé la république et empêché le retour des Bourbons dès 1794. Pensez à ce que l'Europe aurait fait de nous qui n'avions pas encore la gloire de l'empire! Vienne, Berlin, Moscou, Madrid, n'avaient pas encore vu les grenadiers français. Qu'on juge par 1815 de ce qu'aurait fait le parti émigré, plus jeune de vingt ans en 1795.

J'ai vivement regretté de n'avoir pas avec moi le volume de l'histoire de la Vendée par Bauchamp, où il raconte la levée du siège de Granville et l'incendie du faubourg. C'est en vain que j'ai demandé à voir un tableau représentant cet incendie, qui est, dit-on, à l'Hôtel de Ville; l'homme chargé de le garder est absent: c'est presque toujours ce qui arrive en province; tout monument qui n'est pas sur la voie publique est perdu pour le voyageur; et si j'étais un héros, je voudrais que ma statue fût au coin de la rue, sauf à voir les enfants m'assiéger à coups de pierres.

Depuis la révolution de 1830, on bâtit une fort jolie ville au pied du rocher de Granville, et tout contre le port. J'ai compté là je ne sais combien de grandes

maisons en construction. On imite l'architecture de Paris, et toutes ces maisons ont une jolie vue sur la mer, et sont garanties du vent du nord par la vieille ville. Quelques maisons antiques et fort pittoresques sont placées à l'endroit où la jetée, qui forme le port, touche au rocher couronné par le pré dont j'ai parlé, et qui figure le bout du monde. J'ai trouvé là des nuées d'enfants, jouant dans l'eau de la mer qui se retirait. Comment ne seraient-ils pas de bons marins? Bientôt tous les navires se sont tristement penchés sur le côté, et sont restés pris dans la boue. Des charpentiers, occupés à construire deux ou trois bâtiments au fond de ce port, m'ont appris que Granville expédie ses bâtiments en Amérique et au bout du monde; et comme malgré moi, j'avais l'air sans doute un peu incrédule, on m'a nommé toutes les maisons qui depuis dix ans ont fait fortune. Je ne connais personne en ce pays, je n'ai pu pénétrer quel est au fond le véritable genre de commerce qui met les gens de Granville en état d'élever tant de belles et grandes bâtisses; la pêche apparemment.

Il y a de jolis jardins et de jolis petits ponts, appartenant à des particuliers, sur un ruisseau qui coulait, il y a six ans, au milieu des galets, et qui va se trouver au milieu de la ville neuve. Sur ses bords, on a planté la promenade publique, qui déjà, grâce au bon choix des arbres, offre beaucoup d'ombre, et c'est au fond de cette promenade qu'est placé le cercle de négociants qui me permet si obligeamment de lire ses journaux. Quand des chevaux viennent boire et prendre un bain dans ce fleuve de dix pieds de large, qui sépare la promenade des jardins particuliers, l'eau s'élève et inonde toutes les blanchisseuses qui savonnent sur ses bords. Alors grands éclats de rire et assauts de bons mots entre les servantes qui savonnent et les grooms en sabots.

Vis-à-vis l'auberge où j'ai une très bonne chambre, dans le faubourg de Granville, on a taillé un passage dans le rocher, apparemment pour la sûreté de la ville. C'est par là que j'allais voir cette mer du Nord, si sérieuse en cet endroit. Une nouvelle route, en partie taillée dans le roc, conduit sur la colline, à l'extrémité de laquelle l'ancienne ville est bâtie. Les habitants voudraient faire avouer au génie militaire que Granville ne vaut rien comme ville forte. Mais Granville est dans le cas du Havre; je fais des vœux pour le génie; s'il perd ses droits, la cupidité entassera les maisons laides et sales. Arrivé au sommet de cette falaise, le voyageur trouve la vue de l'Océan qui s'étend au nord à l'infini. Le pays battu par les vents semble d'abord lieu fertile. Mais à un quart de lieue de la route, sur la droite, du côté opposé à la mer, la plaine étant un peu abritée par la falaise sur laquelle la route est établie, le voyageur voit recommencer ces champs entourés d'une digue de terre couverte de jeunes ormes de trente pieds de haut.

Peu à peu le pays devient admirable de fertilité et de verdure; on arrive ainsi au pied de la colline sur laquelle Coutances est perchée. Je comptais passer la soirée à voir à mon aise la cathédrale, sur laquelle on a tant discuté, et dont j'aperçois depuis longtemps les deux clochers pointus. Un mauvais génie m'a conduit à la poste, j'y trouve une lettre qui m'y attend depuis trois jours. Elle est écrite par un homme impatient, qui a des millions, et qui met quelque argent dans les affaires de notre maison; ce dont. lui et nous, nous nous trouvons bien. Mais cet homme riche

et timide n'a aucun usage des affaires, et de la moindre vétille se fait un monstre. Parce qu'il a des millions et de la probité, il se croit négociant. Il est à sa magnifique terre de B., et désire me voir pour une affaire qu'il se garde bien d'expliquer, et qui, selon lui, est de la plus haute importance. Je gagerais que ce n'est rien; mais aussi l'affaire peut être réellement essentielle.

M. R. me marque qu'il écrit la même lettre, poste restante, dans toutes les villes de Bretagne, pays où il sait que je voyage *pour mon plaisir*. Je puis fort bien dire que j'ai reçu la lettre, mais qu'une affaire m'a retenu dans les environs de Coutances; je puis mentir plus en grand, et prétendre que je n'ai reçu que deux jours plus tard cette maudite lettre qui m'appelle sans doute pour une misère, pour quelque faillite de dix mille francs.

Mais cette affaire, cachée derrière un voile, s'empare déjà de mon imagination. Au lieu d'être sensible aux beautés de la fameuse cathédrale de Coutances, et de suivre les idées qu'elle peut suggérer, la folle de la maison va se mettre platement, et en dépit de tous mes efforts, à parcourir tous les possibles en fait de banqueroutes et de malheurs d'argent. Tant il est vrai que, pour être libre de toute préoccupation de ce côté-là, il faut se retirer tout à fait des affaires.

Je vais employer trois heures à voir la ville; puis je prendrai la poste, et demain à l'heure du déjeuner je serai à B.

La relation de mon séjour à B. n'offrirait que peu d'intérêt au lecteur. En quittant cette propriété, je pris la route du Havre.

Une diligence menée par d'excellents chevaux m'a conduit fort rapidement à Honfleur. Mais je n'ai plus trouvé sur la route la belle et verte Normandie d'Avranches; c'est une plaine cultivée comme les environs de Paris. Il y avait foire à Pont-l'Évêque; il fallait voir les physionomies de tous ces Normands *concluant des marchés*: c'était vraiment amusant. Il y a place là pour un nouveau Téniers; on s'arracherait ses ouvrages dans les centaines de châteaux élégants qui peuplent la Normandie.

En arrivant à Honfleur je trouve que le bateau pour le Havre est parti depuis deux heures; l'hôtesse m'annonce d'un air compatissant qu'il reviendra peut-être dans la soirée. Bonne finesse normande que j'ai le plaisir de deviner. En me donnant ce fol espoir, l'hôtesse veut m'empêcher de prendre un petit bateau qui en deux heures me conduirait facilement à Harfleur, dont je vois d'ici fumer les manufactures. Je trouverais là vingt voitures pour le Havre. Mais j'aime les charmants coteaux couverts d'arbres qui bordent l'Océan au couchant de Honfleur: je vais y passer la journée. C'est là ou dans la forêt qui borde la Seine au midi, en remontant vers Rouen, que, dans dix ans d'ici, lorsque les chemins de fer seront organisés, les gens riches de Paris auront leurs maisons de campagne. Tôt ou tard ces messieurs entendront dire que la rive gauche de la Seine est bordée de vastes et nobles forêts. Quoi de plus simple que d'acheter deux arpents, ou vingt arpents ou deux cents arpents de bois sur le coteau qui borne la Seine au midi, et d'y bâtir un

ermitage ou un château! On jouit de six lieues de forêt en tous sens et de l'air de la mer. Là, les hommes occupés trouveront une solitude et une campagne véritables à dix heures de Paris, car le bateau à vapeur de Rouen au Havre ne met que cinq heures et demie à faire le trajet,

En rentrant ce soir à Honfleur j'ai trouvé grande illumination: on se réjouit de la loi qui vient d'accorder des fonds pour l'agrandissement du port. Il en a bon besoin le pauvre malheureux; et malgré tout il restera bien laid. Je ne puis m'accoutumer à cette plage de boue d'une demi-lieue de largeur, au delà de laquelle la mer n'a l'air que d'une bordure de six pouces de haut. C'est pourtant là le spectacle dont je jouissais ce soir de ma fenêtre, la mieux située de Honfleur. Malgré moi, je pensais Sestri-di-Le vante et à Pausilippe, ce qui est un gros péché quand on voyage en France. J'avais choisi la seule chambre de l'auberge qui donne directement sur la mer; appuyé sur ma fenêtre, je pouvais penser à son absence, au lieu d'avoir l'esprit avili par la conversation normande qui se fait à haute voix sur le quai, et qui assourdit les autres chambres toutes placées au premier étage

Ces portefaix, matelots, aubergistes normands, se plaignent toujours d'un voyageur qui a eu l'infamie de ne vouloir donner que trois francs pour le transport de ses effets, ce qu'un homme du pays aurait payé quinze sous. Leurs lamentations, applaudies de tous les assistants, sont plaisantes un instant, en ce que l'on voit tous ces gens regarder la friponnerie à l'égard de l'étranger comme un droit acquis. Je n'avais pas vu une telle naïveté friponne depuis la Suisse; j'étais jeune alors, et je me souviens que ces propos me gâtaient les beaux paysages.

Les Gaëls et les Kymris peuplaient le beau pays que je parcours quand les Normands arrivèrent. Mais ce qui compliqua beaucoup la question, c'est que ces Normands si audacieux n'étaient pas eux-mêmes une race pure; ils provenaient d'un pays où des Germains étaient venus se mêler à une population primitive *finoise*.

Le type finois, c'est une tête ronde, le nez assez large et épaté, le menton fuyant, les pommettes saillantes, les cheveux *filasse*. Les Germains ont la tête carrée: ce caractère germain, moins prononcé que les autres, tend à disparaître.

Les deux figures les plus prononcées, le Kymri et le Finois, se sont mêlées et ont produit en Normandie une race où le Kymri domine. Ainsi nez kymri, crochu vers le bas, mais plus gros; pommettes saillantes, trait qui n'appartient pas au Kymri, et le menton *\_fuyant*, trait encore plus contraire au Kymri. Cette figure que je viens d'esquisser est la plus caractérisée de celles que l'on trouve en Normandie. Je l'ai observée à Caen, à Bayeux, à Isigny, mais surtout à Falaise.

Le

Havre.

---



Ce matin, à onze heures, j'ai pris passage sur un magnifique bateau à vapeur; après cinq quarts d'heure il nous a débarqués au Havre. J'aurais voulu qu'une si aimable traversée durât toute la journée.

Ce n'est pas une petite affaire que de se loger au Havre. Il y a de fort bons hôtels; mais tous exigent qu'on mange à table d'hôte ou qu'on se fasse servir dans sa chambre. Ce dernier parti me semble triste, et, quant au dîner à table d'hôte, outre qu'il dure une heure et demie, on se trouve là vis-à-vis de trente ou quarante figures américaines ou anglaises, dont les yeux mornes et les lèvres *primes* (\*) [\* minces; patois dauphinois] me jettent dans le découragement. Une heure de la vue forcée d'un ennuyeux m'empoisonne toute une soirée

J'ai pris à l'hôtel de l'Amirauté une belle chambre au second étage avec vue sur le port, qui par bonheur se trouvait vacante. Je ne suis séparé de la mer, c'est-à-dire du port, que par un petit quai fort étroit; je vois partir et arriver tous les bateaux à vapeur. Je viens de voir arriver *Rotterdam* et partir *Londres*; un immense bâtiment, nommé *le Courrier*, entre et sort à tout moment pendant le peu d'heures qu'il y a de l'eau dans le port, il remorque les nombreux bâtiments à voile qui arrivent et qui partent. Comme vous savez, l'entrée du Havre est assez difficile, il faut passer contre la Tour Ronde bâtie par François Ier. Quand j'ai pris possession de ma chambre, le port sous ma fenêtre, et l'atmosphère jusque par-dessus les toits, étaient entièrement remplis par la fumée bistre des bateaux à vapeur. Les gros tourbillons de cette fumée se mêlent avec les jets de vapeur blanche qui s'élancent en sifflant de la soupape des machines. Cette profonde obscurité causée par la fumée du charbon m'a rappelé Londres, et en vérité avec plaisir, dans ce moment où je suis saturé des petites bourgeoisies et mesquines de l'intérieur de la France. Tout ce qui est activité me plaît, et, dans ce genre, le Havre est la plus exacte copie de l'Angleterre que la France puisse montrer. Toutefois, la douane de Liverpool expédie cent cinquante bâtiments en un jour, et la douane du Havre ne sait où donner de la tête si, dans la même journée, elle doit opérer sur douze ou quinze navires; c'est un effet de l'urbanité française. En Angleterre pas une parole inutile. Tous les commis sont nichés dans des loges qui donnent sur une grande salle; on va de l'une à l'autre sans ôter son chapeau et même sans parler. Le directeur a son bureau au premier étage, mais il faut que le cas soit bien grave pour qu'un commis vous dise: *Up stairs, sir* (Montez, monsieur).

Ma première sortie a été pour la plate-forme de la tour de François Ier; le public peut y arriver librement, sans avoir à subir de colloque avec aucun portier, j'en éprouve un vif sentiment de reconnaissance pour l'administration.

En faisant le tour de l'horizon avec ma lorgnette, j'ai découvert le charmant coteau d'Ingouville que j'avais parfaitement oublié; il y a plus de sept ans que je ne suis venu en ce pays.

J'ai descendu deux à deux les marches de l'escalier de la tour, et c'est avec un plaisir d'enfant que j'ai parcouru la belle rue de Paris qui conduit droit à Ingouville.

Tout respire l'activité et l'amour exclusif de l'argent dans cette belle rue; on trouve là des figures comme celles de Genève: elle conduit à une place qui est, ce me semble, l'une des plus belles de France et des plus *raisonnables* par sa beauté naturelle comme la place de Montecavallo (Rome). D'abord, de trois côtés, elle est dessinée par de belles maisons en pierres de taille, absolument comme celles que nous voyons construire tous les jours à Paris. Le quatrième côté, à droite, est composé de mâts et de navires. Là se trouve un immense bassin rempli de bâtiments, tellement serrés entre eux, qu'en cas de besoin on pourrait traverser le bassin en sautant de l'un à l'autre.

Vis-à-vis, sur la gauche du promeneur, ce sont deux jolis massifs de jeunes arbres, et au delà une belle salle de spectacle, style de la Renaissance, et une promenade à couvert à droite et à gauche, malheureusement trop peu étendue. Au nord, car la rue de Paris est nord et sud, et large au moins comme la rue de la Paix, à Paris, on aperçoit fort bien cette admirable colline d'Ingouville chargée de grands arbres et de belles maisons de campagne. C'est l'architecture anglaise.

Toutes les rues de ce quartier neuf sont vastes et bien aérées. Derrière la salle de spectacle, on finit de bâtir une belle place plantée d'arbres; mais on a eu la singulière idée de placer au milieu un obélisque composé de plusieurs morceaux de pierre, et qui ressemble en laid à une cheminée de machine à vapeur. C'est adroit, dans un pays où l'on voit de toutes parts l'air obscurci par de telles cheminées. Mais il ne faut pas en demander davantage à des négociants venus au Havre, de toutes les parties du monde, pour bâcler une fortune. C'est déjà beaucoup qu'ils aient renoncé à *vendre* le terrain sur lequel on a dessiné la place. Tôt ou tard ce tuyau de cheminée sera vendu, et l'on mettra à sa place la statue de Guillaume, duc de Normandie.

C'est un fort joli chemin que celui qui suit la crête du coteau d'Ingouville. A gauche on plonge sur l'Océan dans toute son immense étendue; à droite ce sont de jolies maisons d'une propreté anglaise, avec quelques arbres de cinquante pieds suffisamment vieux. A l'extrémité du coteau, vers les phares, j'ai admiré un verger normand que je tremble de voir envahir par les maisons; déjà un grand écriteau annonce qu'il est à vendre par lots. C'est donc pour la dernière fois probablement que j'y suis entré; il est planté de vieux pommiers, et entouré de sa digue de terre couverte d'ormeaux, dont la verdure l'enclôt de tous côtés, et lui cache la vue admirable. Un homme de goût qui l'achèterait n'y changerait rien, et, au milieu, planterait une jolie maison comme celles de la Brenta.

A gauche donc on a la mer; derrière soi c'est l'embouchure de la Seine large de quatre lieues, et au delà la côte de Normandie, au couchant d'Honfleur, où je me promenais hier; cette côte chargée de verdure occupe à peu près le tiers de l'horizon. Pour le reste, c'est le redoutable Océan couvert de navires arrivant d'Amérique, et qui attendent la marée haute pour entrer au port.

Le moins joli de cette vue, selon moi, c'est ce que les nigauds en admirent, c'est le Havre que l'on a devant soi, et dans les rues duquel on plonge. Il est à cinquante

toises en contre-bas. Il semble que l'on pourrait jeter une pierre dans ces rues, dont on n'est séparé que par sa belle ceinture de fortifications à la Vauban. Ce hasard d'être fortifiée va forcer cette ville marchande à être une des plus jolies de France. Elle s'agrandit avec une rapidité merveilleuse; mais le *Génie* ne permet de bâtir qu'au delà des fortifications, de façon que dans vingt ans le Havre sera divisé en deux par une magnifique prairie de cent cinquante toises de large. Il y a plus, la partie du Havre que l'on bâtit en ce moment a le bonheur d'être violentée par une grande route royale, qui n'a pas permis à la cupidité de construire des rues comme la rue Godot-de-Mauroy à Paris. Cette seconde moitié du Havre s'appelle Graville, et a l'avantage de former une commune séparée. De façon que, lorsque la mauvaise humeur de M. le maire du Havre ou l'intrigue d'une coterie proscrivent une invention utile, elle se réfugie à Graville. C'est ce qui arrive journellement à Londres, qui jouit aussi du bonheur de former deux ou trois communes séparées.

Cette belle prairie qui divisera le Havre en deux parties est coupée, en ce moment, par un fossé rempli d'eau extrêmement fétide, ce qui n'empêche pas de gagner de l'argent, et, sans doute, est fort indifférent aux négociants de la ville. Mais la mauvaise odeur est tellement forte, qu'il est à espérer qu'elle fera naître bientôt quelque bonne petite contagion, qui fera doubler le prix des journées parmi les ouvriers du port. Alors on découvrira qu'avec un moulin à vent faisant tourner une roue, ou une petite machine à vapeur, on peut établir un courant dans cet abominable fossé, même à marée basse.

Ma promenade a été interrompue par la fatale nécessité de rentrer à cinq heures pour le dîner à table d'hôte. J'ai pris place à une table en fer à cheval, j'ai choisi la partie située près de la porte et où l'on pouvait espérer un peu d'air. Il y avait à cette table trente-deux Américains mâchant avec une rapidité extraordinaire, et trois fats français à raie de chair irréprochable. J'avais, vis-à-vis de moi, trois jeunes femmes assez jolies et à l'air emprunté, arrivées la veille d'outre-mer, et parlant timidement des événements de la traversée. Leurs maris, placés à côté d'elles, ne disaient mot, et avaient des cheveux beaucoup trop longs; de temps à autre leurs femmes les regardaient avec crainte.

J'ai voulu m'attirer la considération générale, j'ai demandé une bouteille de vin de Champagne frappée de glace, et j'ai grondé avec humeur parce que la glace n'était pas divisée en assez petits morceaux. Tous les yeux se sont tournés vers moi, et après un petit moment d'admiration, tous les riches de la bande, que j'ai reconnus à leur air important, ont demandé aussi des vins de France.

Ce n'est qu'après une heure et un quart de patience que j'ai laissé cet ennuyeux dîner; on n'était pas encore au dessert. La salle à manger est fort basse, et j'étouffais.

Pour finir la soirée, je suis entré à la jolie salle de spectacle. Le sort m'a placé auprès de deux Espagnoles, pâles et assez belles, arrivées aussi par le paquebot de la veille; elles étaient là avec leur père, et, ce me semble, leurs deux prétendus. Ce n'était point la majesté d'une femme de Rome, c'était toute la pétulance, et, si

j'ose le dire, toute la coquetterie apparente de la race Ibère. Bientôt le père s'est fâché tout rouge: on jouait *Antony*; il voulait absolument emmener ses filles. Les jeunes Espagnoles, dont les yeux étincelaient du plaisir de voir une salle française, faisaient signe aux jeunes gens de tâcher d'obtenir que l'on restât. Mais, au troisième ou quatrième acte, arrive quelque chose d'un peu vif; le père a mis brusquement son chapeau et s'est levé en s'écriant: Immoral! vraiment honteux! Et les pauvres filles ont été obligées de le suivre.

Je les ai trouvées, cinq minutes après, prenant des glaces au café de la promenade couverte: il n'y avait là que de jeunes Allemands; ce sont les commis des maisons du Havre, dont beaucoup ne sont pas françaises. J'ai aperçu de loin des négociants de ma connaissance, et, comme mon incognito dure encore, j'ai pris la fuite.

A la seconde pièce, c'était *Théophile ou Ma vocation*, jouée par Arnal, les jeunes Espagnoles, plus sémillantes que jamais, sont revenues prendre leurs places. Je pense qu'elles ne comprenaient pas ce que disait Arnal; jamais je n'ai tant ri. Je ne conçois pas comment ce vaudeville n'a pas été outrageusement repoussé à Paris par la morale publique: c'est une plaisanterie cruelle, et d'autant plus cruelle qu'elle est scintillante de vérité, contre le retour à la dévotion tellement prescrit par la mode. Le héros, joué avec tout l'esprit possible par Arnal, est un jeune élève de séminaire qui tient constamment le langage du Tartufe, et dont la vertu finit par succomber scandaleusement. Je regardais les jeunes Espagnoles, le père dormait, leurs amants ne faisaient pas attention à elles, et elles regardaient leurs voisins français qui tous pleuraient à force de rire.

Si le vieux Espagnol est un voyageur philosophe comme Babouc, tirant des conséquences des choses qu'il rencontre, il va nous prendre pour un peuple de mœurs fort dissolues et plus impie encore qu'au temps de Voltaire.

Les dames du Havre sortent rarement, mais par fierté: elles trouvent *peuple* de venir au spectacle. Elles regardent le Havre comme une colonie, comme un lieu d'exil où l'on fait sa fortune, et qu'il faut ensuite quitter bien vite pour revenir prendre un appartement dans la rue du Faubourg-Poissonnière.

Voilà tout ce que j'ai pu tirer de la conversation d'un négociant de mes amis, avec lequel je me suis rencontré face à face au sortir du spectacle. Je l'ai prié de ne pas parler de moi, et je n'ai pas même voulu être mené au cercle, de façon que je suis réduit aux deux seuls journaux que reçoit le café. Pendant qu'un commis allemand apprend par coeur les *Débats*, je prends le *Journal du Havre*, que je trouve parfaitement bien fait: on voit qu'un homme de sens relit même les petites nouvelles, données d'une façon si burlesque dans les journaux de Paris

Je demande la permission de présenter, comme échantillon des choses tristes que je ne publie pas, cette vérité douloureuse: j'ai vu un hôpital célèbre, où l'on reçoit, pour le reste de leurs jours des personnes âgées et malades. On commence par leur ôter le gilet de flanelle auquel elles sont accoutumées depuis longtemps,

parce que, dit l'économe, *la flanelle est trop longue à laver et à faire sécher*. En 1837, sur dix-neuf maladies de poitrine, cet hôpital a eu dix-neuf décès. Voilà un trait impossible en Allemagne.

On me raconte qu'au Havre le pouvoir est aux mains d'une coterie toute-puissante et bien unie.

J'éprouve au Havre un trait de demi-friponnerie charmant dont je parlerai plus tard. Il s'agit de quinze cents francs.

Voici une absurdité de nos lois de douane, par bonheur très facile à comprendre. Une société de capitalistes de Londres, qui veut exploiter la navigation d'Angleterre en France avec un bâtiment à vapeur de la force de cent cinquante chevaux, n'a pas à supporter d'autres frais de premier établissement que ceux-ci: pour le bâtiment, cent cinquante mille francs; pour la machine, cent quatre-vingt mille francs, à raison de douze cents francs par force de cheval; en tout, trois cent trente mille francs. Une entreprise française, qui entreprend de concourir sur la même ligne avec des moyens égaux, doit ajouter à ces {, qui sont les mêmes pour elle, soixante mille francs de droits d'entrée pour la machine qu'elle est obligée de demander aux fabriques anglaises, et quinze mille francs de fret, d'assurances et de faux frais inévitables pour faire venir cette machine jusque dans un de nos ports. Mais le bâtiment anglais s'y présente, lui, avec la machine anglaise dont il est armé, sans que jamais la douane française songe à le frapper d'aucun droit d'entrée; elle réserve toutes ses rigueurs pour les navires français qui sont dans les mêmes conditions d'armement. Aussi, depuis vingt ans, les Anglais font presque seuls le service de toute la navigation à vapeur entre la France et l'étranger. Ils ont les plus grandes facilités pour venir sur nos côtes déposer et prendre toutes les marchandises et tous les passagers qui ont à se déplacer; une part dans ce continuel mouvement qui s'opère ne peut leur être disputée par nos navires, grâce à la singulière partialité de nos douanes.

Si le lecteur veut prendre quelque idée de l'accès de colère ridicule dans lequel M Pitt jeta la nation anglaise quand la France voulut essayer d'être libre, il peut jeter les yeux sur les chiffres suivants.

Détail de ce qu'ont coûté en hommes et en argent les guerres soutenues par l'Angleterre contre la France de 1697 à 1815.

--	Frais.	--	Hommes	tués.
1°	Guerre terminée en 1697	-- L. S. 21.500.000	-- 100.000	Morts par la famine, 80.000
2°	Guerre commencée en 1702	-- 43.000.000	-- 250.000	
3°	Guerre commencée en 1739	-- 48.000.000	-- 240.000	

4°	Guerre	commencée	en	1756	--	111.000.000	--	250.000			
5°	La	guerre	d'Amérique	en	1775	--	139.000.000	--	200.000		
6°	La	guerre	avec	la	France	en	1793	--	1.100.000.000	--	200.000

La dette de l'Angleterre, à la fin de cette dernière guerre, se montait à 1 milliard 50 millions sterling (plus de 25 milliards de francs).

Faute d'une banqueroute qui aurait réparé les suites de la criante duperie dans laquelle M. Pitt fit tomber les Anglais, la décadence de l'Angleterre commence sous nos yeux. Elle ne peut rien faire contre la Russie qui menace ouvertement ses établissements des Indes. Ces établissements rendent fort peu d'argent au gouvernement anglais, mais lui donnent la vie.

La perte d'hommes est réparée au bout de vingt ans, mais la dette empêche de vivre beaucoup d'enfants anglais, et force ceux qui survivent à travailler quinze heures par jour; tout cela parce que il y a trente ans il y eut une bataille d'Austerlitz! Le talent financier de M. Pitt a tourné contre sa nation.

Rouen.

---

Je trouverais ridicule de parler des délicieux coteaux de Villequier, ou des grands arbres taillés en mur du magnifique parc de la Meilleraie situé presque vis-à-vis. Qui ne connaît l'aspect des ruines de Jumièges et les magnifiques détours que la Seine fait une lieue plus loin, et qui en un instant font voir le même coteau sous des aspects opposés? Ces choses sont admirables; mais où trouver qui les ignore?

Je suis arrivé à Rouen à neuf heures du soir par le grand bateau à vapeur la Normandie. Le capitaine remplit admirablement son office, et, ce qui est singulier à quarante lieues de Paris, sans chercher à se faire valoir, et sans nulle comédie: malgré un vent de nord-est qui nous incommodait fort, le capitaine Bambine s'est constamment promené sur une planche placée en travers du bateau, à une douzaine de pieds d'élévation, et qui par les deux bouts s'appuie sur les tambours des roues. Il est impossible d'être plus raisonnable, plus simple, plus zélé que ce capitaine, qui a eu la croix pour avoir sauvé la vie à des voyageurs qui se noyaient.

En arrivant à Rouen, un petit homme alerte et simple s'est emparé de mes caisses. J'ai découvert en lui parlant que j'avais affaire au célèbre Louis Brune, qui a eu la croix et je ne sais combien de médailles de tous les souverains pour avoir sauvé la vie à trente-cinq personnes qui se noyaient. Ce qui est bien singulier chez un

Français, Louis Brune ne s'en fait point accroire; c'est tout à fait un portefaix ordinaire, excepté qu'il ne dit que des choses de bon sens. Comme toutes les auberges étaient pleines, il m'a aidé à chercher une chambre, et nous avons eu ensemble une longue conversation.

-- Quand je vois un pauvre imbécile qui tombe dans l'eau, c'est plus fort que moi, me disait-il; je ne puis m'empêcher de me jeter. Ma mère a beau dire qu'un de ces jours j'y resterai, c'est plus fort que moi. Quoi! me dis-je, voilà un homme vivant qui dans dix minutes ne sera plus qu'un cadavre, et il dépend de toi de l'empêcher! Ce n'est pas l'embarras, l'avant-dernier, celui d'il y a trois mois, s'attachait à mes jambes, et trois fois de suite il m'a fait toucher le fond, que je ne pouvais plus remuer.

Ce qui est admirable à Rouen, c'est que les murs de toutes les maisons sont formés par de grands morceaux de bois placés verticalement à un pied les uns des autres; l'intervalle est rempli par de la maçonnerie. Mais les morceaux de bois ne sont point recouverts par le crépi, de façon que de tous côtés l'oeil aperçoit des angles aigus et des lignes verticales. Ces angles aigus sont formés par certaines traverses qui fortifient les pieds droits et les unissent, et présentent de toutes parts la forme du jambage du milieu d'un N majuscule.

Voilà, selon moi, la cause de l'effet admirable que produisent les constructions gothiques de Rouen; elles sont les capitaines des soldats qui les entourent.

A l'époque où régnait la mode du gothique, Rouen était la capitale de souverains fort riches, gens d'esprit, et encore tout transportés de joie de l'immense bonheur de la conquête de l'Angleterre qu'ils venaient d'opérer comme par miracle. Rouen est l'Athènes du genre gothique; j'en ai fait une description en quarante pages que je n'ai garde de placer ici (\*). [\* Pages reproduites ici dans l'Appendice, à la fin du voyage en Normandie.]

Qui ne connaît:

1. Saint-Ouen?
2. La cathédrale?
3. La charmante petite église de Saint-Maclou?
4. La grande maison gothique située sur la place en face de la cathédrale?
5. L'hôtel Bourgderoulde et ses magnifiques bas-reliefs? Là seulement on prend une idée nette de l'aspect de la société à la fin du moyen âge.

Qui ne connaît l'incroyable niaiserie d'élever une coupole en fer, ne pouvant la faire en pierre? C'est une femme qui se pare avec de la *dentelle de soie*.

Qui ne connaît cette statue si plate de Jeanne d'Arc élevée à la place même où la cruauté anglaise la fit brûler? Qui ne comprend l'absurdité de l'art grec, employé à peindre ce caractère si éminemment chrétien? Les plus spirituels des Grecs auraient cherché en vain à comprendre ce caractère, produit singulier du moyen âge, expression de ses folies comme de ses passions les plus héroïques. Schiller seul et une jeune princesse ont compris cet être presque surnaturel.

Pourquoi ne pas remplacer l'ignoble statue du dix-huitième siècle, qui gâte le souvenir de Jeanne d'Arc, par le chef-d'oeuvre de la princesse Marie?

En arrivant, je suis allé tout seul rue de la Pie, voir la maison où naquit en 1606 Pierre Corneille; elle est en bois, et le premier étage avance de deux pieds sur le rez-de-chaussée; c'est ainsi que sont toutes les maisons du moyen âge à Rouen, et ces maisons qui ont vu brûler la Pucelle sont encore en majorité. La maison de Corneille a un petit second, un moindre troisième, et un quatrième de la dernière exigüité.

J'ai voulu voir de son écriture, on m'a renvoyé à la bibliothèque publique: là, dans un coffret recouvert d'une vitre, et sur le revers de *l'Imitation* traduite en vers français, j'ai étudié trois ou quatre lignes, par lesquelles ce grand homme, vieux et pauvre, et négligé par son siècle, adresse cet exemplaire à un chartreux son *ancien amy*. Le savant bibliothécaire a placé à côté du livre un avis ainsi conçu: « Ecriture de la main de Pierre Corneille. »

J'ai compté neuf lecteurs dans cette bibliothèque; mais j'y ai entendu un dialogue à la fois bien plaisant et bien peu poli entre deux prétendus savants en archéologie gothique. Ces messieurs étaient l'un envers l'autre de la dernière grossièreté, et d'ailleurs ils ne répondaient à une assertion que par l'assertion directement contraire; ils n'appuyaient leur dire d'aucun raisonnement. Cette pauvre science ne serait-elle qu'une science de mémoire?

J'ai admiré la salle des pas perdus (Palais de Justice), salle magnifique que l'on pourrait restaurer avec mille francs; là se démène une statue furibonde de Pierre Corneille: il est représenté ici en matamore de l'Ambigu-Comique.

Le Gouvernement devrait faire exécuter une copie parfaitement exacte de cette statue vraiment française, et la placer à l'entrée du Musée. Cet avis pourrait être utile; mais qui osera le donner? J'y joindrais la Jeanne d'Arc qui orne la place de ce nom.

A côté de la salle immense et sombre où se démène la statue de Pierre Corneille, l'on m'a introduit dans une salle magnifiquement lambrissée, où le parlement de Rouen tenait ses séances. Cette magnificence m'a rappelé le fameux procès que le duc de Saint-Simon vint plaider à Rouen, et dont le récit est si plaisant sans que l'auteur s'en doute. Cet homme honnête au fond, et si fier de son honnêteté, et qui eût pu se faire donner vingt millions par le régent, auquel il ne demanda pas même le cordon du Saint-Esprit, raconte gravement comment il gagna son procès à



Rouen, en ayant soin de donner à souper aux magistrats. Il se moque fort du duc son adversaire, qui n'eut pas l'esprit d'ouvrir une maison.

Quant à lui, le procès gagné, il se mit à protéger le frère d'un de ses juges qu'il fit colonel, maréchal de camp, lieutenant-général, et qui fut tué à la tête des troupes dans l'une des dernières campagnes de Louis XIV, en Italie.

Le plaisant de la chose, c'est que le duc de Saint-Simon et ses juges se croyaient de fort honnêtes gens. Le Français ne sait pas raisonner contre la mode. La liberté de la presse contrarie ce défaut, et va changer le caractère national, si elle dure.

Paris, le 18 juillet 1837.

---

Ce que j'aime du voyage, c'est l'*étonnement du retour*. Je parcours avec admiration et le coeur épanoui de joie la rue de la Paix et le boulevard, qui, le jour de mon départ, ne me semblaient que commodes.

Je paye maintenant les journées d'entraînement que j'ai passées à Auray à observer les moeurs bretonnes, et à Saint-Malo à battre la mer dans une barque, comme dans les beaux jours désœuvrés de ma jeunesse. A Paris, je ne dors pas deux heures par nuit.

Je croyais terminer mon voyage à ma rentrée dans cette ville, le hasard en décide autrement. L'excellent et habile jeune homme qui devait aller tenir pour nous la foire de Beaucaire est souffrant, et je repars ce soir pour les rives du Rhône que je compte revoir dans cinquante heures.

FIN DU VOYAGE EN BRETAGNE ET EN NORMANDIE

APPENDICE

---

Le Havre (\*).

---

[\* Passage inséré dans l'édition Colomb, mais qui ne figure pas dans l'originale.]

Voici un fait qui vous surprendra, mais qui n'en est pas moins de toute vérité. La réforme parlementaire en Angleterre est due entièrement aux mensonges de Blackstone.

Il n'y eut jamais trois pouvoirs en Angleterre: lorsque le célèbre Blackstone publia l'ouvrage où il avance qu'il y a trois pouvoirs: le roi, la chambre basse et la chambre haute, il fut regardé comme un novateur téméraire. Il n'y a jamais eu en Angleterre, jusqu'au moment de la réforme parlementaire opérée de nos jours, qu'un seul pouvoir, l'aristocratie ou la chambre des pairs, laquelle nommait la chambre des communes. Le roi ou ses ministres marchaient forcément dans le sens des deux chambres.

L'erreur de Blackstone, qui prétendait que le peuple était représenté par la chambre des communes, fut répétée à l'étranger par Montesquieu et Delolme. Bientôt ce mensonge fut admis généralement comme une vérité, et, peu à peu, en Angleterre, la parole de Blackstone devint comme une constitution.